ORIGINE DES DIEUX,
DES HÉROS,
DES FABLES ET DES MYSTÈRES DU PAGANISME.

PAR

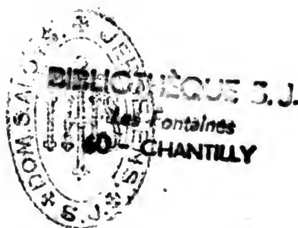
M. l'Abbé Th. Perrin.

VOLUME PREMIER.

PARIS.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE,
RUE SAINT-ANTOINE, 76.

1837.

ORIGINE
DES DIEUX.



Approuvé, pour faire partie des publications de la *Bibliothèque Universelle de la Jeunesse*, dans la séance de ses Comités, du 10 novembre 1836.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ORIGINE

DES DIEUX,

DES HÉROS,

DES FABLES ET DES MYSTÈRES DU PAGANISME;

PAR

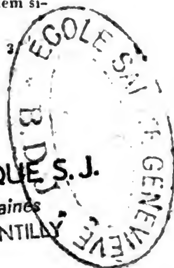
M. l'Abbé Th. Perrin,

PRÊTRE DU DIOCÈSE DU MANS, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Expanderunt libros legis, in quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.

I. MACH. 3.

TOME PREMIER.



PARIS.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE,

RUE SAINT-ANTOINE, 76.

1837

PRÉFACE

BIBLIOGRAPHIQUE.



Le christianisme, en faisant son apparition sur la terre, a répandu la clarté au sein des ténèbres épaisses dont le monde était enveloppé depuis tant de siècles. En croulant au pied de la croix, le paganisme mit à nu toutes ses turpitudes, tous ses crimes; ses idoles, une fois tombées, ne présentèrent dans leurs ruines que de la pierre et du bois, et le voile du sanctuaire païen étant levé, on aperçut, non sans étonnement, dans ses mystères infâmes, quelques vestiges du culte le plus respectable : sous ces figures des faux

dieux, on reconnut des traits vénérés ; et, comparant le mensonge avec la vérité, on dut conclure, à certaines marques, que l'un s'était indignement paré du vêtement de l'autre. Les défenseurs et les soutiens de l'Église naissante relevèrent ce qui était à terre, pour l'examiner; ils interrogèrent le passé; ils s'autorisèrent des aveux des poètes et des historiens anciens, et ils prouvèrent, pièces en mains, que le culte des nations païennes n'était qu'un composé de pillage, de vols audacieux, faits aux traditions sacrées. Forts de cette nouvelle position qu'il venaient de prendre, ils attaquèrent sans relâche l'édifice chancelant de la Fable, et finirent par lui enlever sa dernière pierre.

Les Pères de l'Église qui se distinguèrent dans cette lutte glorieuse furent Théophile d'Antioche, Tatien,

Arnobe, Lactance, Eusèbe de Césarée, saint Augustin, et beaucoup d'autres encore. Après eux, lorsque la religion de Jésus eut consolidé ses bases, et qu'elle eut acquis la vénération des peuples, on tâcha d'oublier les contes absurdes, les folies du paganisme, et l'on s'inquiéta peu de ce qu'avait été la fable, et d'où elle avait puisé la plupart de ses récits, étrangement défigurés. Quelques siècles s'écoulèrent ainsi, sans qu'on entreprît sérieusement de rechercher l'origine des dieux que les peuples avaient heureusement abandonnés.

Quelques savans, il est vrai, bâtirent à ce sujet de ridicules systèmes; mais peu saisirent, même imparfaitement, la vérité qui, cependant, avait déjà été connue et indiquée à la naissance du christianisme. Ces secrets ne furent

pénétrés qu'aux temps des Grotius, des Jean Price, des Scaliger, des Heinsius, des Vossius, des Seldenus et des Bochart. Les savans, Huet, Jean Leclerc, Thomassin, Lavaur, continuèrent les travaux des premiers; mais ce n'est véritablement qu'à l'apparition de l'*Histoire des temps fabuleux*, que le monde savant comprit l'importance d'une étude si intéressante pour la religion et pour la science.

Les découvertes précieuses que Guérin du Rocher venait de faire excitèrent l'ardeur d'autres savans, et de nouvelles lumières jaillirent du passé. Nous allons parler brièvement de quelques-uns des principaux ouvrages composés dans le but de prouver que presque tous les ruisseaux de la Fable découlent d'une source unique, des traditions primitives des Hébreux. Cet

examen sera de quelque utilité à ceux qui voudraient s'occuper d'un travail semblable au nôtre.

Saint Clément d'Alexandrie, docteur de l'Église (1), fut un des chrétiens les plus ardens à montrer à nu toute la misère du paganisme. Dans son *Exhortation aux Gentils*, il s'est appliqué à faire ressortir les folies de la Fable, par la comparaison du culte des faux dieux avec celui des chrétiens. Ce savant homme était, plus que tout autre, capable de traiter cette matière, à cause de ses voyages et de ses grandes connaissances sur la religion qu'il avait abandonnée pour celle de Jésus-Christ. Dans ses *Stromates* ou *Tapisseries*, il revient souvent sur les sujets que nous nous proposons de traiter dans cet ouvrage;

(1) Ce saint vivait vers la fin du deuxième siècle.

mais, pour découvrir les belles choses que renferment ses *Stromates*, il faut les parcourir en entier, parce que c'est un recueil sans méthode, où sont consignées pêle-mêle des instructions morales et théologiques.

Eusèbe, évêque de Césarée, vers la fin du troisième siècle, nous a laissé deux monumens admirables : sa *Démonstration évangélique* et sa *Préparation évangélique* (1). Malheureusement il ne nous reste que dix livres de ces ouvrages savans, qu'on ne se lasse jamais de consulter, tant il s'y trouve de science et d'érudition. Ce qui les rend si précieux, c'est qu'ils sont remplis de citations d'auteurs perdus pour nous, et dont les témoignages appuient for-

---

(1) On en a donné à Paris l'édition, en 1627, avec des versions de Donat et de Viger.

tement les preuves qu'Eusèbe nous expose daus ses recherches sur les fables. Personne n'ignore que c'est à l'évêque de Césarée que nous devons le fameux fragment de Sanchoniathon.

Saint Épiphane, archevêque de Salamine, en Chypre, a aussi inséré dans ses livres un grand nombre de passages d'écrivains, dont les œuvres n'existent plus. On consultera avec fruit ses divers traités, où sont recueillies beaucoup de recherches que lui seul pouvait faire, au moyen de la connaissance des langues de la terre, qu'il savait presque toutes. Le P. Petau nous a donné, en 1662, l'édition des ouvrages de ce saint docteur, en deux volumes in-folio : en face du texte grec est une version latine très-correcte. Théophile d'Antioche, Théodoret, ont aussi beaucoup travaillé à démasquer l'idolâ-

trie ; mais Arnobe mérite surtout la reconnaissance du monde savant et religieux. C'était l'homme de son temps (1) le plus versé dans la théologie païenne, qu'il attaqua vivement dans ses sept livres contre les Gentils.

Cet ouvrage important a eu plusieurs mauvaises éditions; nous indiquons, comme la meilleure, celle de Leyde, publiée en 1651, in-4°, et revue par l'illustre Saumaise.

Nous avons tiré de grandes lumières de la *Cité de Dieu*, le plus beau des ouvrages de saint Augustin, et des divers traités du célèbre orateur Lactance. Celui qui est intitulé *de Falsâ Religione* offre de savantes dissertations sur le polythéisme et l'unité de Dieu ;

(1) Il vivait au troisième siècle. Vossius l'appelle le *Varron* des écrivains ecclésiastiques.

un autre, bien connu sous le nom de *de Origine erroris*, renferme les plus précieuses recherches sur l'origine du culte païen, des faux dieux, des temples, des sacrifices, des augures et de la mythologie en général. Les modernes ont dû, nécessairement, recourir à cet excellent ouvrage et reproduire une partie des découvertes et des témoignages irréfragables qui s'y trouvent consignés.

Parmi les modernes, nous rencontrons une foule de savans, s'occupant avec zèle et avec bonheur de plusieurs grands travaux sur la mythologie et l'Écriture-Sainte. Saumaise prouve que le déluge de Noé a donné lieu aux poètes d'inventer leur fameux déluge de Deucalion. Grotius, Jean Price, éclaircissent plusieurs points très-obscurs, et ramènent la science à la recherche de

la vérité. On consulte avec fruit les *Remarques sur les Psaumes* (1) de ce dernier auteur. Doughteins, dans ses *Recueils sacrés* (*Analecta sacra*); Bogan, dans son *Homère hébraïsant*, et dans son *Hésiode homérisant* (2), seront également utiles. Nous citons encore les *Parallèles sacrés et profanes* (3), de Jean Bompart. Cet auteur est peu connu; c'est un de ceux qui ont montré avec le plus d'exactitude l'origine des fables prises dans la Genèse. Il faut avouer, malgré cela, que ses explications sont trop succinctes, et que, depuis, on a autrement éclairci le sujet

---

(1) Londres, 1650, in-fol.

(2) Homerus ἑβραΐζων, sive comparatio Homeri cum scriptoribus sacris, quo ad normam loquendi subnectitur Hesiodus Ὁμηρίζων. *Oxford*, 1658, in-8°.

(3) Parallela sacra et profana, sive notæ in Genesi. *Amstel.*, 1689, in-4°.

qu'il traite. Jacquelot, dans son Traité de l'existence de Dieu, a fait plusieurs remarques de la plus grande utilité. Les ouvrages du savant Huet sont dans toutes les bibliothèques, et il est inutile que nous recommandions sa *Démonstration évangélique*, où règne la plus vaste érudition.

La *Méthode pour étudier les poètes* forme trois volumes qu'il faut lire entièrement. Le P. Thomassin, son auteur, y indique les sources où la Fable a été puisée, et nous y montre comment la poésie s'est enrichie des beautés de la tradition hébraïque, qu'elle a malheureusement rendue méconnaissable.

La *Géographie sacrée* (1), de Samuel Bochart, est l'arsenal où ont puisé tous

---

(1) Édit. de 1692, 1712; 3 vol. in-fol.

ceux qui ont tenté d'expliquer les mystères du paganisme. Bochart possédait la plupart des langues orientales, et le seul homme qu'on peut lui comparer, en fait d'érudition, est le savant Huet. On lui a reproché des étymologies hasardées; malgré cela, on n'hésite point à le placer au premier rang des auteurs qui se sont appliqués à découvrir les vols que les mythologues avaient faits aux traditions primitives. Son *Phaleg*, son *Chanaan*, qui traitent : le premier, de la dispersion des nations ; le second, des colonies et du langage des Phéniciens, sont indispensables à celui qui veut s'occuper de travaux sur les temps fabuleux et historiques. Vossius, dans son ouvrage intitulé *de Idolatriâ*, et Heinsius, dans son livre *de perenni Philosophiâ*, seront aussi fort utiles.

La *Conférence de la Fable avec l'His-*

toire Sainte, par Lavaur, présente de nouvelles découvertes ajoutées à celles qu'avaient déjà faites les savans dont nous avons parlé plus haut. Il y a dans cet ouvrage un plan régulier, une méthode suivie ; toutefois on lui reproche quelque confusion et quelques erreurs dans les citations. Nous avons fait usage de ce que Lavaur a dit de meilleur et de moins hasardé.

Jean Leclerc a très-bien expliqué plusieurs fables dans sa *Bibliothèque universelle*, et nous l'avons cité toutes les fois qu'il a offert quelque chose d'intéressant. On rencontre encore, dans les *Mémoires de Trévoux* (1), plusieurs fragmens du P. Tournemine, qui se proposait de composer un ouvrage sur les parties de la mythologie qui ont un

(1) Novembre, décembre 1792 ; février 1703.

rapport sensible avec l'histoire sainte : ce projet n'a point été exécuté.

Étienne Fourmont a le premier tenté d'expliquer toute la Fable par le seul morceau qui nous reste de Sanchoniathon. Le nouveau système qu'il embrasse renferme des choses du plus haut intérêt. Ses *Réflexions critiques sur les différens peuples* (1) sont d'un savant éclairé, mais absolu. L'abbé Michel Fourmont, son frère, a partagé ses opinions, et a expliqué la fable d'Orion (2).

L'abbé Banier se lira avec plaisir. Tout en ramenant la mythologie à l'histoire profane, il avoue souvent les rapports évidens de la fable avec les faits détaillés dans les livres sacrés. Son grand ouvrage est très-estimé.

---

(1) 2 vol. in-4°.

(2) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 14.

L'abbé Bergier avait suivi un système opposé à celui de l'abbé Banier : il n'a trouvé que des allégories où celui-ci rencontrait de l'histoire. Bergier s'avoua vaincu à l'apparition de l'*Histoire véritable des temps fabuleux* : c'est ainsi que le véritable savant devrait se désister de ses opinions, dès qu'elles lui semblent erronées. Il y a de la science dans ses remarques sur Hésiode, et nous nous sommes servis de sa traduction lorsque nous avons dû citer les passages du poète grec.

L'*Histoire du ciel,* de Pluche, offre encore un nouveau système, qui a occasioné d'immenses recherches, très-précieuses pour ceux même qui ne partagent point l'opinion du célèbre naturaliste.

L'*Histoire véritable des temps fabuleux,* par Guérin du Rocher, est venue affermir pour jamais la science que la phi-

losophie et Fréret s'efforçaient de remettre en doute. Voici ce que l'auteur de la *Bibliothèque du Nord* (1) dit, au sujet de cette immortelle production du savant prêtre français :

« L'*Histoire véritable des temps fabuleux* présente une découverte non moins importante pour le monde littéraire, que ne l'a été celle de Christophe Colomb pour le monde politique, ou celles des Copernic et des Newton pour la physique et l'astronomie.

» Il ne fallait pas moins qu'un homme versé aussi profondément dans les langues anciennes, pour saisir le vrai dans cet amas immense de fables, dont les écrivains grecs et égyptiens ont chargé l'histoire de leur pays, et que leurs traducteurs, leurs commentateurs, n'ont

(1) T. 6, juin 1778.

qu'embrouillé encore davantage par leurs suppositions, leurs systèmes et leurs fausses interprétations, et, pour déchirer le voile qui couvrait l'antiquité profane depuis tant de siècles, dont quelques savans ont essayé de soulever un coin, sans jamais entreprendre de le lever tout-à-fait.

» Quel service M. du Rocher ne rend-il pas à la religion, à la littérature, en démontrant que les histoires d'Égypte, si remplies de prodiges, si incroyables, si absurdes en tant d'endroits, et sur laquelle les savans de tous les pays ont hasardé tant de conjectures, que cette mythologie si monstrueuse des Grecs, prennent également leur source dans l'Écriture-Sainte mal entendue, travestie en mille manières, et adaptée aux idées grossières des peuples qui y ont puisé les faits héroïques dont ils

ont embelli leurs annales. C'est assurer aux livres saints une antiquité et une authenticité qu'on cherche à leur contester, par l'existence même des histoires dont ils sont le fondement; c'est répandre le jour le plus lumineux sur les ténèbres de l'antiquité.

» Il résulte de la découverte de M. G. du Rocher que c'est dans les livres sacrés qu'il faut chercher les véritables annales du monde, qu'eux seuls doivent être nos guides dans l'histoire des premiers temps, de même qu'ils sont nos garans pour les grands événemens qu'ils annoncent. »

L'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux* avait annoncé, dans son ouvage, une mythologie grecque, où il se proposait de montrer que les fables découlaient de la Genèse et des livres des Juifs; malheureusement il cessa de

s'occuper d'un travail qui lui attirait l'admiration des savans et la reconnaissance des historiens. Peut-être eût-il fini par nous donner quelque chose de son livre tant désiré, si la révolution ne l'eût enveloppé dans ses massacres. Aux trois volumes, qui nous restent de lui, sur les rois d'Égypte, on joint celui (1) de l'abbé Chapelle, qui a résumé, d'une manière lucide, toutes les preuves de Guérin du Rocher.

Nous avons aussi *Hérodote historien du peuple hébreu, sans le savoir*, par le savant Bonnaud (2), et dernièrement, on a publié l'*Histoire des derniers Pharaons et des premiers rois de Perse, selon Hérodote, tirée des livres prophéti-*

---

(1) *L'Histoire des temps fabuleux confirmée par la critique qu'on en a faite.*

(2) Il périt, ainsi que du Rocher, dans les massacres de septembre.

ques et du livre d'Esther, 2 vol. in-8°, par monseigneur de Bovet, ancien archevêque de Toulouse.

L'abbé Girardet, dans son *Nouveau système sur la mythologie* (1), a présenté une foule de choses nouvelles, et a éclairci plusieurs points de la Fable avec une érudition peu commune. On lui a reproché quelque légèreté d'expression dans quelques passages.

Le *Parallèle des religions* (2), de Brunet, est peut-être le plus bel ouvrage qu'on ait composé jusqu'ici sur les cultes des peuples; c'est assurément le plus vaste. Il est devenu nécessaire, et beaucoup de savans en ont grandement profité.

Nous indiquons encore la *Mytholo-*

---

(1) Un v. in-4°. *Dijon*, 1788.
(2) Trois tomes en 5 vol. in-4°. *Paris*, 1792.

gie (1) de l'anglais Turner; le *Théâtre de l'idolâtrie*; la *Vie et les Mœurs des Brames*, par Abraham Roger; la *Conformité des cérémonies des Chinois avec l'idolâtrie grecque et romaine* (2); la *Conformité des coutumes des Indiens orientaux avec celles des Juifs* (3); la *Nouvelle démonstration évangélique* (4), ouvrage rempli de recherches et de saine critique. On trouvera aussi d'excellentes remarques dans le *Dictionnaire historique des cultes religieux*, par Lacroix, et de précieux détails dans les différentes lettres édifiantes, écrites des Indes, de

---

(1) *Attempt towards Mythol. Lond.*, 1688. Ouvrage précieux, surtout pour ce qui concerne les dieux des Chaldéens, etc.

(2) *Cologne*, 1700; in-12.

(3) *Bruxelles*, 1704; in-12.

(4) Ouvrage anglais, dont on a une traduction. 4 vol. in-12.

la Chine, de l'Amérique. Nous conseillons la lecture des *Remarques de Tzetzès* sur Hésiode et sur l'*Alexandre* ou *la Cassandre* de Lycophron. Pour les connaissances mythologiques, il faut voir une foule d'auteurs, tant anciens que modernes, dont il serait trop long de faire ici le catalogue. Hérodote, Cicéron, Joseph, Macrobe, Varron, Ovide, Strabon, Platon, Plutarque, Pausanias, Nonnus, Homère, Hésiode, Apollodore, sont une partie des auteurs qui nous ont parlé, soit dans des traités composés exprès, soit par circonstance, de leur culte et de leurs dieux; chez les modernes, le nombre des savans qui, en tout temps, ont abordé les mystères de la gentilité, est considérable : les Français, les Allemands, les Anglais, citent une foule d'ouvrages célèbres, qu'un homme serait à peine capable de

lire en toute sa vie. Quant aux mythologies classiques, elles pullulent dans tous les pays, et elles ont, assez généralement, un air de fraternité.

Dans l'ouvrage que nous livrons au public nous avons réuni, fondu, ce qu'on a dit de meilleur sur l'origine de la Fable prise dans les sources de l'Écriture-Sainte. Sans doute, nous n'avons pu renfermer en deux volumes ce que contient une multitude de livres; mais nous croyons avoir fait ressortir, d'une manière assez frappante, ce que les mythologies grecque et latine avaient de plus curieux à connaître. Si notre Traité est bien reçu du public, nous pourrons bientôt lui en présenter un second sur les mythologies celte, scandinave, indienne, américaine, etc., qui fera comme la suite de celui-ci.

C'est pour nous un devoir et un plaisir de reconnaître que nous avons été puissamment secondés dans ce travail, par le zèle et le talent d'un jeune ami, auquel nous sommes heureux de prédire un bel avenir littéraire, si, comme nous avons raison de l'espérer, il continue à marcher dans la route que nous nous félicitons d'avoir ouverte devant lui. M. Charles GUILLEMART est un de ces jeunes hommes, qui ne demandent qu'une main amie pour les diriger et les soutenir dans les voies de la science et de la sagesse; nous lui avons tendu la nôtre, et maintenant ce n'est plus lui qui est l'obligé, c'est nous-mêmes. Nous ne pouvons dire tout ce que nous devons à ses judicieuses investigations et à ses soins vigilans, pour cet Ouvrage *de l'Origine des Dieux*. Qu'il reçoive ici l'hommage de notre sincère reconnaissance!

INTRODUCTION.

On ne saurait douter que l'histoire de Moïse n'ait été connue des nations païennes, et surtout des Grecs et des Romains. Les monumens, les livres de ces deux peuples, en offrent des témoignages assez nombreux. Les voyages qu'Orphée, Musée, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon et d'autres anciens firent en Égypte, sur cette terre que les Hébreux avaient enrichie de leurs souvenirs, nous expliquent comment les traditions sacrées purent se répandre en des pays lointains, où elles furent défigurées par l'ignorance, travesties par les préjugés, rongées par la rouille des ans.

C'est donc une chose curieuse et digne de l'esprit investigateur de notre siècle de remonter à l'origine des fables

et des croyances mythologiques, et de tirer des ténèbres de l'idolâtrie la lumière de la foi, comme l'étincelle que l'on fait jaillir des veines obscures du caillou. La science et la religion y trouvent leur avantage.

Rien n'a été plus utile à l'histoire que les profondes recherches dont beaucoup d'hommes érudits ont enrichi les lettres; chaque jour le chaos de l'antiquité s'est insensiblement débrouillé, parce qu'on ne s'est point lassé de porter le flambeau au sein de l'obscurité des premiers âges. Diverses routes ont été suivies, et nécessairement on s'est égaré bien des fois : pour trouver le fil conducteur qu'on devait prendre en main avant de marcher dans de la nuit des siècles écoulés, il a fallu chercher long-temps. Les temps fabuleux ressemblent à un labyrinthe; on se trompe bien souvent avant de parvenir au sommet; plusieurs se découragent et restent en chemin; d'autres s'aven-

turent maladroitement, et finissent, après de longues fatigues et d'inutiles recherches, par revenir au point de départ; ils ont couru, travaillé, sué, en pure perte. C'est encore une mine féconde qui ne manque pas d'ouvriers ardens à l'exploiter. Mais plusieurs apparences trompeuses séduisent les regards; on ouvre la terre, on fouille, on pense tenir les trésors ensevelis profondément, et malheureusement on a été induit en erreur. Cependant de nouveaux travailleurs se présentent; ils fendent toutes les veines, et, par des routes différentes, ils arrivent au lieu qui doit leur offrir le prix de leurs travaux. Ainsi a-t-on fait quand il s'est agi d'explorer les champs vastes et épineux de la mythologie. Il a fallu d'abord réveiller tous les témoins des premiers siècles, interroger toutes les pages des historiens du paganisme, rassembler tous les matériaux, coordonner les différens débris tirés de

l'oubli, et construire ensuite un monument vénérable. L'entreprise était longue et ardue; elle n'effraya point d'infatigables savans. Furent-ils tous heureux? Non, sans doute. Les résultats de leurs travaux furent nuls trop souvent, et cela doit être attribué autant aux difficultés de l'œuvre qu'aux moyens employés pour réussir. Il est arrivé aussi que la mauvaise foi a abusé du vrai pour appuyer le faux, et que l'impiété, redoutant un flambeau qui devait, plus que jamais, guider le savoir vers la religion, a caché ce qu'elle avait découvert en faveur de cette dernière.

Néanmoins la vérité, tout obscurcie qu'elle fût, se fit jour à travers cette multitude d'opinions et de systèmes: après avoir beaucoup discuté, cité, commenté, il a fallu avouer les traditions sacrées, ou se taire. La religion avait vaincu le paganisme; elle vainquit de nouveau ceux qui semblaient pren-

dre sous leur protection les mythes de l'Égypte et de la Grèce.

Les livres de Moïse sont les seuls dans lesquels on doive chercher l'histoire des premiers siècles : ce sont les seules annales du monde que l'on puisse consulter avec assurance; elles seules nous parlent de la première période de la vie humaine, c'est-à-dire d'Adam à Noé. Tous les monumens de cet âge sont anéantis, et si quelqu'un nous révèle la marche de la race des hommes, à partir du déluge, c'est encore Moïse; c'est lui qu'il faut suivre à travers l'obscurité des temps, et c'est lui que les historiens de la plus haute antiquité ont constamment imité dans leurs écrits. Voyez, cette grande révolution, opérée par les eaux, a été rappelée chez tous les peuples, à peu près de la même manière que l'a fait le législateur des Hébreux. Les Chaldéens, les Grecs, les Indiens, les Mexicains, ont eu leur Ogyès, leur Inacchus, leur Deucalion, leur Xisuth-

rus, leur Saraviatâ, leur Tezpi, qui ne sont que des copies plus ou moins exactes de Noé.

En vain quelques modernes ont essayé de détruire l'autorité des livres saints, leurs attaques multipliées n'ont servi qu'à montrer leur force et la vérité de leurs enseignemens. C'est toujours à Noé, à Sem, à Cham et à Japhet, que les peuples sont forcés de remonter pour apprendre quelque chose de leur origine; c'est dans cette unique famille qu'on retrouve les arts, les coutumes : ailleurs tout garde un profond silence, et là seulement où Noé s'est arrêté avec son arche, il y a signe de vie. Sur la terre, après ce déluge, ne cherchez ni inscriptions, ni médailles, ni monumens, qui puissent contredire l'histoire sacrée où nous puisons la connaissance de la grande catastrophe, dont presque tous les hommes éprouvèrent les terribles effets.

Après que la justice de Dieu se fut

apaisée, Noé reçut l'ordre de sortir de l'arche et d'habiter de nouveau cette terre qui venait d'être inondée. Aussitôt ce vénérable patriarche sortit de sa retraite et songea aux moyens de rendre le sol fécond, et pour cela, il s'adonna constamment à l'agriculture. Autour de lui se multipliait sa race, et bientôt ses enfans, qu'il avait gouvernés paternellement, furent contraints de se séparer. Alors eut lieu le partage de la terre entre Sem, Japhet et Cham.

Sem s'étendit vers l'orient jusqu'à Séphar. Le midi fut habité par Cham, ou Ham, qui donna son nom à plusieurs parties de l'Afrique, et à l'Afrique elle-même. Ses descendans furent Kanaan, Masrim ou Mesraïm, d'où viennent les Éthiopiens-Kushites. De Japhet, à qui échut l'occident, naquirent Gomez; Magog, père des Scythes, suivant les Arabes; Madaï, père des Mèdes, et Javan, duquel descendent les Éliens du Péloponèse. Sem eut aussi

une postérité nombreuse ; ses fils furent Elam, d'où viennent les Elyméens ; Assur, Ashour, d'où descendent les Assyriens ; Lud, père des Lydiens ; Aram, que révèrent les Arméniens, et Arphaxad, père de Salé, qui engendra Héber, le père des Hébreux.

Telles sont les diverses branches sorties de la famille de Noé. Tant que les trois frères demeurèrent auprès de leur père, soumis les uns et les autres à sa douce puissance, ils gardèrent, sans mélange, la croyance de Noé ; il y eut dans leur famille unité de langage, de mœurs, de coutumes, et surtout de religion ; mais, à partir de la séparation qui eut lieu chez les enfans de Noé, nécessairement il faut reconnaître des différences dans la manière de vivre et d'agir. La difficulté des communications fit oublier peu à peu les coutumes primitives ; on perdit de vue les traditions paternelles. Chaque pays, chaque province, chaque famille, de-

vint un monde à part, qui voulut avoir ses lois propres, ses coutumes particulières, ses usages privés; de sorte que, tenant au reste du monde par sa nature, il s'en écarta et en différa par ses erreurs. Le culte primitif fut étrangement altéré, la confusion ne tarda pas à s'introduire dans la croyance religieuse, et l'idolâtrie finit par couvrir la terre de ténèbres. Nous allons suivre, pas à pas, ses progrès, et en montrer succinctement les causes et l'origine.

UNITÉ DE DIEU PARTOUT ADMISE.

On ne peut nier que le dogme d'unité de principe ou d'Être-Suprême n'ait été admis en tous lieux dans les premiers temps. Noé ne reconnaissait qu'un seul dieu, et, comme lui, ses enfans n'adressèrent d'abord leurs vœux qu'à celui qui les avait sauvés de la mort. Lorsque l'idolâtrie vint ensuite

jeter au milieu des descendans de Noé une foule de divinités étrangères, un Dieu suprême fut néanmoins reconnu. Qu'on examine bien les divers cultes de l'Inde, de la Grèce et de Rome, on y verra toujours un Dieu appelé le maître des autres dieux, duquel dépend le sort des humains et des habitans du ciel. La mythologie, dit l'abbé Girardet, en fournit elle-même tant de preuves, et le sentiment des philosophes, sur cet article, est si unanime, que quiconque accuse les païens de polythéisme, en prenant ce terme dans le sens rigoureux que nous y attachons, n'a sûrement vu l'antiquité que de loin et superficiellement. Qu'on nous trouve, continue le même savant, parmi les Grecs et les Romains, un Dieu que leurs auteurs fassent égal à Jupiter. Qu'on nous allègue quelques attributs du vrai Dieu, qu'ils ne lui aient vaguement accordés. Ouvrons Homère : nous y verrons que Jupiter est assis au plus haut des

cieux, sur un trône éclatant de lumière, et le sceptre en main; que c'est lui qui assemble les dieux dans sa cour, et que là, il juge, il décide en maître irréformable et n'est jugé par aucun; que c'est lui qui dispense les biens et les maux, la force et les victoires, la vie et la mort. Il élève, il abaisse qui il lui plaît; sa justice tient une balance avec laquelle il pèse les destinées des hommes. Il est armé de flèches et de foudres; il tonne, il foudroie les forêts et les montagnes; il est plus fort que les hommes et les dieux réunis ensemble, et, d'un seul regard, il fait trembler l'univers. Il est immortel, il est immense; rien n'est caché à ses regards, et sa providence gouverne la terre et les cieux. Ce langage se trouve dans tous les poètes. Il est, comme dit Pindare (1), le commencement, le milieu et la fin; et

(1) Pind., Pyth., 2.

Aristote (1) dit : que c'était un ancien proverbe. Jupiter a été, Jupiter est et Jupiter sera, dit un oracle des sibylles, rapporté par Pausanias (2). C'est, en substance, ce que signifie le terme JEHOVAH (3). Il faudrait un volume entier pour rapporter le langage magnifique des poètes sur ce sujet. On pourrait, par un rapprochement, faire voir qu'ils ont répété ce que l'Ancien-Testament a de plus grand et de plus sublime sur le vrai Dieu. Les philosophes et les orateurs n'ont pas, sur cette matière, des sentences aussi pompeusement énoncées ; mais tous admettent cette unité de principe.

On nous objectera peut-être la sentence, *quippè vetor fatis* (4), c'est-à-dire que le destin est au-dessus de Jupiter, et que par conséquent il n'est pas tout-

(1) Aris. *de Mundo*, 6.
(2) Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐστί, Ζεὺς ἔσσεται. Paus., Phoc.
(3) *Voy.* Buxtorff, *in Lex*, *et Caninius*.
(4) Virg. Æn., I.

puissant. Mais qu'est-ce que le destin? demande Sénèque. C'est, répond-il, ce que Dieu a statué sur chacun de nous, *id quod de unoquoque nostrûm Deus fatus est*. C'est, en effet, le sens du terme latin *fatum* (1).

Or, que les décrets, les volitions de Dieu soient immuables, cela n'est point contraire à sa toute-puissance; c'est un effet de sa sagesse. Veut-on entendre, par le terme *fatum*, le destin, cette fatalité rigoureuse, admise par Chrysippe, et dont Aulu-Gelle (2) cite la définition très-obscure? on soutiendra encore que cet enchaînement de causes et d'événemens n'est qu'un ordre établi par l'Être-Suprême; qu'au sur-

(1) *Fatum, il a prononcé.* Les *Fatues* ou femmes devineresses, et nos Fées, en ont tiré leur nom. Les Grecs le rendaient par ἱιμαρμενη (eimarmené), qui vient de l'hébreu *amar*, il a dit : ce n'est qu'une traduction.

(2) Fatum est sempiterna quædam et indeclinabilis series rerum, et catena volvens semetipsa sese, et implicans per æternos consequentiæ ordines, ex quibus apta connexaque est. *Aul. Gell., noct.*, 6, 2.

plus, les fatalistes-théistes ne niaient pas la toute-puissance de Dieu, et qu'ils étaient monothéistes. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'ils raisonnaient mal (1).

Voici comment Orphée s'exprime touchant le Créateur de toutes choses et le maître absolu de ce qui est : « Il y a, dit-il, un être inconnu qui est le plus ancien de tous les êtres et le producteur de toutes choses. Cet être sublime est vie, lumière et sagesse. Ces trois noms marquent la même puissance qui *a tiré du néant* tous les êtres visibles et invisibles. »

Le même Orphée dit encore : « L'univers a été produit par Jupiter. L'empirée, le profond tartare, la terre et l'océan, les dieux immortels et les déesses; tout ce qui est, tout ce qui sera, était contenu originairement dans le sein fécond de Jupiter, et en est

(1) Non., Syst. Myth., p. 93.

sorti. Jupiter *est le premier et le dernier, le commencement et la fin.* Tous les êtres émanent de lui. Il est la vie, la cause de toutes choses; il est le père primitif : il n'y a qu'une seule puissance, un seul Dieu, un seul roi universel de tout (1). »

Sophocles a fait dire sur le théâtre d'Athènes : « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu; il n'y en a qu'un qui a formé le ciel, la terre, la mer et les vents. Cependant la plupart des mortels, par une étrange illusion, dressent des statues des dieux de pierre, de cuivre, d'or et d'ivoire, comme pour avoir une consolation présente dans leurs malheurs. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant vainement que la piété consiste en ces cérémonies (2). »

---

(1) *In hymn.*

(2) Euseb. Præpar. Evang., l. 13, c. 13. *Voy.* Berg., t. 1, p. 17.

Nous ne multiplierons pas ici les preuves qui établissent que le dogme de l'unité de Dieu était connu chez les anciens: nous ferons remarquer qu'on s'est surtout mépris sur le polythéisme des Égyptiens. Ces peuples n'attribuaient la toute-puissance qu'à un seul *Être-Suprême* ou *supérieur*, terme qui a beaucoup de rapport avec celui de *Très-Haut*, sous lequel Dieu est désigné dans l'Écriture-Sainte. Des lois particulières défendaient parmi eux le sacrifice de certains animaux et l'usage de certains légumes, dans un but louable, soit à cause de l'utilité des premiers ou du danger des seconds : le vulgaire outra le respect et la crainte qu'on voulait qu'il eût pour ces objets, et par là il s'est attiré ces sarcasmes lancés contre lui et contre ces nouveaux dieux. Mais il ne faut pas inférer de là que les Égyptiens attribuaient tout pouvoir à ces divinités subalternes; il est certain, au contraire, que les philosophes de l'Égypte met-

taient une grande distance entre elles et le Dieu suprême, pour lequel ils avaient une mystérieuse vénération. Plutarque dit à ce sujet : « La mythologie égyptienne a deux sens : l'un sacré et sublime, l'autre sensible et palpable ; c'est pourquoi les Égyptiens placent des sphynx à la porte de leurs temples. Ils veulent par là nous faire entendre que leur théologie contient les secrets de la sagesse, sous des paroles énigmatiques. On peut supposer le même but à l'inscription qu'on lit à Saïs, sur une statue de Miverve ou Isis : « *Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, et jamais mortel n'a levé le voile qui me couvre.* »

Le même Plutarque, dans son traité sur le mot EI gravé au temple de Delphes, définit admirablement cette belle syllabe qui n'est autre chose que la copie de ce passage de l'Écriture-Sainte, où Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui*

est (1). Voici quelles idées il a de ce seul être dont la grandeur et la puissance sont si bien exprimées par ce mot ΕΙ, *tu es*. « Nous n'avons, dit-il, aucune participation de l'être véritable, parce que tout ce qui a un commencement et une fin, tout ce qui change et varie, n'est jamais un, puisqu'il passe sans cesse d'un état à l'autre, puisqu'il touche en même temps à l'être et au néant. Qui donc est véritablement? C'est celui-là qui est éternel, immuable, toujours un, toujours le même, et dont on ne peut dire : *il fut*, *il sera*. On peut donc l'appeler du nom que les anciens lui ont donné, c'est-à-dire *toi qui es un ;* car il est nécessaire que ce qui est, soit un. . . . .
Et nous devons conclure de là qu'il faut nous élever plus haut pour contempler ce qui est au-dessus de nous, pour ado-

(1) *Ego sum qui sum*. Exod., c. 3, 14.

rer surtout l'essence de celui qui est, en honorant néanmoins le soleil fécond, qui représente en quelque sorte, par sa splendeur, l'ombre de la bonté et de la lumière de ce *seul Être*, autant qu'une nature sensible en peut représenter une intelligible, et qu'une nature variable et changeante en peut exprimer une immuable qui sait seule entretenir et conserver tout ce qui existe de ce monde si faible, si débile. Aussi Dieu se reconnaît-il parfaitement par ce mot EI, *tu es*; il semble encore que Dieu, ainsi appelé, ait lui-même fait une leçon à l'homme par ces autres mots gravés également sur le frontispice du temple : *Connais-toi toi-même* (1); c'est comme s'il disait à ceux qui l'adorent par ce nom de EI, *tu es* : « Et toi, mortel, à qui je me suis fait connaître par ce nom, sache que tu n'es que faiblesse, corruption et néant. »

---

(1) Γνῶθι σεαυτόν. Maxime favorite de Solon.

Nous n'allèguerons pas, après ce témoignage de Plutarque, ceux de Thalès, de Pythagore, de Zénon, de Parménide, de Platon, d'Aristote, de Cicéron et des autres sages de l'Égypte, de la Grèce et de Rome; contentons-nous de l'aveu de Maxime de Tyr, qui dit que, si les sentimens sont partagés sur plusieurs points de croyance, du moins les barbares, les insulaires et ceux même qui méprisent la sagesse, enseignent qu'il y a un Dieu, principe et créateur de toutes choses; et que tous sont d'accord sur cet article (1). C'est ce que Tertullien disait en ces termes aux prêtres de Rome : « N'avouez-vous pas, suivant le sentiment général, qu'il y a un Dieu supérieur aux autres et plus fort qu'eux tous, d'une sagesse et d'une

(1) Et quamvis alii aliter de rebus sentiant, in hoc tamen conveniunt, unum Principem et patrem omnium .. Illudque fatentur Barbari et Insulares, ipsique qui sapientiam abnegant. Max., Tyr. *Serm.* 1.

puissance sans égale, et créateur de l'univers (1)? »

Voici ce que le père Claude rapporte de la croyance des Indiens sur le dogme de l'unité de Dieu : Les Indiens disent que Karta (c'est-à-dire *agissant*), appelé encore Bara Vastou (le grand Être) ou Parasaschy, seul Dieu souverain, le plus subtil des élémens, est infiniment parfait, éternel, indépendant; il est la sublime puissance qui contient l'univers et en est le soutien, l'ame, pour y reproduire tout dans un ordre merveilleux, il subsiste par lui-même, répandu partout, il est le principe de tout.

Ce Dieu suprême, pour se manifester, a répandu sa substance dans tout l'univers et en a composé les merveilles des quatorze mondes (2).

---

(1) Nonne conceditis de æstimatione communi aliquem esse sublimiorem et potentiorem velut principium mundi, perfectæque peritiæ et potestatis? Tert. *Apol.*, 24.

2) Le P. Claude, Hist. de la Mis. dans les Ind., t. 1, p. 3.

Les divinités malabares ne sont que secondaires, créées par l'Être infini, et c'est cet Être qu'on adore en leur rendant des respects; mais, disent les livres indiens, il n'y a que les habitans des montagnes et les brames particulièrement consacrés au culte de ce Dieu qui puissent en parler dignement (1).

Le célèbre Zoroastre s'exprime, ainsi que les philosophes anciens, d'une manière digne de l'Être-Suprême; Eusèbe rapporte de lui ce passage important : « Dieu est le premier des incorruptibles, éternel, non engendré. Il n'est point composé de parties; il n'y a rien de semblable ni d'égal à lui. Il est auteur de tout bien, le plus excellent de tous les êtres excellens, et le plus sage des intelligens, le père de la justice et des bonnes lois, instruit par lui seul, suffisant à lui-même, et premier pro-

(1) Anquetil du Perron, *Zend-Avesta*, t. 1, 1re part., pag. 138.

ducteur de la nature entière. » Ceux que ces preuves ne contenteraient pas en trouveront de plus détaillées dans saint Justin, Lactance, saint Clément, Huet et Leclerc.

Toutes les nations avaient puisé cette connaissance de l'unité de Dieu à la source commune du genre humain, elles la tenaient de la famille de Noé. Mais comment fut-elle ensuite altérée? Comment le culte du vrai Dieu fut-il étouffé par cette multitude de divinités que les peuples adorèrent? L'Écriture-Sainte va nous l'apprendre.

ORIGINE DE L'IDOLATRIE.

Les païens, n'ayant pas su reconnaître le Seigneur dans ses œuvres, ont pris pour des dieux les élémens et les diverses parties de la nature, telles que le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, et ils les

ont regardés comme les maîtres du monde (1).

Telle fut en effet la source première de l'idolâtrie, et,si l'on cherche l'auteur de ce culte, on le rencontre dans la famille de Cham. C'est chez elle qu'on aperçoit les premières lueurs de cette religion bizarre.

Selon Lactance, Cham, qui fit sa résidence en Égypte, doit passer pour le père du culte des gentils. Ses descendans s'abandonnèrent à la perversité de leur cœur, et justifièrent pleinement la prédiction de Noé, qui les avait maudits dans la personne de Cham. S'abandonnant de plus en plus à de criminels penchans, ils tombèrent plus profondément dans l'oubli de leur Dieu, et se créèrent un culte en harmonie avec

(1) Non potuerunt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex; sed autem ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem et lunam, rectores orbis terrarum deos putaverunt. *Sap.*, c. 13, 1 et 2.

leurs passions. Ils adorèrent la nature par deux faux principes, l'un à cause des biens qu'ils s'imaginaient en recevoir, l'autre à cause des maux qu'ils redoutaient et s'efforçaient d'éviter; ils n'écoutèrent et ne virent que la matière, et, comme le dit l'Écriture sainte, ils s'adressèrent aux choses créées au lieu de recourir exclusivement au Créateur.

Dans les commencemens, on adora les corps célestes, sans temple, sans statues ni images: on ne leur donna point même de nom, et au-dessus d'eux on reconnut cependant un être supérieur à toutes les intelligences. L'Égypte et la Phénicie, regardées comme le berceau de cette espèce d'idolâtrie, née dans la famille de Cham, sont appelées par les livres saints des pays de magie; et, si Moïse donna un si grand nombre de préceptes aux Juifs, c'était pour les prémunir contre les usages criminels de ces contrées. Diodore de Sicile dit,

d'accord avec l'auteur du livre de la Sagesse, que l'idolâtrie commença par la vénération qu'on porta aux grands spectacles de la nature, et il reconnaît que les Égyptiens, charmés du bel ordre des astres, des révolutions admirables du monde, furent les premiers à croire que deux dieux gouvernaient l'univers; c'étaient le soleil et la lune, qu'ils appelèrent Osiris et Isis (1).

Il ajoute que le premier roi d'Égypte a porté le nom du soleil, et que quelques prêtres ont soutenu qu'il s'appelait Vulcain (2); ce qui peut se concilier en ce que Vulcain est pris pour le feu,

---

(1) Primi illi homines olim in Ægypto geniti hunc mundi ornatum conspicientes, admirantesque universorum naturam, duos esse deos et eos œternos arbitrati sunt, solem videlicet et lunam, et hunc quidem Osiridem, hanc Isidem appellarunt. *Diod.*, l. 1, c. 2.

(2) Primum quidem regem fuisse apud Ægyptos solem eo nomine quo et cœleste astrum, quidam sacerdotes affirmant primum regnasse Vulcanum inventorem ignis eoque beneficio ducem ab Ægyptiis constitutum. *Id.*

et que le plus grand feu de la nature est le soleil.

Eusèbe dit aussi que les Égyptiens, considérant les cieux, leur mouvement régulier et les corps célestes, ont été les premiers qui ont adoré le soleil sous le nom d'Osiris et la lune sous le nom d'Isis (1).

Nous le voyons, l'idolâtrie commença par les astres ; et remarquons que le vulgaire ainsi que les savans étaient persuadés que ces astres étaient animés par des divinités qui y étaient attachées : c'est l'erreur de Virgile (2).

Les Égyptiens se persuadaient que le soleil, qui n'a ni raison ni vie, et qui n'est qu'un corps lumineux, avait une

(1) Ægyptios ferunt primos omnium oculos cum in cœlum sustulisse motum, ordinem et quantitates cœlestium corporum admiratos, solem et lunam deos putasse, et solem quidem Osiridem. Lunam Isim nuncupasse, a proprietate quadam inditis sibi nominibus. *Eus.*, Prep., c. 6.

(2) Mens agitat molem et toto se corpore miscet.
6 *de l'Énéid.*

ame, et de cette ame imaginaire ils faisaient leur dieu, et rapportaient leurs autres divinités au soleil, qui, selon eux, avait une plénitude intellectuelle de lumière et une lumière corporelle : ils croyaient qu'Osiris était l'ame intelligente et que le soleil était le corps. Le terme *Osiris* signifie *qui a plusieurs yeux*, ce qui a rapport au soleil qui darde sur la terre ses rayons semblables à plusieurs yeux (1).

Macrobe avait entrepris de prouver dans ses Saturnales que tous les dieux du paganisme pouvaient se réduire au soleil. Tout prouve que le premier culte des gentils aura été celui des astres, et c'est pour prémunir les Israélites de cette idolâtrie que Moïse leur dit (2) : « Prenez garde qu'élevant vos yeux au

(1) ..... Et Osiridem quidem græca interpretatione, ut qui suis radiis veluti pluribus oculis terram ac mare lustraret, multos oculos habentem dixere. *Diod.*, l. 1, ch. 2.

(2) Ne forte eleves oculos tuos in cœlos et videns solem et lunam, et stellas... *Deut.*, c. 4, v. 10.

ciel, et y voyant le soleil et la lune, et tous les astres, vous ne tombiez dans l'illusion et dans l'erreur, et que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatures que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de toutes les nations qui sont sous le ciel. »

Toutefois remarquons que l'idolâtrie alors n'avait ni temple ni statue; il faut rapporter ses progrès à une autre époque.

PROGRÈS DE L'IDOLATRIE.

L'Écriture sainte marque ainsi ce second degré du culte des gentils : Ils ont représenté leurs divinités prétendues par des statues qu'ils ont appelées des dieux, auxquelles ils ont adressé leurs vœux, leur encens, leurs sacrifices, comme si le bois et la pierre eussent été capables de les entendre et de

leur donner des secours (1). Quand une fois on s'est livré à l'erreur, on tombe bientôt d'abîme en abîme : écoutons ici l'éloquent Bossuet.

« Tout commence, dit-il, et il n'est d'histoire, quelque ancienne qu'elle soit, où l'on ne trouve des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, les empires se former ; le genre humain sort peu à peu de l'ignorance : l'expérience l'instruit. Les arts sont inventés, les hommes se multiplient, la terre se peuple; les précipices, les montagnes, les mers, les fleuves ne sont plus des obstacles : on les franchit ; les bois abattus font place aux champs, aux

(1) Appellaverunt deos opera manuum hominum... similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ, aut si quis artifex faber de sylvâ lignum secuerit..... Et assimilet illud imagini hominis aut alicui et animalibus illud comparet... Et votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur, et pro vitâ rogat mortuum, et in adjutorium inutilem invocat. *Sap.*, c. 13, 10.

hameaux, aux bourgades, aux villes; l'homme plie jusqu'aux métaux à son usage, et peu à peu il y fait servir toute la nature.

» Mais, à mesure qu'on s'éloignait des origines, les hommes brouillaient les idées qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres; le sens humain abruti ne pouvait plus s'élever; les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'idolâtrie se répandait par tout l'univers. Cependant une idée obscure de la puissance divine se soutenait par sa propre force, mais confondue avec les images venues par les sens; on adorait tout ce qui paraissait avoir quelque activité, quelque puissance: ainsi le soleil, les astres, qui se faisaient sentir de si loin; le feu, les élémens, dont les effets étaient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens; les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison,

tous les dieux qu'on adore sur la terre.

»Du temps d'Abraham et peu après, la connaissance du vrai Dieu paraissait encore subsister dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisédech, roi de Salem, était le pontife *du Dieu très-haut qui a fait le ciel et la terre*. Abimélech, roi de Gérar, et son successeur, qui portait le même nom, craignaient Dieu, juraient en son nom et par son nom et admiraient sa puissance. Les menaces de ce grand Dieu étaient redoutées par Pharaon, roi d'Égypte. Mais, dans le temps de Moïse, les nations étaient perverties : le vrai Dieu n'était plus connu en Égypte comme le Dieu de l'univers, mais seulement comme le Dieu des Hébreux : on adorait jusqu'aux animaux, jusqu'aux reptiles : tout était Dieu, excepté Dieu même (1) ! »

Il fallut que l'art vînt au secours de l'imagination, et, long-temps encore,

(1) Disc. sur l'Hist. univ.

l'art n'enfanta que de bien misérables images des divinités : jugeons-en par ce passage de saint Clément.

« Les Scythes, dit-il, adoraient anciennement un cimeterre, les Arabes une pierre, les Persans un fleuve; et, parmi les autres nations, les premiers et les plus anciens se contentaient d'élever un tronc d'arbre ou de dresser des colonnes de pierre, que l'on appelait pour cela *zoana*, parce qu'on les pelait si c'était du bois, et qu'on les lissait un peu si c'était de la pierre. Dans Icare l'image de Diane était un morceau de bois non travaillé, et à Cithéron l'image de la Junon *Thespia* n'était qu'un tronc d'arbre coupé, et, comme dit Aethlius, la Junon de Samos était d'abord un ais : ensuite, sous l'archontat de Proclée, on la fit en forme de statue. Lorsque les statues commencèrent à prendre forme, on les appela *brotè* (βροτη), de *brotos* (βροτος), *corps*, parce qu'elles étaient faites comme

un corps humain. A Rome, autrefois, selon le témoignage de Varron, la statue de Mars était une pique (1). »

Plus tard les arts se perfectionnèrent, et des temples magnifiques, des statues admirables, s'élevèrent de tous côtés en l'honneur des dieux, qui s'étaient multipliés avec une étonnante rapidité. Ici l'égarement de l'idolâtrie devient plus sensible. Comptez, si vous le pouvez, ces milliers de divinités qui vous environnent de toutes parts. Il y en a dans les villes, dans les bois, dans les champs, dans les maisons, dans chaque chambre : bientôt elles seront en plus grand nombre que les hommes. Varron, le grand théologien du paganisme, en sait trente mille, et certes il est loin de pouvoir les connaître toutes. Chaque plante, chaque arbre, a son dieu ; et, depuis que la nature est adorée en détail, il faut désespérer de compter tous

(1) S. Clem. Al. in Orat. ad gentes, etc.

les immortels. Nous disons que chaque plante a son dieu : il y a mieux encore, et saint Augustin trouve une douzaine de divinités différentes, occupées autour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles prend un soin particulier dans les diverses saisons, depuis le premier moment que la semence a été jetée en terre jusqu'à ce que le blé soit parfaitement mûri. Personne n'ignore qu'en Égypte chaque ville avait ses dieux à elle ; de plus on adorait une foule d'animaux utiles, tels que le faucon, l'ennemi du serpent, et l'ichneumon, le fléau des crocodiles : quant aux chats, nous ne rappellerons pas tous les hommages dont ils étaient l'objet ; nous ne dirons rien non plus des petits dieux du potager : on sait que Juvénal a trouvé bien heureuse la nation qui voyait ses dieux naître dans ses jardins (1). Un Romain

(1) O ! sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis Numina !

se jouait de l'Égypte, mais n'était-ce point pitié que de voir Rome soumise à la plus absurde croyance? Elle aussi, n'avait-elle point multiplié les dieux à l'infini? Dans chaque maison n'y avait-il point le dieu de la porte, de la clef, de la serrure, du bain, de la cuisine et de bien d'autres endroits que nous ne voudrions point nommer? Ne divinisa-t-on pas la fièvre, la toux et bien d'autres choses encore? enfin ne donna-t-on pas le cœur au Soleil, le foie à Jupiter, les entrailles à Mars, la poitrine à Neptune, le dos à Pluton, etc.? Les Romains ne furent conséquens que lorsqu'ils ouvrirent leur Panthéon, où tous les dieux furent adorés pêle-mêle, où tous reçurent un abri.

Si la terre était pleine de dieux, le ciel aussi en regorgeait, et c'est fort heureux pour Atlas que le robuste Hercule soit venu lui aider à soutenir le pesant Olympe, qui faisait gémir ses

épaules (1). Mais, nous le répétons, toute cette armée de dieux et de déesses était soumise au grand Jupiter, et, pour que rien ne vînt troubler l'harmonie des immortels, le dieu suprême avait créé des divinités de premier, de second, de troisième et de quatrième ordre, c'est-à-dire que les païens mirent une différence entre les dieux, et en firent de plus puissans les uns que les autres. Le premier ordre comprenait les grands dieux, appelés *Majorum gentium,* à la tête desquels était toujours Jupiter. Au second ordre étaient comprises les divinités inférieures nommées *Dei minorum gentium.* Les demi-dieux occupaient le troisième ordre, et les vertus déifiées formaient le quatrième. Les grands dieux, connus aussi sous la

(1) Prandebat sibi quisque Deus; nec turba deorum
Talis ut est hodie, contentoque sidera paucis
Numinibus, miserum urgebant Atlanta minori
Pondere.

Juven., sat. 13.

dénomination de *Consentes* (1), ne souffraient point les divinités inférieures (2) au conseil de l'Olympe : les *Indigètes* c'est-à-dire les hommes honorés de l'apothéose, étaient regardés comme subalternes, et n'obtenaient place dans le ciel qu'après un examen subi devant Minos. Quant aux sémons, *semi-homines*, demi-hommes, tels que Vertumne, les Néréides, les Tritons, les Satyres, les Pans, etc., on en faisait encore moins de cas; et certes ils étaient loin de donner atteinte à l'unité de principe.

Après ces détails, nous allons exposer les sources de cette divinité et des folies de la fable :

SOURCES DE LA FABLE.

Nous avons déjà dit quelque chose des causes qui jetèrent les hommes dans les erreurs de l'idolâtrie; mais ici nous allons indiquer, d'une manière

(1) Les conseillers.

(2) Dii selecti.

particulière, les sources des mensonges absurdes du paganisme. L'abbé Banier reconnaît quinze sources qui peuvent se réduire à quatre principales, qui sont la vanité et la flatterie des hommes, l'ignorance de l'histoire et des langues, le mépris de la religion et la poésie.

Nul doute que la vanité n'ait été une des premières causes de l'idolâtrie. Bélus, bâtissant un temple à son père, avait dessein d'élever sa gloire jusqu'à Jupiter. La manie la plus ordinaire des grands hommes de l'antiquité, dit l'abbé Banier, était de vouloir descendre des dieux : il fallait absolument, pour devenir héros, avoir Jupiter ou Apollon pour ancêtres; et, comme apparemment il n'était pas difficile de trouver alors des généalogistes aussi complaisans qu'ils le sont à présent, on n'avait pas beaucoup de peine à faire dresser des titres là où était quelque dieu; aussi presque toutes les généalogies anciennes étaient à peu près conçues de

la sorte : le chef était le Ciel; Jupiter venait ensuite ; après lui Hercule et les autres (1). Chaque peuple voulut aussi avoir une origine céleste, et, par une puérile émulation, on vit les nations amies et ennemies faire valoir son culte et ses dieux, et créer au besoin des divinités plus merveilleuses les unes que les autres. Chaque jour paraissaient des mortels déifiés : ainsi tel roi qui avait fait le bonheur de ses sujets fut, après sa mort, inscrit sur le catalogue des immortels ; tel prince cruel qu'on redoutait fut aussi, de son vivant, exalté, porté dans l'Olympe par ceux qui le craignaient, et principalement par les flatteurs. En effet, la flatterie a toujours été excessive pour les personnages célèbres par leurs bonnes ou mauvaises qualités. Si ces derniers l'ont soufferte et encouragée, c'est qu'ils ont espéré que cette opinion des peuples leur

(1) Explic. hist. des fabl.

assujettissait les esprits et facilitait le succès de leurs projets ambitieux. Romulus agissait en homme habile quand il laissait croire aux siens qu'il était fils de Mars ; Alexandre aimait qu'on lui donnât Jupiter pour père ; tous les empereurs romains voulaient des autels aux pieds desquels tous les peuples, le sénat romain, le premier, se prosternassent honteusement. C'est la vanité qui a élevé des autels à Cham, connu sous le nom de Jov-Hamon ; c'est la vanité qui a multiplié les Hercules, et c'est à la flatterie ou à la crainte qu'il faut attribuer l'apothéose des mauvais rois. La reconnaissance et les regrets ont aussi déifié des hommes, et l'Écriture-Sainte le dit aussi en ces termes : « Les mortels ont honoré l'image des personnes qui leur étaient chères, d'un fils dont ils avaient pleuré la mort, d'un prince dont ils avaient éprouvé les bienfaits ; et ces nouvelles idoles ont reçu un culte

comme les premières, et sont aussi devenues des dieux (1).

Le respect que l'on portait à ses ancêtres établit bientôt, dit le P. Tournemine, la coutume des cérémonies funèbres, et l'envie de plaire aux personsonnes puissantes fit qu'on loua sans réserve les vertus des morts ou les belles actions des vivans. On fit des cantiques où l'on n'épargnait ni la métaphore ni l'hyperbole. On les chanta si long-temps, qu'enfin on ne connaissait plus ceux pour qui ils avaient été faits. On prit au pied de la lettre les expressions figurées; et, quoique d'abord ce qu'elles signifiaient parût incroyable, à force de les chanter, on s'accoutuma insensiblement à les croire.

---

(1) Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem, et illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquam deum colere cœpit... evidentem imaginem regis quem honorare volebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent. *Sap.*, c. 14, v. 15.

Ce fut pis encore après l'invention des hiéroglyphes. Ces caractères mystérieux, dont les figures ne signifient rien de déterminant, ont l'avantage de signifier tout ce que l'on veut. Les prêtres s'en réservèrent l'interprétation, et devinrent par là les maîtres de faire passer toutes leurs rêveries pour autant de mystères (1).

L'histoire et la manière dont les annales anciennes ont été rédigées furent d'autres sources de la confusion des fables. Dans le principe, les souvenirs des faits éclatans se perpétuèrent dans les récits des pères aux enfans : la vérité, ainsi abandonnée à l'imagination plus ou moins vive des conteurs, perdit beaucoup à être transmise verbalement aux générations, selon que l'amour-propre conseillait ou dissuadait; on ne craignait pas d'altérer la vérité, surtout lorsqu'il s'agissait d'un peuple ennemi.

---

(1) Mém. de Trév.

Plus tard, quand les historiens entreprirent de recueillir les récits des anciens, ils tombèrent dans d'inévitables erreurs, et mêlèrent une foule de fables à la vie de leurs héros.

On ajouta foi à mille contes agréables, et ce que la flatterie avait dicté fut consigné dans les annales; de sorte que, de plusieurs versions mensongères, on composa une tradition plus mensongère encore. Les relations des marchands ne servirent pas peu à dénaturer la vérité; car il était d'usage alors, comme aujourd'hui, de rapporter des merveilles des pays que l'on avait visités, d'embellir encore ce que les habitans de telle ou telle contrée avaient cru devoir orner de plusieurs fictions glorieuses pour leur patrie. On verra plus loin combien les traditions primitives, renfermées dans les livres de Moïse, furent commentées, altérées par les différens peuples de la terre.

Nous reconnaissons encore que la

pluralité ou l'unité des noms et l'ignorance des langues ont été les sources d'une foule d'erreurs, et ont contribué beaucoup à multiplier les héros. On a partagé entre plusieurs, dit l'abbé Banier, les actions et les voyages d'un seul : Mercure, par exemple, s'appelait *Teutot* chez nos anciens Gaulois, Faune en Italie, Hermès chez les Grecs ; Pluton était *Dis* chez les Celtes, Adès chez les Grecs, Sumanus chez les Latins, et Soranus chez les Sabins, et, comme on ne connaissait quelquefois, dans un pays, le héros ou le dieu que sous un seul nom, et qu'on ne savait pas trop ce qu'il avait fait hors de là, quand on venait à lire d'autres aventures que celles dont on avait entendu parler, d'autres noms et d'autres qualités, on ne doutait point qu'il ne s'agît de différentes personnes ; de là le nombre prodigieux de Jupiters, de Mercures, etc. On a quelquefois fait tout le contraire, et, quand il est arrivé que plusieurs per-

sonnes ont porté le même nom, on a attribué à un ce qui devait être partagé entre plusieurs. L'ignorance des langues, surtout de la phénicienne, a été la source d'une infinité de fables. Il est sûr que les colonies sorties de Phénicie allèrent peupler plusieurs contrées de la Grèce, où leurs langues se mêlaient avec celles des pays où ils allaient ; et, comme la langue phénicienne a plusieurs mots équivoques, les Grecs, lisant dans la suite leur ancienne histoire, qui était remplie de phrases phéniciennes, et y trouvant ces mots équivoques, ne manquèrent pas de les expliquer au sens qui était le plus selon leur goût. De là une infinité de fables ont pris naissance ; en voici plusieurs exemples : Le mot *alpha* ou *ilpha*, dans la langue phénicienne, signifie également un taureau ou un navire. Les Grecs, au lieu de dire qu'Europe avait été enlevée sur un vaisseau, publièrent que Jupiter, changé en taureau, l'avait

enlevée. Dans la même langue, les Phéniciens s'appelaient *Hévéens* ou *Archiviens*, et, comme le *chiva* qu'ils trouvèrent dans les annales de Cadmus, signifie un serpent, ils débitèrent que ce prince avait été changé en serpent. De même du mot *Sir*, qui veut dire cantiques, il ont fait la fable des Sirènes.... Celle de la fameuse fontaine Castalie, en Béotie, tire son origine d'une équivoque : comme elle coulait avec un murmure qui paraissait avoir quelque chose de singulier (1), et troublait l'esprit de ceux qui en buvaient, on s'imagina d'abord qu'elle communiquait le don de prophétie, et, quand il fut question de savoir d'où lui venait cette vertu, on inventa une fable. Une nymphe, dit-on, nommée Castalie, fut aimée d'Apollon; comme ce dieu la poursuivait un jour, elle se jeta dans cette

---

(1) Castaliæque sonans liquido pede labitur unda.
Virg., in culice.

fontaine ; Apollon, pour se consoler de la perte qu'il venait de faire, communiqua à son eau le don de prophétie. Si les Grecs avaient entendu la langue hébraïque, ils auraient bien vu que le nom de Castalie venait du mot *castalo*, qui veut dire bruit (1), et ils ne se seraient pas jetés dans des fables ridicules, ressource ordinaire de leur ignorance. On doit dire à peu près la même chose de l'origine de la fontaine Hypocrène, qu'on dit que Pégase fit sortir d'un coup de pied sur le mont Hélicon, parce que le mot *pygran*, dont ils ont fait *happygrana*, et ensuite *Hypocréne* (2), veut dire *sortir de terre* (3).

Le mépris de la religion et la corruption des mœurs furent la troisième source des fables. L'homme, une fois abandonné à ses passions, ne tarda pas

(1) Boch. chan., l. 1, c. 16.

(2) *Voy.* Boch. ch., l. 1, c. 16, et M. Leclerc, sur Hésiode.

(3) Ban., *Expl. des fab.*, t. 1, p. 72.

à oublier tout sentiment de vertu; quand l'amour de la religion n'échauffa plus son cœur, il foula facilement à ses pieds les objets de son culte d'autrefois et de la vénération des autres. Pour satisfaire ses désirs, il n'épargna aucune folie, et, pour étouffer le remords, il ne voulut plus croire à rien, ou bien il dut se forger des dieux aussi coupables, aussi criminels que lui : c'est ce que firent les païens. Pour cacher les vices de certains personnages, pour ménager la réputation d'un coupable, pour ne plus rougir de l'infamie, on créa des dieux amis du mensonge, du meurtre et de l'adultère. On feignit que Danaé avait été séduite par Jupiter, tandis qu'elle l'avait été par Prœtus; on couvrit, pour ainsi dire, d'un manteau céleste tous les actes répréhensibles de la vie humaine, et les mortels ne voulurent plus adorer que des dieux faibles et pécheurs comme eux. Ne nous étonnons donc plus des turpitudes et des horreurs qui

apparurent au sein du paganisme, et reconnaissons, avec l'Écriture, que l'oubli du culte vrai enfanta des crimes abominables, les sacrifices du sang humain, les mystères nocturnes, l'impudicité, le vol, le meurtre, le parjure, et qu'ainsi l'idolâtrie devint la source et le comble de tous les maux (1).

L'homme se précipita d'autant plus aveuglément dans l'abîme de l'idolâtrie, que la route qu'il fallait suivre pour y arriver était semée des fleurs que les poètes y avaient fait naître. Le vice, représenté sous les couleurs les plus riantes, n'eut rien de triste, et le mensonge, paré de beaux vêtemens, n'eut plus rien de vil ni d'odieux.

La poésie, qui diminua ainsi l'énormité du crime, se plut aussi à orner de fictions agréables l'histoire sévère, qui

---

(1) Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes... Et omnia commista sunt, sanguis, homicidium, furtum, etc... Infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, et initium et finis. *Sap.*, c. 14, v. 22.

bientôt n'offrit plus qu'une série de contes charmans. Il fallait plaire et flatter, et le poète fut ingénieux à inventer tout ce qui pouvait caresser l'orgueil des nations et des rois.

Dans ses vers arrangés avec art, il éleva, dit Lactance, les héros jusqu'aux cieux, comme font ces adulateurs dans leurs panégyriques mensongers adressés aux princes vertueux (1) : pour consoler une reine affligée de la perte de son fils, il plaça ce fils chéri parmi les astres; il osa même le faire asseoir dans l'Olympe en compagnie des dieux. Pour s'attirer les louanges d'un peuple, il s'appliqua à célébrer outre mesure la gloire de ce peuple et à lui donner une foule de héros inconnus. Qu'eût été Ulysse si Homère ne lui eût fait parcourir les mers, s'il ne l'eût entouré

(1) Accesserunt autem poetæ, et compositis ad voluptatem carminibus ad cœlum eos id est heroes, sustulerunt, sicut faciunt qui apud reges non malos panegyricis mendacibus adulantur. *Lact.*, de Just., l. 1.

d'ennemis et d'embûches? Que serait Achille, que serait Énée sans les auteurs de l'*Iliade* et de l'*Énéide*? Grâces à ces deux poètes, ce sont des fils de nobles déesses; ce sont des dieux même. Aux Grecs la flatterie était nécessaire: tous voulaient descendre de l'Olympe directement; et, pour en obtenir du pain, les rapsodes furent obligés de leur chanter des généalogies merveilleuses et des récits pleins de forfanterie.

Les poètes, charmés de voir leurs vers bien accueillis, ne cessèrent plus alors d'inventer; ils mentirent impunément, et, pour ne point se rencontrer avec les historiens, ils changèrent jusqu'aux caractères des personnes dont ils parlaient. Ils ne s'exprimèrent plus qu'allégoriquement : les bergères devinrent des nymphes ou des naïades, les bergers des satyres ou des faunes, les cavaliers des centaures, les musiciens des Apollons : tout fut déifié par

eux; tout obtint des libations, un culte et des hommages. Aussi Cicéron leur reproche gravement d'avoir inventé des dieux enflammés de colère, ne respirant que la débauche et les combats, amis des discordes et sujets à tous les vices (1).

Pindare reproche aussi à ses confrères les folies qu'ils ont introduites dans la religion. « Jusqu'ici, dit-il, on a raconté une foule de faits surprenans, mais peu vraisemblables. Tournées avec art, les fables bien souvent ont trompé l'esprit des faibles mortels, qui, presque toujours, les ont préférées à la vérité, et cela parce qu'ils n'ont pu résister aux grâces qui procurent aux hommes mille agrémens divers. En répandant sur les récits les plus incroyables cet air de vraisemblance qui charme les humains, elles ont réussi à les faire respecter.

---

(1) Nec multò absurdiora sunt ea quæ poetarum vocibus fusa, ipsâ suavitate nocuerunt, qui et irâ inflammatos et libidine furentes induxerunt deos, etc. *Cicer.*, de Nat. deor., l. 1.

Mais, plus reculée des mêmes événemens, la postérité ne manque jamais d'en présenter des témoins plus sages et mieux instruits. »

Tandis que toutes les nations se livraient ainsi aux folies d'un culte coupable, une seule famille conservait avec soin le dépôt de la religion véritable et des traditions primitives : de fils en fils, elle se léguait ce trésor précieux, et, par ses coutumes différentes de celles de ses voisins, elle semblait être étrangère en ce monde : cette famille reconnaissait Sem pour père ; Abraham et Isaac en sortaient. Nécessairement tous les regards se portèrent sur ces vénérables patriarches, et leurs voisins, qui les respectaient beaucoup, conservèrent quelque chose de leur histoire. Plus tard, les souvenirs s'effacèrent, et l'on dénatura la vérité pour la charge des fables. D'un autre côté, les descendans de Cham, en se séparant de leurs frères, emportèrent en Égypte quelques restes

des traditions primitives, qui, devenues méconnaissables dans la suite, n'en furent pas moins le fond sur lequel les historiens inventèrent les récits de la création du monde, du déluge et des autres grands événemens sur lesquels Moïse nous a donné des détails. Ainsi, lorsque nous avons montré que l'altération de l'histoire était la principale source des fables, c'est surtout de l'histoire sacrée que nous avons voulu parler. Mais, nous dira-t-on, comment prouver que les Grecs et les autres peuples adorateurs des faux dieux ont connu les traditions primitives? Nous avons essayé de le faire dans notre ouvrage, par le rapprochement de la fable avec la vérité; ici nous allons montrer comment la connaissance de l'histoire du monde et des patriarches a pu se répandre chez les diverses nations, et principalement chez les Grecs et chez les Égyptiens.

L'HISTOIRE SAINTE

CONNUE DES GRECS.

Nul ne doute que les grands événemens arrivés sur la terre n'aient été connus particulièrement de tous les peuples répandus en Asie; on sait encore que ces peuples ont appris tout ce qui concernait les enfans d'Heber, et il s'agit d'indiquer par quelle voie l'histoire sacrée aura été enseignée aux nations. C'est aux Phéniciens que le monde est redevable de ce bienfait, dont il abusa d'autant plus facilement que ses maîtres eux-mêmes avaient déjà défiguré ce qu'ils lui apprenaient (1). Les courses de ce peuple marchand, ses

(1) On sait que les Phéniciens ont habité les bords de la mer Rouge avant de s'établir en Syrie, vers la mer Méditerranée, c'est-à-dire dans la Palestine. Ils sont les descendans des Chananéens, et plusieurs anciens leur ont donné le nom d'Hébreux.

voyages lointains, ses colonies établies en tous lieux, ont transplanté sur le sol étranger les connaissances acquises en Orient. Tous les anciens avouent les travaux des Phéniciens, et Diodore de Sicile parle ainsi de ces marchands : « Depuis un temps immémorial, ils ont entrepris grand nombre de navigations pour le commerce ; c'est ce qui a fait qu'ils ont établi une infinité de colonies en Afrique et dans les parties occidentales de l'Europe. Comme ils virent que tout leur réussissait, et que leurs richesses s'augmentaient sensiblement, ils se hasardèrent à naviguer dans l'Océan, au-delà des Colonnes d'Hercule, et ils bâtirent une ville du côté de l'Europe, dans une presqu'île qu'ils appelèrent Gadir (1). »

Tous les auteurs grecs conviennent que c'est au Phénicien Cadmus qu'ils sont redevables des sciences et des let-

(1) Diod. Bibli., 1. 5.

tres; et, lorsqu'on sait que plusieurs émigrations eurent lieu d'Asie en Grèce et en d'autres pays, on ne doit pas s'étonner que les fugitifs aient initié leurs nouvelles patries aux sciences et en général à toute l'histoire du pays de Chanaan (1).

Écoutons l'abbé Fourmont, nous expliquant l'origine des Tanagréens, dont les pères étaient Phéniciens; il s'appuie d'abord de l'autorité d'Hérodote, qui s'exprime en ces termes :

« Les Géphyréens venaient originairement d'Érétria, comme ils le disent eux-mêmes; mais, ayant exactement cherché leur origine, je trouve qu'ils sont de ces Phéniciens qui vinrent en Béotie avec Cadmus, et qui obtinrent pour leur partage le territoire de Tenagra. Ces Phéniciens, ajoute le même

(1) *Voy.* Hérod., l. 5, cap. 58. Philostrat. in epist. Plin., l. 5, c. 12; l. 7, c. 56. Tacit., l. 11. S. Clem. Alex., l. 1. *Strom.* Eus., Pr. év., l. 10.

auteur, qui vinrent avec Cadmus, et dont ces Géphyréens descendaient, ont enseigné plusieurs sciences pendant qu'ils ont habité ce pays, et ont même introduit dans la Grèce les caractères des lettres que les Grecs ne connaissaient pas jusqu'alors. »

« Ces Tanagréens ou Géphyréens étaient donc de véritables Phéniciens, remarque l'abbé Fourmont; ils étaient donc des savans qui ont dû porter dans la Grèce l'histoire de leur pays, comme les autres sciences, et qui, par une conséquence très-naturelle, ont laissé dans ce pays même une connaissance plus que médiocre des patriarches du peuple de Dieu. Ces patriarches, comme nous l'apprend Moïse, ont fait pour le temps une fort grande figure dans le pays de Chanaan : leurs prétentions, leurs alliances, leurs guerres, leurs mariages, enfin tout ce que des princes, tels qu'ils étaient, sont accoutumés de faire, a dû trop toucher les intérêts des princes cha-

nanéens, et la curiosité des savans de ce pays-là, pour qu'ils n'en eussent pas fait l'histoire; et, si cette histoire, enseignée aux Grecs par les Géphyréens ou Tanagréens, est aujourd'hui si méconnaissable de ce qu'elle était et devait être, il s'en faut prendre d'abord aux poètes amateurs du merveilleux, qui ont transformé tout du simple à des idées qui leur sont propres et de nul usage pour les autres; ils ont chargé les faits les plus vrais de circonstances fausses et tout-à-fait imaginaires. D'un autre côté, le laps de temps a changé le langage des colonies phéniciennes. Sans dictionnaire de leur langue primitive, sans grand usage de cette même langue, que pour les cantiques qu'ils répétaient sans trop les entendre, un nom a été pris pour un autre, une personne de verbe pour une autre, un verbe dans une seule acception, quoiqu'il en eût plusieurs; et les plus savans, par un plus grand malheur encore, ont traduit

en grec le nom phénicien, d'où s'est ensuivie une ignorance entière, un oubli parfait de leur première histoire (1). »

Ce que l'abbé Fourmont dit des Tanagréens convient à plusieurs autres colonies qui, venues d'Asie, auront apporté en Europe et en Afrique les usages, les lois et les connaissances des Orientaux.

Pour appuyer ces témoignages, nous rapportons ici les fragmens de Sanchoniathon. Cet auteur phénicien avait écrit l'histoire de son pays et celle du monde, et on s'aperçoit qu'il n'a fait qu'altérer les traditions mosaïques. Nous le prouverons en détail dans cet ouvrage : ici il nous suffit de citer ce que nous avons de lui pour montrer combien sa théogonie a de rapport avec celle des Grecs.

Quelques savans ont rejeté, comme

---

(1) Mém. des Inscrip., t. xiv.

peu authentiques, les quelques pages que l'antiquité lui attribue. Théodoret, Porphyre, Vossius, le P. Thomassin et beaucoup d'autres les reconnaissent et en font une des bases de la théogonie grecque. La question est décidée depuis que Fourmont (1) a victorieusement réfuté toutes les objections soulevées antérieurement, et les modernes ne doutent plus de l'authenticité du récit de Sanchoniathon; seulement on reste persuadé que Philon, puis Eusèbe, ont interposé quelques réflexions dans le fragment de l'auteur phénicien.

C'est de Jerumbaal, prêtre de Jevo, ou Iao, comme l'écrit Théodoret, et comme le prononcent les Grecs, que Sanchoniathon a reçu la connaissance des écrits de Moïse. Ce Jerumbaal est Gédéon, appelé dans l'Écriture sainte

(1) Réflex. crit. sur les anciens peuples, t. 1.

Jerubbaal (1); et, si Sanchoniathon le le fait prêtre, c'est sans doute, dit Bochart (2), à cause de l'éphod qu'il mit dans sa ville.

Sanchoniathon est différent de Moïse jusqu'à Noé, dit M. Fourmont; il y en a une raison fort juste : le dessein de Moïse était l'extirpation de l'idolâtrie et l'établissement de la religion. Ce législateur, en décrivant la naissance du monde, ne tendait qu'à nous montrer sa corruption d'abord, ensuite sa destruction par le déluge, enfin le commencement de la religion par Abraham (3); Sanchoniathon, qui s'était posé comme le champion du culte des faux dieux, n'avait garde de suivre les traditions sacrées; de plus, le désir de mettre sa nation au-dessus de toutes les autres l'empêchait de convenir de plusieurs faits qui contredisaient ce qu'il

(1) *Jud.*, 7, et 8, 35.
(2) *Voy.* Boch. Géog. sacr.
(3) Réflex. crit., t. 2, p. 2.

voulait enseigner à la postérité. Ceux qui douteraient encore que Sanchoniathon ait consulté les écrivains juifs n'ont qu'à lire un passage de Porphyre, qui certes était trop grand ennemi des chrétiens pour leur fournir gratuitement des armes contre sa religion. Il rapporte que Sanchoniathon, prêtre de Béryte, avait écrit sur les Juifs des choses très-véritables ; qu'il était conforme à leurs écrivains, et qu'il avait appris plusieurs des circonstances qu'il consigne dans son livre de Jérombaal, prêtre de Jevo ; qu'il avait dédié son ouvrage à Abigaïl, roi de Phénicie ; que non seulement ce prince, mais ceux qui avaient ordre d'examiner les livres, étaient convenus de la vérité de l'histoire de cet auteur; enfin qu'il avait tiré ce qu'il disait partie des actes des villes particulières, partie des archives, qui se conservaient précieusement dans les temples (1).

(1) Eus., Prép. évang., l. 1.

On a élevé quelques objections de peu d'importance; Bochart les a facilement anéanties : nous renvoyons à ce savant (1). Nous reproduisons le fragment de Sanchoniathon d'après Fourmont, et avec les explications d'Eusèbe et de Philon : il est transcrit presque entièrement, parce qu'on aura occasion d'y renvoyer plusieurs fois le lecteur dans le cours de l'ouvrage. Nous avons souligné ce qui semble appartenir au traducteur grec.

«*Sanchoniathon pose, pour principe de cet univers*, un air ténébreux et spiritueux, *ou si l'on veut*, le souffle et l'esprit d'un air ténébreux; un chaos plein de confusion et sans clarté.

» *Toutes ces choses sont, selon lui*, éternelles et d'une durée sans fin.

» L'esprit étant devenu amoureux de ses principes, il s'en fit une conjonction. Cette conjonction fut appelée l'a-

(1) Géog. sacr.

mour. Voilà le commencement de la procréation des êtres ; mais l'esprit ne connaissait pas sa propre production.

» De sa conjonction avec les principes, sortit ce qu'on appelle Mot ou Mod ; les uns disent que c'est un limon, les autres soutiennent que c'est une corruption de leur mélange ; ce qui a fait la semence de la production qui s'en est suivie, et qui a, par conséquent, occasioné la génération des êtres.

» Au reste, il y avait quelques animaux dénués de sentiment, qui, dans la suite, devinrent ou produisirent des animaux intelligens, qui furent nommés *zophezemin*, c'est-à-dire contemplateurs des cieux. Immédiatement après Mot, le soleil, la lune, les étoiles et les autres astres commencèrent à paraître et à luire. L'air étant fortement illuminé par le violent degré de chaleur communiqué à la terre et à la mer, des vents furent produits avec des nuées qui tombèrent en pluies, et les eaux dont la

terre venait d'être inondée, attirées par l'ardeur du soleil, furent de nouveau réunies dans l'air, où, poussées les unes contre les autres, elles formèrent les éclairs et le tonnerre, dont le bruit réveilla les animaux intelligens, et les effraya tellement, qu'ils commencèrent à se mouvoir dans la terre et dans la mer. *L'auteur phénicien, après avoir ainsi indiqué la génération des animaux, commence l'histoire du genre humain par la production du premier homme et de la première femme ; il dit que* du vent Colpia et de sa femme Baau (*Baau, selon lui, signifie la nuit*) naquirent OEon et Protogène, qui étaient des hommes mortels ainsi appelés : qu'OEon avait trouvé la façon de se nourrir des arbres ; que ceux qui étaient nés d'OEon et de Protogène s'étaient appelés Guenos et Guené, et avaient habité la Phénicie ; que, de trop grandes chaleurs étant survenues, ils avaient élevé leurs mains au ciel vers le soleil; *car, dit-il*, ils le

croyaient le seul dieu du ciel, et ils l'appelèrent pour cela Beelsamen, *ce qui signifie, chez les Phéniciens, le seigneur du ciel : c'est le même que le Zeus chez les Grecs* . . . .
De Guenos, c'est-à-dire du fils d'OEon et de Protogène, naquirent encore des enfans, mortels comme les premiers, qui furent nommés Phos, Pur, Phlox, *c'est-à-dire lumière, feu, flamme* : ce furent eux qui, en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre, trouvèrent l'usage du feu. Leurs enfans, qui furent d'une grandeur démesurée, donnèrent leurs noms aux montagnes qu'ils possédaient : de là les noms du mont Cassius, des Liban et Anti-Liban, du Brathys.

» Les enfans de ces géans furent *Memrumus* et *Hypsuranius*. . . . . . .
Ce dernier habita Tyr et inventa l'art de construire des cabanes de roseaux et de jonc, et le papyrus. Il se révolta, eut des guerres contre son frère Ousoüs, qui, le premier, se couvrit de peaux

de bêtes qu'il prenait à la chasse; et il fit plus encore; car, un vent impétueux ayant enflammé une forêt qui était près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, et, l'ayant lancé dans la mer, il le fit servir de vaisseau. Il rendit aussi un hommage religieux, et répandit le sang de quelques animaux, en l'honneur de deux pierres qu'il avait consacrées au vent et au feu.

» Après que toute cette race fut éteinte, ceux qui restaient consacrèrent des poteaux (1), adorèrent des colonnes et leur firent des fêtes annuelles.

» Plusieurs années après la race d'Hypsuranius, vinrent Agreus (*le chasseur*) et Alieus (*le pêcheur*), inventeurs l'un de la chasse, et l'autre de la pêche; d'où cette race fut appelée les chasseurs et les pêcheurs.

» Ceux-ci eurent pour enfans deux frères, qui trouvèrent le fer et la manière

(1) Δόρυος.

de le travailler. Celui des deux qui porta le nom de *Chrysor*, *qui est le même que Hephestus ou Vulcain*, s'adonna à la science des enchantemens et des sortiléges, inventa l'hameçon, l'amorce et la ligne à pêcher, l'usage des barques utiles à ce sujet, et même la voile, et fut par là le premier homme qui navigua dans toutes les règles. Tant de découvertes lui méritèrent, après sa mort, les honneurs divins, sous le nom de Zeumichius, *le Jupiter Machiniste*. On rapporte que ses frères inventèrent la composition des briques et en firent des murs.

» Ils eurent pour enfans deux jeunes hommes, que l'on appela l'un l'Artiste ou le Bâtisseur, l'autre le Faiseur ou le Compositeur.

» Ceux-ci trouvèrent le moyen de mêler la paille au ciment ou à la boue dont on faisait les briques et de les sécher au soleil; bien plus, ils trouvèrent l'art de faire les toits.



» De ces derniers naquirent Agros *le champêtre*, et Agroueros ou Agrotès *le laboureur*, qui s'adonnèrent à la vie rustique et à la chasse. On avait érigé à ce dernier une statue très-révérée en Phénicie et un temple magnifique, et il fut appelé le plus grand des dieux. Tous les deux firent des enclos, des caves et des souterrains. On vit aussi, de leur temps, des chasseurs parcourant les campagnes avec des meutes de chiens. Ils furent appelés Alètes, et les premiers Titans.

» De cette race naquirent Amynus et Magus, qui eurent pour enfans Misor et Sydyk : le nom du premier signifie *qui se délie aisément* (1); le nom du second veut dire *juste* (2). Ils apprirent aux hommes l'utilité des villages, des parcs, et enseignèrent la manière de faire le sel.

---

(1) Εὔλυτος.

(1) Δίχαιος, justus.

» Misor eut au nombre de ses successeurs Taaut, qui inventa l'écriture des premiers caractères. (*C'est lui que les Égyptiens appelèrent Thoor, ceux d'Alexandrie, Thoüs, et les Grecs Hermès.*)

» De Sydyk vinrent les Dioscures appelés aussi *Cabires*, *Corybantes*, *Samothraces*.

» Ceux-ci inventèrent les premiers l'art de construire un vaisseau, et, parmi leurs enfans, il y en eut qui trouvèrent l'usage des simples, la manière de guérir les morsures des animaux, et les enchantemens ou guérisons par paroles.

» Il y avait aussi, de leur temps, aux environs de Byblos, un certain Elioun (*en grec Hypsistos*(1), *le plus haut*) et une femme nommée Beruth. Ils habitaient autour de Byblos.

De leur race sortit Épigée, *c'est-à-dire le terrestre ou le né dans son pays*, celui que, par la suite, on appela Ouranos.

---

(1) Ὕψιστος.

(*C'est de son nom que les Grecs auront appelé le ciel Ouranos*) (1).

Celui-ci eut pour sœur une fille que l'on nomme Gué (2) ou Gé en grec ; *et c'est encore de la beauté de celle-ci, que la terre aura été appelée ainsi par les Grecs.* Hypsistos ou Elioun, leur père, étant mort, attaqué par quelques bêtes, fut apothéosé, et ses enfans ou descendans lui firent des libations et des sacrifices.

Uranos prit dans la suite le gouvernement qu'avait eu son père ; il épousa sa sœur Gué, et eut d'elle quatre enfans : Ilus, appelé aussi Cronos; Betylus, Dagon (*le donneur de blé*) (3), et Atlas

Mais Uranos eut encore, de plusieurs autres femmes, une race nombreuse; cela fit beaucoup de peine à

---

(1) Οὐρανός.
(2) Γή.
(3) Σιτών.

Gué, qui le quitta, indignée de sa conduite.

Ici l'auteur phénicien nous montre Uranos faisant périr les enfans qu'il avait de Gué, et arrive au moment de sa ruine (1).

Gué, *dit-il,* assembla plusieurs personnes qui la secoururent contre Uranos, dont elle tira vengeance.

Cronos, devenu homme, et usant des conseils et des secours d'Hermès le Trismégiste (*car celui-ci était son secrétaire* (2), s'opposa aussi très-souvent à son père pour l'honneur de sa mère.

Cronos avait, dans sa maison, Persephoné et Athena (*c'est-à-dire Proserpine et Minerve*).

La première mourut sans avoir été mariée : par l'avis de la seconde et d'Hermès, Cronos se fit faire des coutelas et des piques de fer.

---

(1) Note de l'auteur.

(2) Γραμματεὺς, scriba, écrivain.

Ensuite Hermès sut enchanter les troupes de Cronos et les porter à la guerre contre celles d'Uranos; c'était toujours à l'occasion de Gué : par là Cronos trouva le moyen de chasser Uranos du gouvernement des affaires et de lui succéder dans la royauté.

Sanchoniathon raconte les crimes divers de Cronos ou Saturne, qui épousa Astarté, Rhéa et Dioné, que son père Uranus lui avait envoyées, dans l'espoir qu'elles le feraient périr (1).

Uranos, *ajoute-t-il*, est celui qui a trouvé les Bétyles et fabriqué des pierres animées.

Cronos ou Saturne eut sept filles d'Astarté, qui furent nommées les Titanides ou Artémides, et deux fils, savoir : Pothos et Eros, *désir et amour.* De Rhée il eut sept fils, dont le plus jeune fut mis au nombre des dieux au

(1) Note de l'auteur.

moment de sa naissance; il eut aussi quelques filles de Dioné.

Quant à Dagon, après avoir trouvé le blé et la charrue, il fut nommé Jupiter le Laboureur (1). Sydyk le Juste, ayant épousé une des Titanides, en eut un fils nommé Asclepius.

Cronos ou Saturne eut encore trois fils : Cronos, qui porte le même nom que son père, Zeus Belus, et Apollon.

A cette époque vivaient Pontus, Typhon et Nérée, père de Pontus.

De Pontus naquit Sidon, qui, ayant une voix admirable, fut la première qui composa des odes : elle eut un frère appelé Poseïdon (2) ou Neptune.

Demarus, fils d'Uranos, eut pour fils Melicarte, autrement Hercule. Ce fut alors qu'Uranos entreprit une nouvelle guerre contre Pontus; il se sépara de lui et se joignit à Demarus.

Celui-ci tombe sur Pontus, qui le met

(1) Ζεύς Αγρότης.
(2) Ποσειδῶν.

en fuite, de sorte qu'il est contraint de faire un vœu aux dieux pour sa propre vie.

Ilus, *c'est-à-dire Cronos ou Saturne*, la trente-deuxième année de son règne, s'étant mis en embuscade contre son père Uranos, dans une espèce de vallon arrosé de fontaines et de ruisseaux, le mutila d'un coup de sabre (1).

Ce fut en cet endroit qu'Uranos (2) fut déifié. Il y avait rendu l'esprit, et son sang, sorti par ce coup, y avait coulé, mêlé parmi les eaux. On montre encore aujourd'hui l'endroit où cela est arrivé.

Voilà donc (3) *l'histoire de Cronos ou Saturne; voilà ce qu'il y a de véritable sur le règne de ce prince, que les auteurs grecs ont regardé comme si heureux, qu'ils en ont fait le siècle d'or* (4).

---

(1) Τέμνει αὐτοῦ τὰ αἰδοῖα.

(2) Ici il y a erreur dans Fourmont. Réflex crit., p. 17; le grec porte Uranos et non Cronos.

(3) Réflexion d'Eusèbe.

(4) Πρῶτον χρυσεόν τε γένος μερόπων ἀνθρώπων, la première race d'or des hommes.

Après quelques autres détails, l'auteur phénicien continue ainsi (1) :

Astarté la Grande, Jupiter, Demarus et Adod, le roi des dieux, régnaient dans le pays, suivant les conseils de Cronos ou Saturne. Astarté, pour marque de sa royauté, mit sur sa tête celle d'un taureau. Parcourant la terre, elle trouva un astre tombé ; elle le prit et le consacra dans Tyr, l'île sainte. Astarté, suivant les Phéniciens, est Aphrodite ou Vénus. Cronos, faisant aussi son tour de la terre, donna à Athène, sa fille, le royaume de l'Attique. La famine et la peste s'étant fait sentir, Cronos offrit à son père Uranos, son fils (Sadid) et se circoncit, ordonnant à tous les soldats de son armée d'en faire autant. Quelque temps après, un fils qu'il avait eu de Rhéa, appelé Mouth, fut mis au rang des dieux. *Le nom que les Grecs*

(1) Ce récit est entremêlé de beaucoup de réflexions de Philon.

donnent à ce fils peut se rendre en grec par Thanatos (1) *ou Pluton*. Cronos, après cela, donna deux de ses villes, savoir : Byblos, à la déesse Baaltis ou Dioné; Béryte à Neptune et aux Cabires, aux Agrotès ou Laboureurs, et aux pêcheurs, *c'est-à-dire, aux dieux appelés autrefois Alès* (2).

Mais auparavant, le dieu Taaut, imitant Uranos, fit le portrait des dieux, de Saturne et de Dagon, pour en faire des caractères sacrés (3). Pour signe de royauté, il donna à Cronos quatre yeux; deux se fermaient pendant que les deux autres veillaient. De même, sur ses épaules il mettait quatre ailes, dont deux étaient étendues, les deux autres demeurant dans un état de repos; son idée étant de faire entendre, par les yeux, que Cronos, couché, veillait, et qu'éveillé, il demeurait couché et se

(1) Θάνατος.
(2) Αλιεῖς.
(3) Les hiéroglyphes.

reposait : par les ailes, il faisait voir que, se reposant, il ne cessait pas de voler, et qu'avec ce mouvement, il demeurait tranquille. Aux autres dieux il ne donnait que deux ailes, une sur chaque épaule, pour montrer que leur vol était seulement pour accompagner Cronos. Il avait même ajouté au portrait de Cronos deux autres ailes au haut de la tête; une pour marquer la supériorité de son esprit dans l'art de régner, l'autre, pour désigner la délicatesse de ses sensations.

Cronos, étant allé dans le pays du midi, donna toute l'Egypte au dieu Taaut pour lui en faire un royaume qui lui appartînt en propre.

Toutes ces choses avaient été laissées à la postérité par les sept enfans de Sydyk, qui étaient du nombre des Cabires, et par le huitième, leur frère Asclepius, selon que Taaut le lui avait recommandé. Et c'est ce système, *qui, un peu défiguré, mêlé et enveloppé de*

quelques idées physiques sur le monde, par le fils de Thabiou (Sanchoniathon), avait été laissé par lui aux prophètes des orgies.

Ceux-ci, cherchant à rendre leur religion recommandable, l'ont transmis à leurs successeurs et aux initiés.

Au nombre de ces prophètes était Isiris le frère de Chna, le premier qui par les étrangers ait été appelé Phénicien.

Philon de Byblos fait les réflexions suivantes sur l'abus que les Grecs ont fait de ce qu'ils savaient des premiers âges : « Les Grecs qui, par la beauté de leur génie, l'ont emporté sur toutes les autres nations, se sont approprié toutes les histoires anciennes, les ont ornées et exagérées, n'ayant cherché qu'à divertir par leurs récits, et dès lors ils ont dénaturé ces mêmes histoires. C'est de là qu'Hésiode et les autres poètes cycliques ont forgé des théogonies, des gigantomachies, des Titanomachies et d'autres morceaux par les-

quels ils ont comme étouffé la vérité. Nos oreilles accoutumées dès l'enfance à leurs fictions, prévenues d'opinions accréditées depuis plusieurs siècles, conservent, comme un dépôt sacré, le récit de ces fables. Et parce que le temps a donné insensiblement à ces contes frivoles la force de s'emparer de nos esprits, ils en sont tellement en possession qu'il est très-difficile de les rejeter. Il est même arrivé par là que la vérité, lorsqu'on la découvre aux hommes, paraît avoir l'air du mensonge, pendant que les narrations fabuleuses, tout insensées qu'elles sont, passent pour les faits les plus authentiques. »

C'est ce qui a fait dire à notre bon La Fontaine :

> L'homme est de glace aux vérités,
> Il est de feu pour les mensonges.

Si les Phéniciens ont initié les Grecs aux secrets de plusieurs sciences, il est probable aussi que les Chaldéens furent

leurs pères, et Bérose, sacrificateur de Bélus, passe pour avoir enseigné aux Grecs l'astronomie et la philosophie chaldéenne dans l'île de Co. Il composa trois livres, dans lesquels il avait renfermé l'histoire des Assyriens et des Mèdes. Josèphe en a conservéquelques fragmens dans son premier livre contre Apion. Vossius prétend que Bérose vivait sous Antiochus surnommé *le Dieu*, roi de Syrie, auquel il dédia son ouvrage, ou selon d'autres, sous Antiochus Soter. Il faut se garder, dit Leclerc, de confondre ce Bérose avec celui d'Annius de Viterbe, qui est manifestement supposé et plein de fables ridicules.

Si nous examinons maintenant les divers témoignages des anciens, nous verrons que les Hébreux eux-mêmes ont été connus particulièrement des Egyptiens et des Grecs. Dès sa naissance, la famille des Juifs se montre en Egypte. Nous lisons dans la Genèse les voyages du patriarche Abraham dans

cette contrée, et nous apprenons avec quel respect on le recevait en tous lieux. Si nous consultons le docte ouvrage de Guérin du Rocher, nous restons convaincus que l'Égypte peuplée d'Hébreux n'est véritablement gouvernée que par les fils d'Abraham et d'Isaac. Nous voyons Jacob et son fils Joseph vénérés dans cette partie de l'Afrique qui se félicite des règnes de ces rois pasteurs (1), et l'on est surpris d'y retrouver les coutumes, les usages conservés religieusement par la famille de Sem. Plusieurs anciens ont même donné aux Egyptiens le nom d'Israélites, trompés sans doute par la ressemblance des mœurs. On sait d'ailleurs que les Egyptiens avaient conservé l'usage de la circoncision. Cette coutume, dit Pluche, avait été apparemment admise parmi eux dès le temps de Joseph, lorsque sa famille leur était

(1) *Voy.* Boch. Geog. sacr., Josèphe, Manethon...

agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui était redevable (1).

Abraham, dit Lavaur, ayant reçu de Dieu l'ordre de quitter son pays, porta la connaissance de la véritable religion dans l'Egypte et dans la Phénicie. Son petit-fils Jacob, ou Israël, et son arrière-petit-fils Joseph, s'établirent en Egypte, où, dans un séjour de trois siècles, eux et leurs descendans achevèrent d'établir ces belles connaissances dont ils y laissèrent toutes sortes de monumens et de preuves. Ceux-ci les portèrent ensuite avec eux, en quittant l'Egypte, dans le pays de Chanaan ou Phénicie, où elles avaient été autrefois semées par Uts fils d'Aram, fils de Sem, qui avait habité cette contrée et qui y avait bâti la ville de Damas (2). Abraham, qui y avait passé par ordre de Dieu une

---

(1) Hist. du ciel, t. 1, parag. 32.
(2) Josèphe, l. 1 de son Hist., ch. 6.

partie de sa vie, n'avait pas négligé de les y cultiver.

L'Egypte, pendant un si long séjour des Israélites, se remplit si fort de toutes les connaissances qu'elle en avait reçues, et qui s'y étaient naturalisées, que ses habitans, du temps de Moïse, qui les tenait par une tradition immémoriale, les regardaient comme originaires de leur pays et nées avec les premiers Egyptiens. C'est ce qui leur fit penser qu'ils étaient les premiers des hommes, qui leur donna l'opinion d'une antiquité fabuleuse, et fit appeler partout les grandes connaissances du commencement du monde, des astres et de toute la nature, les sciences des Egyptiens, quoiqu'ils les tinssent des Hébreux. Ce qui n'est pas surprenant, puisque les Hébreux, par leur long séjour dans l'Egypte, furent eux-mêmes appelés Egyptiens, suivant l'opinion commune, rapportée par Tacite parmi diverses opinions, qui font

toutes la nation des Juifs ancienne, et qui conviennent toutes de leur sortie d'Egypte sous la conduite de Moïse (1).

De tout ce que nous venons de dire il faut conclure que les Egyptiens n'ont pu ignorer l'histoire sacrée et particulièrement celle des patriarches, qui à l'exemple d'Abraham avaient plusieurs fois visité leur pays, et nous allons prouver que ces histoires ont été en partie communiquées aux Grecs par les Egyptiens.

De tout temps les savans ont été à la recherche de la vérité, et les philosophes, curieux de remonter à la source de toutes choses, ont souvent entrepris de longs voyages chez les peuples instruits. Aussi voyons-nous tous les sages de la Grèce se rendre en Egypte, alors la contrée la plus éclairée de l'univers. Ils en sont revenus quelque fois imbus de nouvelles erreurs ensei-

(1) Lav., t. 1, p. 14.

gnées par les prêtres égyptiens, et infatués de récits fabuleux qu'ils ont recueillis avec soin pour les rapporter dans leur pays (1); mais, dans ce butin qu'ils faisaient, ils avaient renfermé bien des choses appartenant aux histoires saintes : c'est pourquoi Tertullien dit aux Gentils, dans son Apologie : « Y a-t-il quelqu'un de vos poètes et de vos philosophes qui n'ait puisé dans nos prophètes? Mais, ajoute-t-il, de ce qu'ils y ont trouvé, ils ont composé des fables à leur fantaisie, auxquelles ils ont voulu donner l'air de la vérité pour la détruire (2). » « En cherchant avec attention, dit saint Clément, on découvre le vrai caché par eux, comme sous un masque (3). »

---

(1) Scriptores et historici à fabulosis Ægyptiorum erroribus collectam corrogant. S.-Epiph., *Hœres.*, l. 1, §. 7.

(2) Quis poetarum, quis sophistarum, qui non omnino de prophetarum fonte potaverit?..... *Tert. Apol.*

(3) Tanquam sub larvis verum vultum studiosè perscrutatus, venabitur. *Clém. Alex.*, *Strom.*, l. 2. *Voy.* St-Cy-

Au reste, les anciens avouent leurs voyages et tout ce qu'ils doivent à l'Égypte. Dans Diodore on lit les noms de ces premiers sages et des savans grecs qui allèrent dans ces pays étudier les mœurs, les lois et les coutumes anciennes, rapportant ensuite dans leur patrie quelques lambeaux de cette belle morale, de ces préceptes admirables qu'ils recevaient des Juifs, par le canal des Égyptiens, « dont les prêtres, raconte Diodore, font voir, par leurs registres sacrés, qu'Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, le poète Homère, Lycurgue de Sparte, Solon athénien, Pythagore de Samos, Platon le mathématicien, Eudoxe, Démocrite d'Abdère, Œnopis de Chio, étaient venus chez eux; et ils le prouvent par des monumens qu'ils montrent de tous ces hommes, comme leurs portraits, les lieux et les maisons qu'ils

---

rille, Arnobe, Origène, Théodoret, St-Athanase et le juif Philon.

avaient habitées et qui portaient encore leurs noms, ou encore par les ouvrages qu'ils avaient faits, chacun suivant son art (1). » Strabon, dans sa Géographie (2), et Denys d'Halicarnasse (3) confirment le témoignage de Diodore. Orphée, Eumolpe et Linus, portèrent les premiers en Grèce la poésie et la musique dont ils avaient puisé les principes en Asie, ainsi que le culte de Cérès, de Mars et principalement les orgies et autres fêtes de Bacchus. Orphée avait longtemps voyagé en Égypte, où il s'était instruit des cérémonies de la religion, qu'il transmit aux Pélasges, et, suivant saint Justin, il avait appris des Hébreux la connaissance du vrai Dieu. On a même prétendu que Moïse avait été son maître (4). Aristote assure que, se trouvant

---

(1) Diod., l. 1 de sa Bibl.
(2) L. 17.
(3) L. 1, p. 14.
(4) Nous verrons ce qu'on peut conjecturer sur Orphée.

en Asie, un Juif philosophe lui apprit beaucoup plus de choses qu'il n'en apprit lui-même à ce Juif, suivant le rapport de Cléarque, disciple d'Aristote (1). Nous n'ignorons pas non plus que les Juifs se sont souvent plaints des vols que les étrangers leur avaient faits, les accusant d'avoir fouillé dans leurs livres, pour y chercher des sujets sur lesquels ils avaient forgé l'idée de leurs idoles (2). On ne peut nier, en effet, que Polyhistor, Artapan, Eupomelus, et plusieurs autres auteurs cités par Josèphe et par Eusèbe, n'aient obscurci l'histoire des Juifs, dont ils ont parlé ouvertement. Alexandre Polyhistor, entre autres, donne *Moso,* Moïse, pour une femme législatrice des Hébreux (3).

Nous avons vu que les Grecs avaient

---

(1) Euseb. pr. evang., l. 9, c. 3.

(2) Expanderunt libros legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum. *Mach.*, l. 1, cap. 3.

(3) Μωσὼ γυνὴ ἑβράια..... Suidas.

connu les traditions juives par le moyen des Phéniciens ou Chananéens, et des Égyptiens : il est probable qu'ils en ont aussi été instruits par les Juifs eux-mêmes. En effet, la Crète ne renfermait-elle point un grand nombre d'Hébreux, qui nécessairement ont apporté dans cette île les histoires de leurs pères ? A Athènes, n'y eut-il point des Juifs dès les temps les plus reculés ? et les Spartiates, dans leur lettre aux Hébreux, ne disent-ils point que, suivant leurs monumens, ils sont leurs frères, et comme eux descendus d'Abraham (1)? Joël, l'un des plus anciens prophètes, ne reproche-t-il pas aux Tyriens et aux Sidoniens d'avoir enlevé des Juifs, et de les avoir vendus pour esclaves aux Grecs (2)? Nous le répé-

(1) Inventum est in scripturâ de Spartiatis et Judæis quoniam sunt fratres, et quod sunt de genere Abraham. *Mach.*, 12, 21.

(2) Verùm quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon .. Et filios

tons, il suffit d'interroger l'antiquité pour se persuader que les Grecs ont eu une pleine connaissance des traditions sacrées. Il nous reste maintenant à corroborer toutes nos preuves par la démonstration de la priorité des divines écritures sur tous les écrivains profanes.

PRIORITÉ DES TRADITIONS SACRÉES.

Le droit d'aînesse des Écritures saintes sur les livres les plus anciens est une chose incontestable, et celui de la vérité sur le mensonge se prouve, dit Tertullien, par la comparaison de ce mensonge avec la vérité. Approchez la fable du vrai, et vous saisirez des rapports que la mauvaise foi n'a pû faire disparaître entièrement; car enfin,

---

Juda et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longè faceretis eos de finibus suis. *Joël.*, 3, 4.

nous dit le P. Thomassin, quoique les Grecs aient tâché de travestir toutes les fables ou les histoires qui leur venaient d'Orient et de les habiller à la grecque, ou parce que l'esprit se plaît aux fictions, ou, peut-être, pour rendre leur pays plus considéré et le faire passer pour la source première des belles choses, ils n'ont pu néanmoins en effacer toutes les traces de leur pays natal, et du lieu de leur première origine (1).

En vain a-t-on renouvelé souvent les attaques contre les livres sacrés, toujours il a fallu recourir à eux ou bien nier tout, ou se résoudre à ne croire à rien; car enfin, que citez-vous avant eux? On a fait sonner bien haut le nom de Zoroastre, et cependant quelques savans croient que ce philosophe n'a jamais existé (2); d'autres ont prouvé qu'il n'y avait pas lieu de faire parade

(1) Lect. des P., t. 1.

(2) Histoire crit. de la Philos.

de son antiquité. En effet qu'était Zoroastre, et à quelle époque a-t-il vécu? Son nom signifie *sacrificateur des astres*, selon Diogène Laërce; *contemplateur des astres*, selon Bochart; et *fils des astres*, selon Thomas Stanley, qui croit que le mot de *Zor* signifie *fils*, dans le nom de *Zoroastre*, de même que *Zorobabel* signifie *né à Babylone* (1). Il remarque que l'antiquité nous parle de six Zoroastre, dont l'un était de la Chaldée, l'autre de la Bactriane, le troisième de Perse, le quatrième de Pamphilie, le cinquième de l'île de Proconnèse, le sixième enfin vivait à Babylone du temps de Cambyse et de Pythagore.

Cette pluralité de *Zoroastre* a causé une grande confusion, dit Leclerc, en ce que l'antiquité en a dit, et il semble qu'on l'a multiplié, parce qu'on donnait le même nom à ceux qui avaient entre

(1) The History of Philosophy. Th. Stanley. London, 1687.

eux quelque ressemblance, d'où vient qu'il y a eu un si grand nombre d'Hercules.

Les anciens ne s'accordent pas entre eux, touchant le temps auquel Zoroastre a vécu, et Stanley rapporte et réfute au long leur sentiment : il prouve, d'accord avec les savans, qu'il faut placer son existence 600 ans avant l'expédition de Xercès dans la Grèce; ce qui revient à l'an 3634 de la période Julienne, c'est-à-dire environ au temps de Samuel. Citerez-vous les anciens écrivains ? mais les historiens profanes ne commencent qu'au temps d'Esdras, c'est-à-dire au deuxième historien sacré, si vous exceptez l'auteur des Machabées. Homère, Hésiode, les plus grands théologiens des Grecs, n'apparaissent que long-temps après la guerre de Troie. Quant à Darès phrygien, Dictis de Crète, et quelques autres, s'ils ne sont pas supposés, dit l'abbé Banier, ils n'ont vécu que du temps de

la guerre de Troie, qui répond à celui des juges. Les Grecs n'étaient donc nullement instruits dans les temps un peu reculés, et leur histoire ne commença à devenir raisonnable que du temps des olympiades, avant lequel Varron avoue qu'on n'y voyait que confusion et que chimère (1). Plutarque (2) assure qu'on ne trouve en Grèce aucun monument certain avant la guerre de Troie. Aussi les prêtres égyptiens disaient-ils à Solon, venu de la Grèce chez eux pour s'instruire : « O Solon ! Solon ! vous êtes des enfans : il n'est aucun vieillard chez vous ; vous ne possédez rien des monumens de l'antiquité, vous êtes privés de toute science venue des premiers âges (3). » En effet,

(1) Expl. des f., t. 1, p. 65.

(2) Au comm. de la vie de Thésée.

(3) O Solo, Solo! pueri semper estis, nec quisquam ex

à cette époque, et long-temps auparavant, les Égyptiens étaient justement renommés par toutes les connaissances anciennes qu'ils tenaient de Moïse et même d'Abraham. « Platon, dit Bossuet (1), fait voir en général, sous le nom des prêtres d'Égypte, que les Grecs ignoraient profondément les antiquités.

» C'est que les Grecs ont écrit tard, et que voulant divertir, par les histoires anciennes, la Grèce toujours curieuse, ils les ont composées sur des mémoires confus, qu'ils se sont contentés de mettre dans leur ordre agréable, sans trop se soucier de la vérité. »

Mais ce n'est pas seulement la priorité des livres saints qu'on prouve facilement, c'est encore le droit qu'a l'hébreu d'être regardé comme la langue mère et originale. Quelques-uns

---

Græcià senex, nulla apud vos è vetustatis commemoratione prisca opinio, nulla *cana* scientia. *In Timæo* Platonis.

(1) Disc. sur l'hist. univ., 1re partie, 17e époque.

prétendent que le chaldéen, l'arménien, le copte, l'arabe, le celtique, sont des langues aussi anciennes; mais ce qu'on est obligé d'avouer, c'est que ces diverses langues ont retenu beaucoup de mots qui appartenaient à la première; et les savans reconnaissent que, de toutes les langues, l'hébraïque, qu'ils nomment la sainte, paraît le plus approcher de la primitive, à cause de sa brièveté et de son air simple (1).

Ce qui doit, entre autres choses, persuader l'homme de bonne foi des vols que la fable a faits aux livres saints, ce sont ces noms mythologiques, dérivés de l'hébreu; l'abbé Girardet en cite un grand nombre dans son nouveau système de mythologie, et nous aurons occasion d'en montrer plusieurs dans le cours de notre ouvrage. Ces noms hébreux, mal compris par les Grecs,

(1) Hist. crit. de la philosop., t. 1, p. 215.

ont été la source d'une foule d'erreurs que l'ignorance et l'indifférence de ces derniers n'ont jamais pu rectifier. Leurs propres auteurs conviennent de cette introduction de mots étrangers, répandus dans toutes les fables, et Platon l'affirme ainsi dans Critias : « Avant que d'entrer en matière, il faut vous prévenir d'une chose, de peur qu'entendant souvent donner à des barbares des noms grecs, vous n'en soyez point surpris; en voici la raison : Solon ayant dessein de mettre en vers l'histoire dont il s'agit, s'informa de la signification des noms; il apprit que les Égyptiens qui avaient, les premiers, écrit cette histoire, avaient aussi traduit les noms en égyptien. S'étant instruit de ce que chaque nom y signifiait, il les a de même traduits en grec (1). »

(1) Plato in Critia seu Atlantico. Τὸ δ' ἔτι βραχὺ πρὸ τοῦ

Nous voyons par cet aveu de Platon, que non seulement les Grecs, mais les Égyptiens eux-mêmes lés premiers, avaient traduit une foule de noms étrangers, c'est-à-dire, de noms hébreux, qu'ils avaient rencontrés dans les traditions judaïques et qu'ils avaient maladroitement traduits en leurs langues, pour leur donner un air de patrie et les accommoder au génie de ces mêmes langues. Nous n'insistons pas sur ce point, parce que dans la suite nous y reviendrons souvent. Disons maintenant un mot sur le but de l'ouvrage que nous offrons au public.

λόγου δεῖ δηλῶσαι, μὴ πολλάκις ἀκούοντες Ἑλληνικὰ Βαρβάρων ἀνδρῶν, etc.

REMARQUES PARTICULIÈRES.

Nous avons recueilli les fables qui nous ont présenté des rapports avec les traditions sacrées, et pour que notre travail fût plus utile à la science, nous n'avons point tenté d'expliquer ce qui ne pouvait l'être. Nous n'avons pas réduit en système ce qui ne peut l'être, car, selon nous, rien n'est plus ridicule que de vouloir ramener au même principe ces mille incohérences de la mythologie, et faire découler d'une même source ce qui sort de plusieurs à la fois. Il est des fables où il ne faut point chercher tant de mystères; quelques-unes appartiennent à l'histoire profane, d'autres à l'imagination des poètes; plusieurs ne sont qu'allégori-

ques : nous les avons laissées, pour ne nous occuper que de celles qui offraient des ressemblances satisfaisantes avec nos saintes Écritures. Nous souhaitons que nos recherches soient utiles à la littérature ; mais nous désirons surtout qu'elles servent à la gloire de notre auguste croyance, et qu'elles attachent plus fortement les cœurs à notre religion, si pleine de grandes vérités. Il ne suffit pas qu'un livre soit curieux, instructif ; il faut encore que la science qu'il renferme porte des fruits de vie ; que son utilité soit non-seulement pour l'esprit, mais encore pour l'ame. En montrant les mensonges de la fable, en rendant aux saintes Écritures l'honneur qui leur est dû, nous avons voulu que chacun apprît à aimer et à respecter la vérité, et se sentît pénétré d'un nouveau respect pour l'autorité des plus sublimes traditions. Nous voulons engager la jeunesse à recourir sans cesse à

cette source pure, à laquelle les plus grands génies du paganisme ont puisé dans tous les temps. En admirant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, elle devra se rappeler que toutes ces fictions ingénieuses, que toute cette philosophie des Grecs, ne sont que des altérations de l'écrit le plus pur et le plus magnifique; elle comprendra enfin que les poètes et les historiens n'ont été si beaux que parce qu'ils se sont faits les auteurs de choses dont ils n'étaient que des copistes infidèles, n'ayant trouvé partout ailleurs rien de grand, rien d'admirable que dans ce fonds divin, que dans ce livre par excellence, appelé la Bible.

Ce livre éternel a fait tous les philosophes vertueux, tous les poètes sublimes; lui seul a su inspirer dignement le talent; lui seul a donné de larges proportions à nos plus riches ouvrages: il a été et il sera toujours le modèle du beau, et la pierre de touche de toute

vérité, comme l'appelle saint Clément d'Alexandrie (1).

Les contes ridicules des Gentils, dévoilés et mis au grand jour, ne sont plus dangereux. Loin de rendre l'esprit païen, comme le craignait Tertullien, ils ramèneront nos cœurs vers la croix; ils augmenteront notre amour pour la religion chrétienne et pour la sainteté de sa morale, parce que, dans la lecture de la fable, nous considérerons le Dieu véritable au lieu de mille divinités insensées, la vérité au lieu de l'erreur, et des règles de sagesse au lieu de maximes corrompues. La connaissance des dieux absurdes et des cérémonies sacriléges nous attachera davantage au culte de nos pères. Théophile, évêque d'Alexandrie, ne connaissait pas de moyens plus propres à décrier l'idolâtrie dans l'esprit des fidèles, que de

(1) Instar lapicis indicis, 1. L. des Stromates.

leur en faire remarquer les abominations, et voulant un jour les détacher pour jamais de l'erreur, il exposa à leurs yeux tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple de faux dieux, qu'il avait fait démolir, et les fit frémir à la vue des ossemens d'hommes, des membres d'enfans immolés aux démons, et de beaucoup d'autres vestiges du culte barbare que les païens rendaient à leurs divinités. C'est à peu près l'effet que doit produire sur de jeunes chrétiens l'étude de la fable; et c'est là l'usage qu'en ont fait tous les défenseurs du christianisme. Si l'étude de cette histoire est faite avec les précautions et la sagesse que demande la religion, elle peut avoir de grands avantages pour les jeunes gens. Elle leur apprendra, dit l'abbé Lyonnois, ce qu'ils doivent à Jésus-Christ, qui les a arrachés à la puissance du démon, pour les faire passer à l'aimable liberté des enfans de Dieu; ce

qu'étaient avant lui les hommes les plus sages et les plus réglés, des adorateurs aveugles de l'impiété, reconnaissant pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes mêmes; ne rougissant pas d'adorer un Mars adultère, une Vénus prostituée, une Junon incestueuse, un Jupiter souillé de tous les crimes, et digne, par cette raison, de tenir le premier rang parmi ces dieux; que ce qu'ont été leurs pères, ils le seraient encore, si la lumière de l'Évangile n'avait dissipé leurs ténèbres. Chaque histoire de la fable, chaque circonstance de la vie des dieux doit les remplir en même temps de confusion, d'admiration et de reconnaissance (1).

(1) Myth., p. 18.

qu'étaient [illegible] les [illegible] les plus [illegible] [illegible] [illegible] n'a point [illegible] règle [illegible] [illegible] [illegible] les [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'Évangile [illegible] [illegible] [illegible] que [illegible] vie des [illegible] [illegible] (1).

(1) Voy. p. [illegible]

LE CHAOS.

CRÉATION.

COSMOGONIE SACRÉE.

1. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

2. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

3. Or Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.

4. Dieu vit que la lumière était bonne, et il la sépara d'avec les ténèbres.

5. Il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour.

6. Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.

7. Et Dieu fit le firmament, et sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui

étaient au-dessus du firmament, et cela se fit ainsi.

8. Dieu donna au firmament le nom de ciel; et du soir et du matin se fit le second jour.

9. Dieu dit alors : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que *l'élément* aride paraisse. Et cela se fit ainsi.

10. Dieu donna le nom de terre à *l'élément* aride, et appela mers toutes les eaux rassemblées. Et il vit que cela était bon.

11. Il dit ensuite : Que la terre produise l'herbe verte qui porte la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes *pour se reproduire* sur la terre. Et cela se fit ainsi.

12. La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bien.

13. Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

14. Dieu dit alors : Que des corps lumineux se montrent dans le firmament, appelé ciel,

afin qu'ils séparent le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.

15. Qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut fait ainsi.

16. Dieu fit donc deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider aux jours, et l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles,

17. Et il les mit dans le firmament du ciel pour luire sur la terre,

18. Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres.

19. Dieu vit que cela était bon. Et du soir et du matin il fit le quatrième jour.

20. Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre au-dessous du ciel.

21. Dieu créa donc les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, et que les eaux produisirent chacun selon son espèce; et il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Il vit que cela était bon.

22. Il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous ; remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre.

23. Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.

24. Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivans, chacun selon son espèce : les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes *sauvages* de la terre, selon leurs différentes espèces ; et cela se fit ainsi.

25. Dieu fit donc les bêtes *sauvages* de la terre, les animaux domestiques et tous les reptiles, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

26. Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, et à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel.

27. Dieu créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle.

28. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre, et vous l'assujétissez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les

animaux qui se meuvent sur la terre. . .

. . . .

31. Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes. Et du soir et du matin se fit le sixième jour.

CHAPITRE II.

1. Le ciel et la terre furent donc *ainsi* achevés avec tous leurs ornemens. . . . .

. . . .

4. Telle a été l'origine du ciel et de la terre, et c'est ainsi qu'ils furent créés au jour que le Seigneur fit l'un et l'autre. . . . .

. . . .

7. Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.

8. Or, le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin délicieux, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. . . .

. . . .

18. Le Seigneur Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide semblable à lui. . . . .

. . . .

21. Il envoya donc à Adam un profond sommeil; et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes, et mit de la chair à sa place.

22. Et le Seigneur Dieu, de la côte qu'il avait tirée d'Adam, forma la femme, et l'amena à Adam.

23. Alors Adam dit : Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. Celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme (1), parce qu'elle a été prise de l'homme.

Tel est le début imposant de la Genèse, auquel plusieurs payens n'ont pu refuser leur admiration. Nous l'exposons ici presque dans son entier, afin qu'on puisse saisir plus facilement les rapports qu'ont avec lui les traditions chaldéennes, phéniciennes, égyptiennes, grecques, latines et autres.

---

(1) Hæc vocabitur *virago*, quoniam de viro sumpta est.

COSMOGONIE CHALDÉENNE.

Il ne nous reste des Chaldéens que quelques fragmens de Bérose (1), rapportés par Georges-le-Syncelle (2). Ils offrent, au milieu de leur confusion, le système de la création développé par Moïse.

Selon Bérose, un étranger miraculeux, nommé *Oannès*, avait laissé aux Chaldéens quelques écrits sur les origines, dans lesquels il enseignait qu'il y avait eu un temps « où tout n'était que *ténèbres* et eau ; que cette eau et ces ténèbres renfermaient des animaux monstrueux, des hommes avec deux ailes, et d'autres avec quatre. On voyait l'homme avec deux têtes, *une d'homme* et une de femme. Tous les animaux enfin et tous les êtres étaient d'une forme irrégulière, tels qu'on en voyait les représentations dans le temple de Bel.

Une femme, nommée *Omorca*, était la maî-

(1) C'était un sacrificateur du temple de Bélus.

(2) Georges, surnommé Syncelle, à cause de son office près du patriarche de Constantinople, était un moine grec du huitième siècle.

tresse de l'univers. Bel la divisa en deux : une de ces parties forma le ciel, et l'autre la terre; alors les monstres de forme irrégulière disparurent. Bel partagea ensuite *les ténèbres*, sépara le ciel d'avec la terre et arrangea l'univers. Après avoir détruit les animaux qui ne pouvaient soutenir l'éclat de la lumière, et voyant le monde désert, il ordonna à un des dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler avec la terre le sang qui coulerait, *et d'en former les hommes et les animaux; après quoi il forma les astres, les planètes, et acheva la production de tous les êtres.* »

Comparons avec la Genèse quelques parties de ce récit.

« On voyait, dit Bérose, des hommes avec deux têtes, *une d'homme et une de femme.* » La Genèse dit aussi, en parlant de l'homme : « Il le créa à l'image de Dieu, et il *les* créa *mâle* et *femelle* (1). Le pluriel, employé pour un seul, a donné lieu à diverses questions

---

(1) 27. G. Ad imaginem Dei creavit *illum*, masculum et feminam creavit *eos*.

long-temps agitées chez les rabbins pour savoir si véritablement Adam avait été double, et il n'est pas étonnant que les Chaldéens aient adopté cette croyance.

Ils racontent qu'au commencement il n'y avait que *ténèbres et eau*, ce qui est conforme à cet endroit de la Genèse : *La terre était informe et vide, les ténèbres* couvraient la face de *l'abîme* (1).

Il en est de même de ces passages de la tradition babylonienne : *Bel partagea les ténèbres, sépara le ciel d'avec la terre et arrangea l'univers*; ensuite, *il forma de sang et de terre les hommes et les animaux; après quoi il forma les astres, les planètes, et acheva la production de tous les êtres*. Ce ne sont que des copies de la Genèse, copies altérées sans doute, mêlées de fables, mais dans lesquelles toutefois il est impossible de méconnaître l'original.

---

(1) G. 1. 2. Cet abîme était un grand amas d'eau répandu sur toute la terre.

COSMOGONIE PHÉNICIENNE.

Sanchoniathon (1) est le seul auteur phénicien dont il nous soit parvenu quelque chose. Le fragment que nous avons de lui est extrêmement précieux, et nous l'avons cité tout au long dans l'Introduction, parce que nous aurons occasion d'y renvoyer plusieurs fois le lecteur. Nous ne transcrirons ici que l'histoire de la formation du monde. Quelques-uns n'y ont vu que de l'athéisme pur; mais il suffit d'un peu d'attention pour voir que l'auteur phénicien a seulement mal rendu les premières paroles de la Genèse (2). Du reste, nous l'avouons, il a induit les Grecs en erreur.

« Le premier principe de l'univers a été un air ténébreux et spiritueux, un chaos plein de confusion et sans clarté, éternel et d'une durée sans fin. *Cet esprit produisit Mot* ou *Mob, c'est-à-dire un limon ou un mélange aqueux*

(1) Il vivait du temps de Gédéon ou peu après. Voyez introd.

(2) Voy. Cudwort, *Syst. intell.*

qui fut le principe de toutes les créatures et la génération de l'univers. Il y eut d'abord des animaux qui n'avaient aucun sentiment; ils en engendrèrent d'intelligens et contemplateurs des cieux. Immédiatement après Mob, le soleil, la lune, les étoiles et les autres astres commencèrent à paraître et à luire. Un violent degré de chaleur communiqué à la terre produisit des vents et des nuées qui tombèrent en pluie; cette pluie, attirée par le soleil, forma les orages, et le bruit du tonnerre réveilla les animaux intelligens, qui commencèrent à se mouvoir sur la terre et dans la mer.

» Du vent *Kolpia* et de sa femme *Baau* naquirent *Protogène* et la première femme *Æon;* ce fut elle qui trouva que les fruits des arbres étaient bons, et pouvaient servir à la nourriture des hommes. Les enfans de ces premiers parens du genre humain, nommés *Genus* et *Genea,* habitèrent la Phénicie. Une grande sécheresse étant survenue, ils étendirent leurs mains vers le soleil, qu'ils regardèrent comme le seul Dieu et le maître des cieux. *Genus* engendra d'autres hommes, qui furent nommés *Lumière*, *Feu* et *Flamme*. Ce furent eux qui trouvèrent l'usage du feu, en frottant deux

morceaux de bois l'un contre l'autre. Leurs enfans, qui furent d'une grandeur démesurée, donnèrent leurs noms aux montagnes; de là les noms du mont Cassius, du Liban et Antiliban, du Brathys, etc. »

Les principes des Phéniciens s'écartent peu de ceux des juifs; et ils s'en écarteraient moins encore, comme nous l'avons prouvé dans notre Introduction, si la vanité n'avait engagé Sanchoniathon à défigurer quelque peu les traditions que les Hébreux lui avaient transmises. *Ce souffle d'un air ténébreux,* ce chaos bourbeux et confus, couvert de ténèbres épaisses, et se développant insensiblement, est la traduction du deuxième verset de la Genèse (1), et l'athéisme disparaît devant *cet esprit qui produit Mot*. Or ce *Mot* ou *Mob,* c'est-à-dire *ce limon* ou *mélange aqueux qui est le principe de la créature,* nous rappelle ce verset de la Genèse : *Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre* (2). Quant au mot de

(1) G. ch. I. Terra autem, etc.

(2) Gen. ch. II. 7. Formavit igitur dominus Deus hominem de limo terræ.....

chaos, dont Philon et Eusèbe ont fait usage, Hésiode (1) s'en est servi avec tous les philosophes du paganisme. Nous allons donner quelques autres éclaircissemens sur plusieurs parties du fragment de l'histoire de Sanchoniathon. Dans ce passage : *du vent Kolpia et de sa femme Baau naissent deux hommes, Æon et Protogène; Æon invente la manière de tirer des arbres leur nourriture,* M. Fourmont (2) a cru, non sans raison, qu'il y avait eu erreur des traducteurs de Sanchoniathon, qui probablement avait écrit (3) que *du souffle de la voix de Dieu furent créés Æon et Protogène.* Ce mot *Kolpia* aura été pris de l'hébreu *quol phi ia*, *la voix de la bouche du Seigneur*, et on en aura fait un nom propre. Ce qui appuie cette assertion, c'est que, selon l'auteur phénicien, le corps des animaux ne commence à se mouvoir qu'*à la voix* du Seigneur, et par un coup de tonnerre. Quant à *Baau,* femme de *Kolpia,* on en a fait aussi

---

(1) Ητοι μὲν πρότιστα χάος γένετ'.

(2) *Réflex. crit.*, t. I, ch. 5.

(3) *Merouach quol phi yah nôladou hayôn ou bekor; ex spiritu vocis Dei procreati sunt* Æon et Protogonos.

un nom propre du *boou* hébreu, qui signifie proprement *vide, étendue*, puis *terre* : ce qui nous donne lieu de croire que ces mots voulaient dire dans Sanchoniathon : *le souffle de la bouche du Seigneur* a créé Æon et Protogène *de la terre*, et en cela la tradition phénicienne serait d'accord avec la Genèse, qui dit que l'homme a été formé du limon.

Les premiers enfans, selon l'auteur phénicien, sont Æon et Protogène. Protogène (1) n'est autre qu'Adam (2), et ces deux mots rappellent l'idée de *premier né de toutes les créatures*. *Æon* ne peut qu'être la femme d'Adam, et il est facile de voir que l'*aiôn* de Sanchoniathon est le *chayon* des Hébreux, d'où *Avva* et *aion* (3), *Ève*. Ce qui confirme ce jugement, c'est que l'*Æon* des Phéniciens *trouva la manière de se nourrir du fruit des arbres*, expression qui contient les propres paroles de Moïse (4) : *Nous mangeons du fruit*

---

(1) Πρωτόγονος, πρωτος, premier, γίνομαι, je nais.

(2) Adamâ, fait de terre.

(3) Αἰων. Eusèbe a fait ce nom masculin : il fallait τὴν αἶῶνα au lieu de τὸν αἴωνα.

(4) G. 3. 2. De fructu lignorum quæ sunt in paradiso vescimur, etc.

des arbres qui sont dans le Paradis. Dans le même chapitre de la Genèse, nous lisons que la femme, séduite par le serpent, *considéra que le fruit de l'arbre était bon à manger* (1) ; *qu'il était beau, agréable à la vue, et que, en ayant cueilli, elle en mangea, et en offrit à son mari qui en mangea.* Tout ceci nous aide à découvrir dans l'Æon de Sanchoniathon la coupable compagne du premier homme.

COSMOGONIE ÉGYPTIENNE.

Voici ce que Diodore de Sicile nous rapporte du système des Égyptiens : « Au commencement, le ciel et la terre n'avaient qu'une forme, étant mêlés ensemble par leur nature ; mais ensuite, ayant été séparés, le monde commença à prendre la forme que nous lui voyons. Par le mouvement de l'air, les parties de feu s'élevèrent, et donnèrent au soleil, à la lune et aux autres astres leur mouvement circulaire. La matière solide tomba en bas, et forma

(1) G. 3. 6. Vidit igitur quod bonum esset, etc.

la terre et la mer, d'où sortirent les animaux et les poissons. »

Remarquons qu'ici Diodore parle plutôt d'arrangement que de création. Observons de plus qu'en ne disant rien de l'Être tout-puissant qui, dès le principe, tira toutes choses du néant, il ne nous donne point une idée exacte de la croyance des Égyptiens, qui, comme nous l'avons démontré dans l'Introduction, attribuaient tout pouvoir à un être éternel.

COSMOGONIE GRECQUE.

Hésiode dans sa Théogonie dit : « Qu'au commencement ce n'était qu'un chaos informe et confus après lequel parut la terre, et ensuite le divin amour. De ce chaos sont nés l'Erèbe et la nuit obscure ; de la nuit jointe à l'Erèbe, sortirent la lumière et le jour. La production qui suivit, fut celle du ciel ou firmament, orné de ses astres. Les mers (1) pa-

(1) Mer, en grec πέλαγος. Ce mot est purement hébreu. *Peleg*, en langue hébraïque, signifie *eau*, *ruisseau*, *lac*.

rurent bientôt après, filles du Ciel et de la Terre qui enfanta les hautes montagnes; de l'union de ceux-ci naquirent l'Océan, Rhée et Thétis. Le rusé Saturne fut le dernier et se révolta bientôt contre son père. »

Si nous appliquons cette description d'Hésiode à celle de Moïse, nous lui trouvons une grande conformité avec elle. Au commencement du ciel et de la terre, celle-ci était une masse informe et vide, ce n'était qu'un abîme ténébreux. L'esprit du Seigneur (dont le poète a fait l'amour, et cet esprit est l'amour divin par essence) se tenait au-dessus de ces ténèbres. Dieu produisit la lumière, après laquelle il fit le firmament qu'il appela ciel. Il rassembla les eaux auxquelles réunies il donna le nom de mer, et forma l'Océan. Dans le ciel, au-dessus de la terre, parurent le soleil et la lune (les premiers dieux des gentils), les bêtes et toutes les productions terrestres. Il acheva son œuvre par la création de l'homme qui ne tarda pas à se révolter contre son bienfaiteur.

Hésiode se sert du mot *chaos* qui signifie un vide immense, ou plutôt le néant. Or, en

prenant ce terme dans sa vraie signification, il s'en suit que la matière n'est pas éternelle. Le récit d'Hésiode est donc un reste de la tradition primitive qui enseigne que le néant a précédé l'existence du monde. Dès lors il faut nécessairement croire qu'un être supérieur a créé toutes choses, car toujours les philosophes ont compris que le néant ne pouvait rien produire (1).

Sanchoniathon en commençant ainsi : *Le premier principe fut un air ténébreux et spiritueux* (2), ne fait que traduire ces mots hébreux, *chaûth ereb, des ténèbres noires* (3) ; c'est-à-dire ce passage de la Genèse : *et les ténèbres couvraient la surface de l'abîme et il était nuit* (4) ; Hésiode n'a pas manqué de faire usage du mot *ereb*, et il a dit aussi : *du chaos sont nés l'Erèbe et la nuit obscure* (5). *Ereb* signifie proprement en hébreu, *couchant*, *chute* ou *soir* ; de là vient qu'Homère

(1) Ex nihilo nihil fit.

(2) Πνοὴν ἄερος ζοφῶδες.

(3) Caligo vespertina.

(4) Et fuit caligo super faciem abyssi et fuit *Ereb*. Gen. 1. 2. Trad. heb.

(5) Ex' χάεος δ' ἔρεβος τε μελαινά τε νὺξ εγένετο.

et d'autres poètes en ont fait usage en ce sens (1).

Hésiode ajoute que la *terre enfanta les hautes montagnes*. Cela veut dire que Dieu rendit la terre creuse en quelques endroits pour y renfermer les eaux, et que de là il arriva que les parties les plus hautes parurent à sec et formèrent des montagnes. Ovide a fait la même remarque, en disant que le Dieu puissant ordonna aux champs de s'étendre, aux vallées de s'abaisser, aux forêts de se couvrir de feuilles et aux *monts durcis de s'élever* (2).

Au reste, si ces principes d'Hésiode ont quelque chose de faux, voici comment le premier maître des péripatéticiens les redresse : « Il y a, dit Orphée, un être inconnu, qui est le plus ancien de tous les êtres et le producteur de toutes choses. Cet être sublime est vie, lumière et sagesse : ces trois noms marquent la même puissance qui a *tiré du néant* tous les êtres visibles et invisibles. »

---

(1) Hom. Odys. Πρὸς ζόφονεις ἔριβος τετραμμενον, ad occasum in Erebum conversum. Voy. Boch. Geog. Sacr.

(2) Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi sylvas, lapidosos surgere montes.

Cette belle doctrine est celle de la Bible même.

COSMOGONIE LATINE.

« Avant la mer, la terre et le ciel qui les enveloppe, la face de la nature était la même dans tout l'univers. On l'appelait chaos : masse informe, grossière, sans mouvement, sans art, amas confus de semences ennemies. Aucun soleil ne fournissait sa lumière au monde, on ne voyait point de lune qui renouvelât son cours et sa clarté. Dans le même corps, le froid combattait la chaleur ; les principes humides étaient en guerre avec les secs, les matières molles avec les dures, les pesantes avec celles qui ne l'étaient pas.

» *Un dieu*, ou la nature plus puissante mit fin à ces divisions : elle sépara le ciel d'avec la terre, la terre d'avec les eaux, et l'air le plus pur d'avec l'air épais et grossier. Lorsqu'elle les eut tirés de ce chaos obscur, en leur assignant chacun son rang, elle établit la paix et l'union entre eux. Le feu, qui n'a point

de poids, emporté par sa rapidité, brilla bientôt dans le ciel, et choisit sa demeure dans la région la plus élevée. L'air dont la légèreté naturelle en approche davantage, le suivit immédiatement. La terre plus solide, entraînant les élémens les plus lourds, se fixa dans le lieu le plus bas où l'arrêta sa pesanteur. L'onde fluide, s'étendant autour, occupa la dernière place. Après avoir débrouillé ce chaos et l'avoir ainsi divisé, *quel que soit celui des dieux* à qui nous devons cet arrangement, il façonna la terre de ses mains et lui donna la forme d'un globe pour qu'elle fût égale dans toute sa surface. Il répandit les mers sur elle, et leur ouvrit un lit dans son sein. Le souffle impétueux des vents eut ordre de les agiter et de les enfler; *mais il défendit aux vagues émues de passer les rivages qui les bornent de tous côtés*. . . . .
. . . .
. . . . *Ce dieu* ne voulut point qu'il fût dans l'univers une seule partie privée d'habitans. *Les étoiles*, et les dieux dont elles sont les images, *remplirent la voûte des cieux; les mers furent peuplées par les poissons; la terre conçut et nourrit différentes espèces d'a-*

nimaux ; une foule innombrable d'oiseaux fendit les airs.

» Il manquait à cet ouvrage un être plus noble, plus parfait, digne d'un esprit plus sublime et qui pût *étendre sa domination sur tous les autres. L'homme exista. Soit que que l'ouvrier suprême,* dont la main arrangea le monde, l'eût formé d'une semence divine, soit que la terre, nouvellement séparée de l'éther, eût conservé quelques-unes des parties les plus pures du ciel, et que le fils de Japet *les détrempant avec de l'onde*, en eût fait l'homme *à l'image des dieux;* distingué des autres animaux, dont les yeux sont baissés sur la terre, il porta sa tête élevée, et ses regards se tournèrent vers le ciel et les astres; *ainsi, la matière*, auparavant stérile et sans forme, *prit la figure de l'homme* jusqu'à ce moment inconnue pour elle. »

Nous ne reproduirons pas tous les passages qui, dans ce récit, concordent parfaitement avec ceux de la Genèse. Il n'y a qu'à lire attentivement, pour se convaincre qu'Ovide,

un des plus savans hommes de son temps, suit en tout la marche de Moïse. C'est à un Dieu qu'il attribue la création du monde et de l'homme qu'il fait à l'image des dieux. La vérité, cachée sous la forme poétique, ne laisse pas de se montrer, quelqu'effort qu'on fasse pour la voiler.

Examinons les rapprochemens des principes d'Ovide avec ceux de la Genèse.

Le début du poète latin est celui de Moïse un peu étendu. « Avant que le ciel ne fût, dit-il, la face de la nature était la même dans tout l'univers. On l'appelait chaos, masse informe, grossière, sans mouvement, sans art, amas confus de semences ennemies. »

Il ne sait d'abord s'il doit attribuer la création à la nature puissante, ou à un Dieu ; mais plus loin il affirme l'existence de cet être éternel. « Ce Dieu, dit-il, sépara le ciel d'avec la terre, et établit la paix et l'union dans toute la nature. Après avoir débrouillé ce chaos, quel que soit celui des dieux à qui nous devons cet arrangement, il façonna la terre sur laquelle il répandit les mers ; les étoiles remplirent la voûte des cieux ; les mers furent peuplées par les poissons ; la terre conçut et

nourrit différentes espèces d'animaux ; une foule innombrable d'oiseaux fendit les airs. »

Ne retrouvons-nous pas, dans ces passages, ces paroles de Moïse : « Dieu sépara les eaux d'avec les eaux (1), et ordonna à celles qui sont sous le ciel de se rassembler en un seul lieu (2), et il appela mers ces eaux ainsi réunies (3) ; Dieu dit aussi que des corps lumineux soient faits dans le firmament (4) ; que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent sur la terre (5) ; que la terre produise des animaux vivans, chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles ; et cela se fit ainsi (6) ? »

« Il manquait à cet ouvrage, ajoute Ovide, un être plus noble, plus parfait, digne d'un esprit plus sublime ; et l'homme exista. Soit que l'*ouvrier suprême,* dont la main arrangea le monde, l'eût formé d'une semence divine,

(1) G. 1. 6.
(2) G. *id.* 9.
(3) G. *id.* 10.
(4) G. *id.* 14.
(5) G. *id.* 20.
(6) G. *id.* 24.

soit que le fils de Japet, *détrempant avec de l'onde* les parties les plus pures du ciel, en eût fait l'homme *à l'image des dieux*..... ainsi *la matière, auparavant stérile et sans forme, prit la figure de l'homme.* »

Ceci n'est encore que la traduction ou du moins la parfaite imitation de ces endroits de la Genèse : « Dieu dit ensuite : *Faisons l'homme à notre ressemblance* (1)... et il créa l'homme à l'image de Dieu (2)..... Il le *forma du limon de la terre*, répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé (3). »

COSMOGONIE DES ÉTRUSQUES.

Nous ne dirons qu'un mot des Étrusques. Ils pensaient que Dieu avait créé successivement, et à de longs intervalles, le ciel et la terre, le firmament, les eaux, le soleil, la lune et les étoiles, les oiseaux, les reptiles, et les autres animaux qui vivent dans l'air, dans les

(1) G., 1, 26.
(2) *Id.*, 27.
(3) G., 2, 7.

eaux et sur la terre; qu'enfin il avait réservé l'homme en dernier.

Rien, ce nous semble, n'est plus conforme à la tradition judaïque, où il est dit que le Seigneur créa d'abord *le ciel et la terre, le firmament et les eaux; puis le soleil, la lune et les autres astres du ciel, les animaux de toute espèce, enfin l'homme*, qui couronna son œuvre. Il n'y a qu'une seule différence, c'est que, si la Genèse met l'intervalle d'un jour entre la création de chaque être, la tradition étrusque le change follement en un *millier* d'années.

COSMOGONIE AMÉRICAINE,

IROQUOISE, HURONNE, CANADIENNE, PÉRUVIENNE, MEXICAINE.

La croyance des différens peuples de l'Amérique est à peu près la même touchant la création de l'univers; et l'extrait que nous a laissé le P. Laffiteau (1) des traditions iroquoises (2)

(1) Mœurs des sauvages.

(2) Elles sont les mêmes que celles des Canadiens et des Péruviens.

suffit pour mettre le lecteur à même de comparer ces traditions avec celles de Moïse.

« Dans le commencement, disent ces peuples de l'Amérique, il y avait six hommes; et, comme il n'y avait point alors de terre, ces hommes étaient portés dans les airs au gré des vents. N'ayant point de femmes, ils voyaient bien que leur espèce allait finir; mais, ayant appris qu'il y en avait une (1) dans le ciel, il fut résolu que l'un d'eux, nommé *Loup*, s'y transporterait. L'entreprise était difficile et dangereuse; mais les oiseaux l'élevèrent sur leurs ailes. Lorsqu'il fut arrivé, il attendit que cette femme sortît à son ordinaire pour aller puiser de l'eau. L'ayant aperçue, *il lui fit quelques présens et la séduisit*. Le maître du ciel s'en étant aperçu, *la chassa*, et une tortue la reçut sur son dos. La loutre et les poissons, puisant de la boue dans le fond de l'eau, formèrent du corps de la tortue une petite île qui s'agrandit peu à peu; et voilà, selon les sauvages, quelle est l'origine de notre terre. Cette femme eut d'abord *deux enfans*, *dont l'un*, qui avait des armes offensives, *tua son frère*, qui n'en avait

(1) Les Hurons l'appellent *Atakentsik*.

point. Dans la suite, elle accoucha de plusieurs enfans, dont les autres hommes sont sortis. »

Dans cette bizarre histoire des premiers jours du monde, on aperçoit facilement une partie de la vérité. Ce nommé *Loup*, qui se transporte au paradis pour séduire la femme qui l'habite, n'est que la figure du serpent qui trompa la première femme.

Les présens que *Loup* fait à cette femme sont les promesses et les paroles flatteuses du démon, caché sous la forme d'un reptile; l'effet est le même, et la femme succombe : « Le maître du ciel s'en étant aperçu, *la chassa*, » disent les sauvages, d'accord avec la Genèse, où il est marqué que Dieu chassa Adam et Ève de leur séjour bienheureux.

« Cette même femme, ajoutent les Américains, eut d'abord *deux enfans*, dont *l'un*, qui avait des armes offensives, *tua l'autre*, qui n'en avait pas. » On comprend sans peine que ces enfans sont Caïn et l'innocent Abel, victime de la jalousie de son frère; et l'on chercherait vainement ailleurs que dans la Bible

l'origine de la croyance des peuples de l'Amérique.

On peut voir encore dans cette tradition des sauvages l'histoire défigurée de Rébecca qu'Éliézer alla chercher pour femme à Isaac.

En effet, ce passage des Américains, où il est dit que *Loup* attendit que la femme sortît à son ordinaire pour aller puiser de l'eau, est le même que celui-ci de la Genèse (1) : « Le serviteur d'Isaac ayant fait reposer ses chameaux hors de la ville et près du puits, à l'heure où les femmes ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, dit en lui-même : Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, ne m'abandonnez pas, je vous prie ; bénissez-moi ainsi que mon maître.

» Assis auprès de la fontaine, j'attends que les filles des habitans de la ville sortent pour puiser de l'eau. Je prierai une de ces jeunes filles de me donner à boire..... En ce moment, Rébecca, fille de Bathuel, se montra portant un vase sur son épaule. Elle était belle et vierge, et Éliézer, l'ayant vue remplir son vase, la pria d'apaiser sa soif. La jeune fille lui dit : Buvez,

(1) Gen., ch. 24, 11.

mon seigneur, et elle lui présenta le vase. Alors Éliézer lui offrit des boucles d'oreilles et des présens ; et, conduit par elle dans la maison de son père, il l'obtint en mariage pour son maître Isaac. »

D'après les présens d'Éliézer, on aura imaginé la séduction de *Loup* avec ses présens ; et les deux enfans de Rébecca, Ésaü et Jacob, qui se choquent dans son sein avant de naître, auront aussi contribué à l'idée de l'hostilité des deux fils d'*Atakentsik*.

Les Mexicains ont conservé les notions les plus pures sur la création, et ont assez bien maintenu les traditions de Moïse. Ils racontent entre autres choses que Dieu créa de *terre* un homme et une femme dont tous les hommes proviennent ; que leurs descendans ayant oublié les lois du Seigneur furent punis par un déluge universel, et qu'un seul homme vertueux échappa au courroux du ciel.

COSMOGONIE

DES HABITANS DES ILES MARIANNES.

Voici la croyance des peuples de ces îles touchant la formation du monde, ou plutôt sur l'établissement des hommes sur la terre. Suivant eux, le plus ancien des esprits (1) s'appelait *Sabucour* et sa femme *Halmaël*. Leur premier fils fut *Clinlep* (grand esprit) et leur fille *Ligobund*. Celle-ci, se trouvant enceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre où elle mit au monde trois enfans. Surprise de l'aridité de la planète où elle se trouva, elle la couvrit de fleurs, d'arbres fruitiers; l'arrosa de rivières et la peupla d'hommes raisonnables. C'était alors le plus beau des séjours. Nulle peine, nulle douleur ne s'y montrait. La mort était inconnue; ce n'était qu'un sommeil passager: les hommes quittaient la vie au dernier jour du déclin de la lune, et dès que cet astre reparaissait à l'horizon, ils ressuscitaient et semblaient sortir d'un sommeil agréa-

(1) Les insulaires admettent des esprits bons et mauvais.

ble. Ce temps heureux fut de courte durée : un esprit malin, nommé *Erigiregers*, trouva moyen de faire mourir les hommes sans espoir de réveil, et dès lors on connut sur terre la tristesse, les soucis et les maux de toute nature.

On reconnaît facilement le premier homme de la Genèse dans le *Clinlep* des insulaires, et la première femme dans leur *Ligobund.* Il est vrai qu'Ève n'habita point le ciel, mais le paradis, lieu de délices et de bonheur. Or les idolâtres s'éloignent peu de la vérité en disant que cette femme couvrit la terre de fleurs et de fruits, et qu'elle habitait ce séjour fortuné où nulle douleur n'osait se montrer. *La mort n'y était point connue : un esprit malin trouva le moyen de faire mourir les hommes.* On comprend déjà que cet esprit n'est autre que le serpent qui séduisit Ève ; quant à ce moyen que l'esprit *Erigiregers* inventa, il est connu de nous tous : Dieu avait défendu à l'homme et à la femme de toucher au fruit d'un certain arbre sous peine de mort ; le démon, qui le savait, et qui était jaloux du bonheur des hom-

mes, pensa que, s'il pouvait engager Eve dans la désobéissance, il donnait la mort à ses enfans. Il réussit dans son dessein criminel, et dès lors nous dûmes mourir suivant la menace du Créateur. Les insulaires, ainsi que Moïse, datent de cette époque toutes les calamités qui affligent la terre.

COSMOGONIE

DES INDIENS, DES PARSES ET DES CHINOIS.

Il y a chez les Indiens un grand nombre de systèmes plus ridicules les uns que les autres. Le plus raisonnable est celui qu'ont adopté les Gentoux : le voici tiré presque textuellement d'un de leurs livres sacrés. « Dieu, voulant créer l'univers, confia le gouvernement de Mahah-Surgo (le ciel) à Birmah son premier être, et se rendit invisible. Lorsqu'il entreprit sa nouvelle création, il eut à vaincre l'opposition de Modou (discorde) et de Kitou (confusion); il les vainquit. Se rendant de nouveau visible, il parla et dit : Toi, Birmah (pouvoir de créer), tu créeras et formeras toutes choses; toi, Bistnou (conservateur), tu

veilleras sur elles ; et toi, Sieb (destructeur), tu changeras et détruiras selon le pouvoir que je t'ai donné.

» Et Birmah, Bistnou et Sieb obéirent.

» L'Éternel adressa de nouveau la parole à Birmah et lui dit : Commence à créer et à former les huit Bobouns (planètes); et toi, Bistnou, acquitte-toi pareillement de ta tâche.

» Et lorsque Birmah eut entendu l'ordre de l'Éternel, il flotta sur la surface du Jhoale (chaos) ; Bistnou se transforma en sanglier monstrueux, descendit dans les abîmes de Jhoale et en tira Murto (la matière, la terre) avec ses défenses. Elle produisit un serpent et une tortue. Bistnou mit le serpent sur le dos de la tortue et plaça Murto sur le dos du serpent, et toutes choses furent créées et formées. »

Nous laissons à un savant distingué (1) le soin de débrouiller ce chaos. Son explication pleine de clarté prouvera que les principe des Indiens ne diffèrent point des principes

(1) M. Holwel.

primitifs et sacrés. Il commente ainsi le texte indien :

« L'Éternel ayant résolu de créer l'univers, semblable à un habile architecte, se retire durant un certain temps pour dresser son plan et préparer ses matériaux. Il a à combattre, dans son opération, la confusion et le tumulte des élémens qui composent l'abîme de Jhoale. Il les sépare, les soumet, les assujettit et les dispose à recevoir les impressions qu'il voulait leur donner. Il déploie ses trois grands attributs, qui sont le pouvoir de créer, de conserver et de détruire, représentés par les trois premiers êtres créés. Son esprit flotte sur l'abîme de Jhoale ou sur la matière fluide. La création commence. Birmah, ou la création, est représenté avec quatre têtes et quatre bras pour marquer le pouvoir de Dieu dans l'acte de la création. Bistnou, le conservateur, est transformé en un gros sanglier, lequel marque la force de Dieu dans l'acte de la création. La tortue marque la stabilité et la solidité avec laquelle la terre est fondée, et le serpent la sagesse qui la soutient. Bistnou est chargé de ces dernières opérations, parce que la terre est le grand principe, ou la source d'où il pouvait ti-

rer les moyens de conserver les animaux destinés à servir de prison aux Debtals rebelles, ouvrage que Dieu se réserva à lui-même, parce qu'il devait leur donner des facultés intellectuelles. »

Les Parses (1) offrent une croyance analogue à celle des Hébreux ; mais pour la reconnaître il faut la dégager des folies dont elle est environnée. Ce que nous avons rencontré de plus exact est le passage suivant reproduit avec fidélité. « Des productions du monde (pur), la première que (fit) Ormusd fut le ciel, la seconde l'eau, la troisième la terre, la quatrième les arbres, la cinquième les animaux, la sixième l'homme (2). » Il est fait mention dans le système théologique de Zoroastre, du péché de Meschia et de Meschiané, pères du genre humain ; mais il serait difficile de bien démêler la vérité au milieu des détails ténébreux que l'on trouve dans les livres de Zoroastre. Il en est de même des traditions

(1) Les anciens Perses.

(2) Trad. par Du Perron du *Boun-Dehesch*, l'un des plus anciens monumens que les Parses aient conservés ; on le regarde comme un morceau détaché des livres de Zoroastre. V. *Zend-Avesta*, t. II, p. 348.

chinoises : tout ce qu'on peut dire de la croyance des lettrés les plus sages de la Chine, c'est qu'elle « admet le chaos pour principe de toutes choses, et une substance spirituelle et souveraine qui a tiré de ce chaos tous les êtres sensibles et matériels ; » c'est beaucoup sans doute pour des hommes que les philosophes se sont plu à regarder comme athées.

SATURNE.

L'histoire de Saturne a une grande conformité avec celle d'Ouranos. Comme son père, Saturne se montre cruel; il dévore ses enfans à leur naissance, et Rhéa, sa femme et sa sœur, est obligée d'implorer, ainsi que l'avait fait *Titea*, femme et sœur d'Ouranos, le secours de ses parens pour soustraire ses fils à la rapacité de son divin époux. Bientôt Jupiter est en état de venger sa mère; il combat contre son père, qui s'enfuit dans le Péloponnèse, et de là en Italie, où il est reçu par Janus, qui gouvernait cette contrée. Du fond de sa retraite, il médite une nouvelle guerre, fomente des troubles de toutes parts, en vient à une bataille décisive. Il est vaincu une seconde fois par Jupiter, et se sauve en Sicile, où il meurt de chagrin ou traité de la même manière qu'il avait traité son père.

Dans le récit de Sanchoniathon, Cronos ou Saturne est parfaitement semblable à celui de la fable grecque; on y rencontre de

plus des circonstances qui prouvent évidemment que ce Saturne n'est autre que le patriarche Abraham. Cependant nous prévenons que, ne voulant pas nous montrer absolus dans un système, quel qu'il soit, nous prouverons aussi qu'une grande partie de la fable de Cronos ou Saturne a été tirée de l'histoire de Noé ; car enfin notre but est d'indiquer les larcins de la mythologie partout où nous les trouvons. Nous ne pouvons dire que tel Dieu a été formé uniquement sur tel ou tel personnage de l'Écriture, parce qu'alors nos allusions seraient forcées, fausses par conséquent. Nous sommes obligés de suivre la marche des idolâtres, qui, bien souvent, pour dénaturer la vérité, ont emprunté à diverses personnes des traits différens pour n'en faire qu'un seul portrait, informe et bizarre nécessairement. En effet, quelle confusion ne remarque-t-on pas dans la fable de chaque divinité du paganisme ? Vous trouvez vingt versions, et sans grande peine vous prouvez que les gentils, pour faire un Dieu nouveau, ont recouru à l'histoire des autres ; ainsi les Grecs surtout ont mis à contribution toutes les traditions étrangères, et, comme on sait, leur Hercule

n'est si étonnant que parce que ses compatriotes ont jugé à propos de lui attribuer tous les exploits particuliers des Hercules étrangers. Pour déguiser leurs vols, les faiseurs de théogonies ont pillé de plusieurs côtés, composant ensuite leur histoire de manière à ce qu'on ne pût leur reprocher une imitation trop servile.

Nous avons dit que le Cronos de Sanchoniathon et le Saturne des Grecs étaient Abraham et Noé. Venons aux preuves.

Il est écrit dans l'auteur phénicien qu'une grande famine survint pendant que Cronos gouvernait. Voilà bien la famine qui obligea le patriarche Abraham d'aller en Égypte implorer l'hospitalité. « La famine, dit Moïse (1), ayant affligé le pays, Abraham descendit en Égypte pour y passer quelque temps, parce que la famine était grande dans le pays qu'il quittait. »

Mais voici un rapprochement plus sensible.

« Cronos ou Saturne, dit Sanchoniathon, offrit à son père Uranos (divinisé alors) son fils Sadid. »

(1) Gen., ch. 12, 10.

Lisez le vingt-deuxième chapitre de la Genèse, et vous verrez qu'Abraham fut sur le point de sacrifier son fils Isaac au Dieu de ses pères. Les païens n'ont pas fait difficulté d'ajouter que le sacrifice avait été accompli : accoutumés à prier des dieux impudiques et adonnés aux vices les plus honteux, ils en ont fait bientôt des divinités cruelles, auxquelles il fallait en holocaustes des victimes humaines; et l'on voit ici combien l'erreur et le démon ont trompé les mortels, puisqu'ils ont pu engager les hommes à immoler à Saturne des enfans, comme cela se pratiquait à Carthage principalement. Il est à présumer que l'histoire d'Abraham et d'Isaac a servi de prétexte à d'abominables ministres des faux dieux, pour faire croire aux peuples que Saturne aimait l'offrande d'un sang innocent.

Ce qui confirme encore plus clairement ce que nous venons de dire du sacrifice du Cronos phénicien et de celui d'Abraham, c'est que Porphyre, cité par Bochart (1), nous apprend que Saturne était appelé Israël; qu'il avait eu de la nymphe *Anobret* un fils uni-

(1) Ch. 2, l. 2, du Chanaân.

que appelé *Jeud*, que son père sacrifia. Nul doute qu'*Israël* ne soit Abraham à qui on a donné le nom de son petit-fils et du peuple qui est sorti de lui. Quant au nom d'*Anobret*, qui veut dire *ayant conçu par la grâce* (1), il ne convient qu'à Sara, qui, comme l'enseigne l'Écriture-Sainte, ne conçut que par une faveur du ciel.

L'auteur phénicien ajoute « que Cronos se circoncit, ordonnant à tous les soldats de son armée d'en faire autant. » La plus mauvaise foi ne saurait méconnaître ici Abraham recevant de Dieu l'ordre de se circoncire, depuis qu'il lui a été promis que la circoncision serait la marque de l'alliance que le ciel faisait avec lui. Qu'on ne s'étonne pas de l'armée que la fable donne à Cronos : Abraham avait aussi sous ses ordres de nombreux serviteurs avec lesquels il forma une troupe redoutable aux rois ses voisins; et nous lisons au chapitre dix-septième de la Genèse (2) qu'Abraham voulut que « tous les mâles de sa maison, tant les escla-

---

(1) *Anobret*, en hébreu, *ex gratiâ concipiens.*

(2) 27, et omnes viri domûs illius......

ves nés chez lui que ceux qu'il avait achetés, et qui étaient nés en pays étranger, fussent circoncis le même jour. »

Ajoutons à ces preuves une dernière remarque. Saturne est appelé chez les poètes *prince des dieux*, et Abraham reçoit aussi ce nom dans la Genèse. Ayant demandé aux enfans de Heth la permission d'enterrer Sara sur leur territoire, on lui répondit : « Seigneur, écoutez-nous ; vous êtes parmi nous un *prince de Dieu* (1) ; enterrez la personne qui vous est morte dans nos plus beaux sépulcres. »

Il est donc certain qu'Abraham fut le type principal du Saturne des Grecs et des Latins. Ce n'est point un Cronos donné par hasard, dit M. Fourmont (2), ni qui porte ce nom par rencontre. Il est fils d'Ouranos, comme tous les mythologistes l'ont dit de Cronos ou Saturne. Et, si l'on en veut davantage, il est petit-fils d'*Acmon*, et *Acmon* est la traduction simple du mot de *Nachor*. Scaliger, Bochart, Vossius le père, le P. Thomassin,

(1) Gen., 23, 6. Audi nos, domine : *Princeps Dei* es apud nos......

(2) Reflex. crit., t. 1, p. 67.

M. Huet et plusieurs autres s'en sont doutés, et ont reconnu Abraham pour Saturne; mais ils n'ont pas senti cette preuve invincible qui, entre toutes les autres circonstances historiques, se tire nettement des lieux de leurs demeures : *Ouranos, Tharé* ou l'homme de *Our; Cronos, Abraham* ou l'homme de *Chron* ou de *Charan;* quelquefois, de l'interprétation de leurs noms, comme *Nachor*, Acmon, l'homme au *nez pointu*. Et c'est aussi ce qui a échappé à Cumberland, qui, comptant les générations de Sanchoniathon, et les comptant mal, sous le prétexte que les sacrifices des victimes humaines étaient fréquens chez les Phéniciens, a donné à un autre ce qui n'était dit que d'Abraham. On ne doit point séparer ces circonstances : *Cronos*, sacrifiant son fils; *Cronos*, auteur de la circoncision ; *Cronos*, le Charanien, fils d'*Ouranos*, le seigneur de *Our*. Nier qu'il s'agisse ici du seul Abraham, c'est être aveugle d'esprit et d'un aveuglement irremédiable.

Examinons maintenant les rapports que Saturne peut avoir avec Noé.

Saturne signifie *rassasié*, *reposé*, et le nom

de Noé signifie également *repos*, *cessation de travail* et *soulageant* (1). Le mot *sabat* a la même signification; et Tacite, en prétendant que le repos du septième jour chez les Juifs est attribué à Saturne, et a été institué en son honneur (2), parce que les ancêtres des Hébreux avaient suivi Saturne (3), vient confirmer indirectement le jugement que nous avons énoncé.

Il est dit dans l'histoire sainte que Noé s'appliqua à cultiver la terre; qu'il enseigna les moyens de tirer de son sein fécond le tribut qu'elle doit aux hommes; qu'il planta la vigne, et qu'ayant bu du vin, il tomba dans l'ivresse et s'endormit : « Noé, dit-elle, s'appliquant à l'agriculture, commença à labourer et à cultiver la terre: il planta la vigne, et, ayant bu du vin, ils 'enivra (4). » De là les poètes ont feint que Saturne avait appris aux hommes la

---

(1) Noé. Niéuê et niéê, dérivé de nuê, *repos, douceur*, car le repos est un adoucissement aux fatigues.

(2) Septimo die otium placuisse et honorem eum Saturnum haberi. Tac., l. 2.

(3) Quos cum Saturno populos et conditores gentis accepimus. Id.

(4) Gen., cap. 9, 20. Noe vir agricola.....

manière de rendre le sol fertile, d'engraisser les terres, et il fut nommé pour cette raison *Stercutius* (1) chez les Romains. Ils lui ont aussi attribué l'honneur d'avoir planté la vigne et l'art de la cultiver (2); enfin les fameuses Saturnales n'auront été instituées qu'en mémoire de l'ivresse de Noé. Cham, déclaré ensuite par son père indigné le serviteur de ses frères (3), se permit quelques plaisanteries sur la position peu décente de Noé, et l'on sait aussi quelle licence régnait au sein des fêtes de Saturne. Il n'était permis d'exercer pendant leur durée aucun art, celui de la cuisine excepté. Les maîtres donnaient la liberté à leurs esclaves, et les servaient. Alors ceux-ci pouvaient impunément dire à leurs maîtres tout ce qu'ils voulaient, et même railler leurs défauts en leur présence. Il est même probable que la nudité de Noé aura été cause qu'on attribua au dieu Saturne une loi qui portait des

---

(1) Celui qui sait fumer les terres. Voy. Macrobe, 1, des Saturn., ch. 7.

(2) *Viti Sator* curvam servans sub imagine falcem. Virg. Æneis, l. VII.

(3) Gen., 9, 25. Servus servorum erit fratribus suis....

peines graves contre ceux qui verraient les divinités nues.

Les fables phénicienne et grecque prétendent que Saturne mutila son père, et les poètes veulent encore que cette action criminelle ait été commise par Jupiter envers Saturne, tandis qu'il dormait enseveli dans une ivresse profonde; mais les auteurs sensés ont repoussé cette croyance, et Denis d'Halycarnasse assure que les Romains n'ajoutaient point foi à ce récit (1).

Cette fiction, selon Bochart (2), se sera introduite par la ressemblance de deux mots hébreux. L'un de ces mots, *vaiagget*, marque que Cham publia qu'il avait vu son père à découvert; l'autre, *vaiagod*, signifie *il le mutila*. Ce dernier mot aura été pris pour le premier, et les poètes n'auront pas tardé à mettre la faux tranchante entre les mains de Saturne et de Jupiter.

Ce fut sur les monts Cordiens, en Arménie, autrement dits Corcyréens, que l'arche de Noé s'arrêta, et reçut l'insulte de son fils Cham. De là Lavaur (3) a conclu, en s'étayant de

(1) L. 2, p. 29.
(2) Geog. sacr.
(3) Confér. de la fable, t. 1, p. 39.

l'autorité de Bochart, que les poètes, trompés par une autre ressemblance des noms, placèrent cette fable dans l'île de Corcyre ou des Phéaciens, qu'ils appellent aussi *Drépané*, du nom grec *Drepanon* (1), qui veut dire une faux, par laquelle ils ont feint que Saturne y avait été mutilé.

Nous abandonnons cette opinion au jugement de nos lecteurs, et nous allons continuer nos recherches sur Saturne, que nous confondons avec Janus.

---

(2) Δρέπανον, une faux.

JANUS.

Janus diffère peu de Saturne; et si l'on examine bien les actions de l'un et de l'autre, on ne tarde pas à voir qu'ils ne font qu'un. Tous deux abordent en Italie, tous deux ont des yeux par-devant et par-derrière, et les poètes et les historiens (1) leur attribuent à l'un et à l'autre l'honneur d'avoir enseigné l'agriculture aux peuples. « Je préside, dit Janus, aux portes du ciel, et je les garde de concert avec les heures qui s'écoulent lentement. Le Jour et Jupiter même, qui en est l'auteur, ne vont et ne reviennent que par mon moyen; c'est de là qu'on m'appelle Janus... Mais voici pourquoi j'ai deux visages : toute porte a deux faces, l'une au-dehors, l'autre au-dedans : la première regarde le peuple, la seconde l'entrée de la maison; et comme celui qui garde la porte voit ceux qui entrent et ceux qui sortent, de même

(1) Ovid., 1 liv. des Fastes. — Plutarque, dans ses Questions romaines.

moi, qui suis le portier du ciel, j'observe en même temps l'orient et l'occident, et j'ai le pouvoir de le faire des deux côtés à la fois, sans aucun mouvement, crainte de perdre le temps en tournant la tête, ou qu'il échappe quelque chose à ma vue..... Mais pourquoi, lui demande le poète Ovide, avant de faire des sacrifices aux dieux ou de leur adresser ses prières, faut-il que ce soit par vous, ô Janus! que l'on commence? — C'est afin, répond le dieu, que comme je garde les portes du ciel, vous puissiez par mon moyen trouver un accès favorable auprès des divinités à qui vous adressez vos vœux. »

Ces raisons que Janus nous donne du pouvoir qu'il a de ne rien laisser échapper à sa surveillance sont les mêmes qui ont porté Sanchoniathon à dire que Saturne ne cessait d'avoir l'œil ouvert sur le ciel et la terre. « Cronos, dit-il, avait quatre yeux (1), deux se fermaient pendant que les deux autres veillaient; de même, sur ses épaules, il avait quatre ailes, dont deux étaient étendues, les deux autres demeurant dans un état de repos. Par

(1) On représentait aussi Janus avec quatre visages.

là, on faisait entendre que Cronos couché veillait cependant, et qu'éveillé, il demeurait couché et se reposait ; par les ailes, on faisait voir que, se reposant, il ne cessait de voler, et qu'avec ce mouvement, il demeurait tranquille. »

On ajoutait même au portrait de Saturne deux autres ailes au haut de la tête : l'une, pour marquer la supériorité de son esprit dans l'art de régner ; l'autre, pour désigner la délicatesse de ses sensations.

Pluche (1) n'a pas manqué de faire remarquer que cette magnifique figure, parée de plusieurs ailes et toute couverte d'yeux, était le Chérub des Hébreux.

C'était l'expression ou l'emblème le plus naturel de la piété ou de la religion. Rien n'était plus propre à signifier des esprits adorateurs, et à exprimer leur vigilance en même temps que leur promptitude. Les gentils auront emprunté ceci du cérémonial des Hébreux.

Revenons à Janus, et montrons quelques-uns de ses rapports avec Noé.

---

(1) Histoire du ciel, t. 1, § 38.

Ovide nous apprend une particularité sur ce dieu qu'il est important de signaler ici. Janus, dit le poète latin (1), avait sur les faces de ses médailles un vaisseau ou simplement une proue de navire. Macrobe (2) et Athénée (3) rapportent en outre que, sur des médailles représentant Janus ou Saturne, l'un de ces dieux était tracé avec la tête à deux faces d'un côté, tandis que de l'autre côté on admirait le navire ou l'arche. Or, est-il bien vrai que cette arche aura été ainsi reproduite en mémoire de l'arrivée de Saturne ou de Janus sur un vaisseau? Non sans doute; rien n'est plus simple que d'arriver en un pays à l'aide d'un vaisseau, et ce n'est point là la cause véritable de ce symbole. Il est plus naturel de croire que l'arche ayant sauvé Noé et le genre humain sera devenue, dans la suite, l'hiéroglyphe propre de Noé et de Janus ou Saturne, sa copie. Ici, du moins, on reconnaît une cause extraordinaire et une origine vraiment grande de ces médailles sin-

(1) Ovid., 1 l. des Fastes.
(2) L. 1, des Saturn. ch. 7.
(3) L. 15, ch. 14, des Deipnos.

gulières. De deux points il faut choisir le plus frappant, et certes, le dernier l'est autrement que le premier. On parle beaucoup de cette fuite de Janus ou de Saturne en Italie; mais Aurélius Victor nous en découvre la cause, quand il dit que ce fut quelque temps après une grande inondation de toute la terre que quelques hommes, échappés au naufrage, allèrent s'établir en Italie. Ces hommes ne sont que les enfans de Japhet, qui portèrent en cette contrée le nom de Noé, qu'ils finirent ensuite par adorer sous le nom de Janus ou Saturne. Celui-ci était venu le premier du ciel, suivant les poètes (1), et le même Aurélius affirme qu'on appelait enfans du ciel ceux dont on ignorait l'origine.

Quelques savans veulent que l'histoire de Noé, se cachant et se réfugiant dans l'arche pour échapper au fléau de Dieu, ait servi de base à la fable de Saturne se retirant en Italie pour échapper à la colère de Jupiter, son fils, et y demeurant à l'abri de ses coups : c'est de là, suivant les poètes, que l'Italie a

---

(1) **Primus ab ætherio venit Saturnus Olympo. Virg. l. 8, de l'Enéide.**

pris le nom de *Latium* (1) et de *Saturnia*.

Janus dit, au premier livre des Fastes d'Ovide : « Les anciens m'appelaient Chaos (2); voyez combien je suis vieux..... J'ai encore quelques restes de mon ancienne confusion, car on voit en ma personne la même chose par-devant que par-derrière : apprenez la raison de ce double visage, afin que vous connaissiez et ma puissance et mon emploi. J'exerce mon empire sur tout ce que vous voyez, sur le ciel et sur l'air, sur la mer comme sur la terre ; tout s'ouvre ou se ferme quand je le veux. »

N'en déplaise au Dieu Janus si nous prétendons connaître son histoire mieux que lui-même. Il s'attribue le renouvellement du monde ; et, en cela, il représente Noé qui vit retomber l'ancien monde dans le chaos, au moment du déluge, et vit renaître le nouveau lorsqu'il ouvrit l'arche et en sortit avec sa famille pour peupler l'univers. Janus a deux visages, dont l'un voyait ce qui s'était passé dans l'ancien monde, tandis que l'autre était tourné

---

(1) . . . . Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.
Virg. Enéide.

(2) Me chaos antiqui (nam sum res prisca) vocabant.

vers le nouveau qu'il avait rétabli (1); mais n'est-ce point là évidemment Noé qui, ayant assisté à la ruine des peuples engloutis, vivait encore à la renaissance d'un nouveau peuple, pour ainsi dire, et voyait en même temps les actions et l'histoire de l'univers disparu et les actes récens d'un nouvel univers? Ce rapprochement est sensible; le rapport se montre de lui-même. De ce que Noé avait contemplé le *couchant* de la postérité d'Adam et le *levant* de cette même race; les gentils auront voulu que Janus « fût le soleil: qu'il fût représenté double, comme le maître de l'une et l'autre porte du ciel, et qu'il ouvrît le jour en se levant et le fermât en se couchant (2). »

« Dans le culte que nous rendons à Janus, dit Macrobe, nous l'invoquons sous les noms de Janus *Geminus* (3), Janus *père*, Janus *Junonius* (4), Janus *Quirinus* (5), Janus *Con-*

(1) Sitque quod a tergo, sitque quod ante vides. Ovid. 1 l. des Fastes.

(2) Macrob. Saturn.

(3) Le double.

(4) Parce qu'il gardait l'entrée de tous les mois, et que outes les calendes étaient sous la domination de Junon.

(5) A cause de sa vertu guerrière; ce nom est pris de la lance que les Sabins appellent *curis*. Macrob. Sat.

sivius (1), Janus *Patulcius* (2) et *Clusivius* (3). »

Ces trois dernières dénominations peuvent seules désigner Noé qui a soustrait l'espèce humaine à une ruine totale, et qui a fait la clôture du premier monde et l'ouverture du second. De là vient qu'on aura fait présider Janus aux portes (4), aux entrées et aux sorties; enfin, le mois de janvier (5) lui aura été consacré parce que le premier jour de janvier regarde d'un côté l'année précédente, et de l'autre celle qui vient : ce qui était encore exprimé par les deux visages de ce dieu.

« Ses statues, continue le mythologue Macrobe, représentent souvent de la main droite le nombre de trois cents, et de la gaucho celui de soixante-cinq, pour signifier la longueur de l'année..... On le représentait encore tenant d'une main une clef, et de l'autre une verge,

(1) *A conserendo*, c'est-à-dire à cause de la propagation de l'espèce humaine dont il est l'auteur, dit Macrobe.

(2) *Le ouvert.*

(3) *Le fermé.*

(4) Du mot *janua*, porte, est venu *Janus* : Inde vocor Janus. Ovid., 1 l. des Fastes.

(5) Januarius.

pour marquer qu'il est le gardien des portes et qu'il préside aux chemins. » Ces dernières paroles confirment ce que nous avons dit plus haut; cette clef semble appartenir à celui qui ferma, pour ainsi dire, les portes du monde ancien. Quant à la disposition des doigts du dieu, représentant les trois cent soixante-cinq jours de l'année (1), Lavaur (2) prétend qu'elle signifie qu'on le regardait comme l'auteur et le dieu des années et du temps, qu'on mesure par le mouvement des astres qu'il semblait avoir ramenés.

« Tout cela, dit-il, appartient à Adam et à Noé, premier et second chefs du genre humain, que la fable a confondus, comme elle confond Janus avec Saturne, dont le nom grec *Cro-*

(1) Il est vrai que l'année civile ne fut fixée à Rome à trois cent-soixante-cinq jours que sous Jules César, mais cela peut persuader que l'idée de la statue, ou peut-être la statue même venait d'Égypte ou de Grèce; car c'est de là que César prit ce réglement par les avis d'un astronome qu'il fit venir d'Alexandrie. Les prêtres égyptiens, ou Thalès Milésien, plusieurs siècles avant César, ayant mesuré l'année sur le cours du soleil, l'avaient réglé à ce nombre de trois cent-soixante-cinq jours. Not. de Lav.

(2) T. 1, p. 27.

nos (1) signifie le temps. Le temps, qui commença avec Adam, parut recommencer avec Noé, pour qui Dieu renouvela sa loi et sa promesse pour l'ordre des temps, des années, du jour, de la nuit et des saisons, en lui disant : « Tant que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne se reposeront plus (2). »

Nous retrouvons les temps de Noé jusque dans l'âge d'or, que les uns placent sous Saturne, d'autres sous Janus (3). Alors, disent les poètes, les hommes vivaient dans l'innocence; la force ni les lois ne contraignaient personne; des coupables tremblans ne craignaient pas les regards de leurs juges, et ce n'était pas la vigilance de ceux-ci qui faisait la sûreté commune; les trompettes, les casques, les épées étaient inutiles, et les hommes, tous frères, vivaient dans une douce sécurité, com-

(1) Quelques-uns font venir Cronos de κρονος ou χρονος, *le temps, l'année.*

(2) Cunctis diebus terræ, sementis et messis, frigus et æstus, æstus et hyems, nox et dies non requiescent. Gen. cap. 8, v. 22.

(3) Cette incertitude des anciens écrivains est encore une preuve de l'identité de Janus avec Saturne.

blés des dons que la terre leur versait à pleines mains. Ovide, si riche dans toutes ses descriptions, ne manque pas d'embellir ce beau siècle d'or, dont lui et les autres poètes avaient pris l'idée dans la tradition qui s'était conservée que nos premiers parens avaient vécu en commun, et mené une vie heureuse, exempte de désirs et de passions violentes.

Au premier siècle de Noé, les hommes vécurent sans être réduits en servitude. Un seul homme veillait sur la race humaine, et cet homme, ce roi de la nature était un père, c'était Noé. Alors, une agréable liberté était donnée à tous sans exception; il n'y avait qu'une famille, unie par les liens les plus doux et par l'uniformité du langage (1).

Saturne, selon la fable, vit finir cet âge fortuné, sous le règne de son fils Jupiter, qui commença à tyranniser les hommes, et sous l'empire duquel il n'y eut plus de frein pour l'injustice et l'impiété.

De même, Noé vit terminer ces temps si beaux de la renaissance du monde, lorsque Nemrod, petit-fils de Cham, entreprit des

(1) Erat terra labii unius. Gen.

guerres contre ses frères, et s'empara du pays de Babylone, où il éleva le premier un trône sur lequel il s'assit (1). Alors les jours heureux firent place aux siècles d'argent et d'airain, et la piété et la justice se retirèrent de ce monde corrompu.

Terminons cet article par une dernière observation. Macrobe assure (2), d'après le poète Accius, que le culte et la fable de Saturne avaient été portés par les Grecs en Italie, et que ces derniers les avaient reçus des Égyptiens. Maintenant ce qui prouve que l'Égypte avait emprunté une partie des cérémonies de ce culte aux Hébreux, c'est qu'on le célébrait avec la tête couverte. Or tout le monde sait que Moïse avait porté une loi qui défendait au prêtre de découvrir sa tête : « Le pontife, avait-il dit, celui qui est le grand-prêtre parmi ses frères, sur la tête duquel l'huile de l'onction a été répandue, dont les mains ont été consacrées pour faire les fonctions du sacerdoce, et qui est revêtu des vêtemens saints,

(1) Nembroth cœpit esse potens....... Gen. ch. 10.
(2) Ch. 7 de ses Saturnales.

ne découvrira point sa tête, et ne déchirera point ses vêtemens (1). »

Ce faisceau de preuves nous semble fort ; il serait difficile de le briser. Avant qu'il fût grossi de nouvelles armes, quelques hommes appelés philosophes avaient tenté vainement des moyens de le rompre, et Bochart (2) était sûr de son fait quand il disait : « Tant de choses prouvent que Saturne est Noé, qu'on ne peut en douter. » Ce savant avait soupçonné que ce même dieu était Abraham ; mais alors on s'était peu occupé du soin de le faire voir clairement à l'aide du fragment de Sanchoniathon.

(1) Lévit. ch. 21, v. 10. Caput suum non discooperiet....

(2) Noam esse Saturnum tam multa docent, ut vix sit dubitandi locus. Geog. sacr.

RHÉE OU CYBÈLE.

Cybèle ou Rhée était regardée comme la mère des dieux (1), et c'est pour cette raison qu'elle avait le titre de *Magna Mater* (2); elle s'appelait *Ops* (3) en Italie, parce qu'elle donnait tout secours aux humains. Elle était *Vesta*, parce qu'elle est couverte de fleurs (4); *Dyndimène* et *Idæa*, du nom des lieux où elle était adorée. Enfin elle recevait le nom d'Isis chez les Égyptiens qui donnaient à Saturne celui de Sérapis (5).

Montrons comment cette déesse du paganisme est Sara, femme d'Abraham, pris lui-même pour Saturne.

On ne se doute peut-être pas d'où vient que ce dieu a pour épouse Rhéa sa sœur, et com-

---

(1) De là son nom de *Pasithée*.

(2) *Métragyrte*, c'est-à-dire la *grand'mère*.

(3) *Ab opere*, parce que la terre fournit tout à l'homme.

(4) *Floribus vestitur*.

(5) Varron, en son 1er liv. de la langue latine.

ment il est arrivé que les autres premiers grands dieux avaient pour épouses leurs propres sœurs ; il n'y a cependant qu'à se rappeler ce passage de la Genèse où Abraham dit à Sara : « Annoncez, je vous supplie, que vous êtes ma sœur, afin que les habitans me traitent favorablement à cause de vous, et qu'ils me conservent la vie en votre considération (1). »

Et qu'on ne pense pas que ce seul passage autorise notre jugement; il en est un autre plus formel; le voici : « Abraham étant allé à Gérara pour y demeurer quelque temps, dit, en parlant de Sara, sa femme, qu'elle était sa sœur (2). Abimelech, roi de Gérara, envoya donc chez lui et fit enlever Sara..... » Mais le Seigneur lui ayant reproché son crime, il se plaignit à Abraham de l'avoir trompé, en ne lui déclarant pas que Sara fût sa femme et non sa sœur. Abraham lui répondit : « Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, quoiqu'elle ne soit pas fille de ma mère,

(1) Gen. ch. 12, 13.

(2) Gen. cap. 20, 2. Dixitque de Sara uxore sua : soror mea est.....

et je l'ai épousée (1) ; or, depuis que Dieu m'a fait sortir de la maison de mon père, je lui ai dit : Vous me ferez cette grâce, dans tous les pays où nous irons, de dire que je suis votre frère. »

Examinons les autres motifs qui ont donné l'idée aux poètes de feindre que Rhéa était femme de Saturne, et voyons comment une erreur de mots a créé cette déesse.

Les gentils ayant fait d'Abraham le grand dieu Saturne, ils furent conséquens en faisant de sa femme, *Isis*. Or *Isis* a une grande analogie avec *Iescha*, premier nom de Sara (2). *Isis*, selon tous les auteurs, signifie *vieille, décrépite*, en hébreu *yeschischab*. Or, Sara a reçu ce surnom parce que, *décrépite* et fort *vieille*, elle avait donné un fils à Abraham (3).

Passons à un autre rapport du nom de Rhéa avec celui de Sara.

Nous lisons dans la Genèse que l'épouse d'Abraham, appelée ordinairement *Saraï*,

---

(1) C'est-à-dire petite fille de Tharé, et fille de Haran, frère d'Abraham. Mais sa grand'mère n'était pas la même que la mère d'Abraham. Expl. de Grot.

(2) Gen. ch. 11, 29.

(3) Voy. Fourm. t. 1, p. 88.

reçut de Dieu le nom de *Sara* (1). Or, Saraï signifiait seulement *ma princesse*, *la reine de ma famille*, au lieu que *Sara* relevait de beaucoup la dignité de la mère des Hébreux, et voulait dire *la princesse*, *la reine des nations*; la raison de cette nouvelle dénomination, Dieu nous l'expose lui-même, quand il ajoute que d'elle sortira un fils, père d'un peuple nombreux dont elle sera par conséquent la reine et la mère (2); ce qui se comprend d'autant plus aisément que le Seigneur promet que ce même fils sera le *chef des nations et que les rois des peuples sortiront de lui*. Il n'a fallu que cela pour faire de Sara la reine des dieux, puisque les gentils ont fait dieux une bonne partie de leurs princes. Mais cette raison ne nous suffit pas; en voici une autre : *Sara* signifie *princesse*; et *Rhea*, selon les anciens, voulait dire aussi *reine*, *princesse* (3); l'éty-

(1) Gen. cap. 17, 15. Saraï uxorem tuam non vocabis Saraï, sed *Saram*.

(2) Et benedicam ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes, et *reges* populorum orientur ex eo. G. *id*.

(3) Les modernes ont fait venir Rhea de ῥέω (reo) qui signifie couler.

mologie en est simple. Le mot *Râê* signifia primitivement *faire paître* (1), puis *gouverner*, et de là est venu le terme égyptien *phareoh*, et le terme latin *rego* (2).

Arrivons maintenant à une bévue des interprètes qui a fait appeler *Rhéa* ou *Sara*, *Bérécynthe*.

Sanchoniathon le Phénicien est la cause de cette erreur.

Au premier verset de la Genèse, il est dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; » en hébreu : « *Braxith bra aleïm*, » ou comme on prononce : *Bereschith bara eloïm*. Sanchoniathon traduisit ainsi ce passage : « Il y eut un certain *Elioum* et une femme nommée *Beruth*, qui eurent un fils appelé Ciel et une fille appelée Terre (3). »

D'*Elohim* qui signifie Dieu, l'historien phénicien a fait un certain *Elioum* ; puis voulant lui donner une épouse, il s'est servi de *Braxith* ou *Bereschith* qui veut dire au commence-

(1) Pascere.

(2) Je gouverne..... Voy. Fourm. Ref. 1. et Pezron.

(3) Γενεταὶ τις Ελιοῦν καλουμενος..... Eusèb. prép. Ev. l. 1, ch. 10. Trad. de Sanch.

ment, et en a fait la femme d'Elioum, sous le nom de Beruth. Cette création l'a d'autant plus flatté, qu'elle flattait sa patrie, sa chère ville de *Bérythe,* où il était né, et à laquelle il voulait donner pour fondatrice une femme très-ancienne (1).

Son exemple devint funeste, et les Phrygiens, aussi peu scrupuleux que lui et que la foule des mythologues, se rappelant qu'ils avaient dans leur pays un mont *Berécynthe*, ont accueilli le mot hébreu. *Bereschith.* De suite ils ont eu la gloire de pouvoir livrer à l'adoration de leurs voisins une déesse de leur patrie, nommée la *Bérécynthienne* ou Cybèle: dès lors tous les mythologues ont dit que la femme de Saturne s'appelait Bérécynthe à cause d'une montagne de la Phrygie.

Mais il nous reste encore une explication curieuse: ce n'est point la première fois qu'un mot a induit bien des hommes en erreur.

Sara, comme nous l'avons dit, est la *princesse*, *la reine des reines,* et de plus *la mère*

---

(1) Bérythe est une des plus anciennes villes du monde : elle s'est appelée *Berytos*, *Diospolis, Felix Julia;* son nom véritable fut Berouth.

d'un peuple nombreux, *la tête*, pour ainsi dire, de toute une nation ; eh bien! cette déesse *Rhéa* n'est elle-même appelée ainsi que par un mal-entendu des interprètes. Nous avons montré comment on l'avait fait Bérécynthe, ici nous allons faire voir que son nom de *Cybèle* est le même, et provient de la même source.

Ce mot Cybèle en grec (1) veut dire tête, et n'est que la traduction du mot hébreu *raxith* ou *reschith*, *tête* ; comme on le voit, c'est encore le *Bereschith*, cité plus haut et signifiant *à la tête, au commencement*. De ce mot les Phrygiens ont fait, en bonne traduction, Cybèle, ce qui convenait parfaitement à leur mont *Cybelus*. Qu'on ne s'émerveille pas de voir les gentils traduire l'Écriture ; nous avons prouvé dans notre introduction, en rapportant les témoignages des Grecs eux-mêmes, que les mythologues ont traduit en leur langue la plupart des noms des dieux étrangers.

N'en doutons point ; si les Grecs avaient eu quelque montagne tant soit peu semblable de nom au mot *Elohim*, ils eussent fait passer ce mot dans leur pays.

---

(1) Κυβέλη de Κύβη, caput, tête.

DEUCALION, PYRRHA.

DÉLUGE.

Les Hébreux, les Chaldéens et les Arabes sont d'accord sur la question du déluge universel ; les Grecs ont raconté que des inondations avaient englouti une partie des hommes, et ont placé l'événement dans leur pays. Les Américains et les Indiens font mention d'un déluge, et il n'est peut-être pas de peuple qui n'ait eu connaissance de cette terrible catastrophe qui faillit replonger la race humaine dans le néant. Les Chinois eux-mêmes ont eu leur déluge sous *Iao*, et on y reconnaît celui de Noé ; leur *Puón Kü* revient d'autant plus à ce patriarche que le caractère qui sert à exprimer ce mot, renferme celui d'un vaisseau. Il est reconnu généralement que les fils de Noé se répandirent dans l'Asie orientale, et que plusieurs d'entre eux pénétrèrent dans la Chine plusieurs siècles après le déluge. Vainement prétend-on reculer l'origine des Chinois dans l'antiquité la plus ténébreuse ; les Chi-

nois sont comme nous descendans de Noé ; et les seuls savans capables de décider ces grandes questions, conviennent que l'empire chinois mérite peu de créance si l'on remonte plus de quatre siècles avant Jésus-Christ (1).

Les Égyptiens voudraient ne point reconnaître de déluge; mais ils sont obligés d'en convenir malgré eux, en présence des témoignages les plus authentiques; car l'on sait que Diodore de Sicile parle d'une grande inondation arrivée en Égypte, où presque tous les habitans périrent (2). Guérin du Rocher (3), en prouvant que Thèbes ne signifie autre chose que l'arche de Noé, a jeté de grandes lumières sur le déluge égyptien qui n'est autre que celui de Noé.

Les Phéniciens n'en disent qu'un mot, et ce n'est qu'indirectement. Sanchoniathon l'a fait à dessein : s'étant posé le champion de l'idolâtrie, il n'a pu consentir à ce que le déluge ait existé, vu qu'il avait eu lieu pour punir

---

(1) V. M. Boyer, lettr. du P. Parennin à M. Renaudot; Maigrot, le P. Couplet dans les notes de son Confucius; Lettres édifiantes; Hist. de la Chine par le P. Du Halde.

(2) Quo omnes pene ejus ditionis homines periere. D. l. 1.

(3) Hist. des temps fab. *Thbe, Thebah* veut dire *Arche*.

surtout l'impiété de l'idolâtrie. De plus, les Égyptiens et les Phéniciens, se regardant comme antérieurs au déluge, on conçoit la peine qu'ils ont eue à en avouer l'événement. Voici ce que dit seulement Sanchoniathon dans le fragment rapporté par Eusèbe.

« Les enfans des géans furent *Memrumus* et *Hypsuranus*. Ce dernier habita Tyr, et inventa l'art de construire des cabanes de roseaux et de jonc, et le *papyrus*; et son frère, avec qui il eut querelle, apprit aux hommes à se couvrir de peaux de bêtes. Il fit plus encore; car un vent impétueux ayant enflammé une forêt qui était près de Tyr, il prit un arbre, en coupa les branches, et l'ayant lancé dans la mer, il le fit servir de vaisseau. Il rendit aussi un hommage religieux, et répandit le sang de quelques animaux, en l'honneur de deux pierres qu'il avait consacrées au vent et au feu... »

La vérité est certainement voilée dans ce récit; toutefois, on ne laisse pas de l'apercevoir. Ce *vaisseau que bâtit Memrumus*, cet *hommage religieux à la sortie du vaisseau*, ce *sacrifice d'animaux* reproduisent trop bien l'hommage de Noé au moment de sa délivrance, et le sacrifice d'animaux qu'il offrit au Sei-

gneur lorsque les eaux se furent écoulées, pour qu'on n'y reconnaisse pas le verset 20 du chapitre 8 de la Genèse.

Sans doute, il y a une certaine retenue dans le récit de Sanchoniathon; mais il ne faut point s'en étonner : elle est ordinaire aux auteurs profanes, et « le privilége des livres sacrés, dit Fourmont, est de n'avoir jamais tû la vérité, et d'avoir toujours dit sans aucun déguisement le bien et le mal dont ils font mention. »

Rapprochons maintenant toutes les versions qui ont quelque rapport avec la narration de Moïse, et nous verrons que toutes ne sont que des copies de la Genèse, plus ou moins exactes, plus ou moins défigurées par la mauvaise foi et l'ignorance. Voici l'extrait du récit de la Bible.

TRADITION JUDAÏQUE

OU SACRÉE.

4. « Il y avait des géans sur la terre en ce temps-là; car depuis que les enfans de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sor-

tit des enfans qui furent des hommes puissans et fameux dans le siècle (1).

5. Mais Dieu voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal,

6. Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre; et touché de douleur jusqu'au fond du cœur,

7. Il dit: « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ; je détruirai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux du ciel : car je me repens de les avoir faits. »

8. Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur, *qui lui dit*. . . . .

. . . .

13. J'ai résolu de faire périr tous les hommes. Ils ont rempli toute la terre d'iniquités, et je les exterminerai avec la terre.

14. Faites-vous une arche de bois aplanis. Vous y ferez de petites chambres, et l'enduirez de bitume dedans et dehors.

15. Voici la forme que vous lui donnerez :

(1) Ch. 6, 4.

sa longueur sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante, et sa hauteur de trente. . . . .

. . . .

18. J'établirai mon alliance avec vous, et vous entrerez dans l'arche, vous et vos fils; votre femme et les femmes de vos fils avec vous.

19. Vous ferez entrer aussi dans l'arche deux de chaque espèce de tous les animaux, mâle et femelle, afin qu'ils vivent avec vous.

. . . .

21. Vous prendrez aussi avec vous de tout ce qui peut se manger, et vous le placerez dans l'arche, pour servir à votre nourriture et à celle de tous les animaux.

22. Noé accomplit donc tout ce que Dieu lui avait commandé. . . . .

. . . .

CHAPITRE VII.

6. Il avait six cents ans lorsque les eaux du déluge inondèrent toute la terre. . . . .

. . . .

11. Les sources du grand abîme des eaux

furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. . . . .

17. Le déluge se répandit sur la terre pendant quarante jours, et les eaux s'étant accrues élevèrent l'arche en haut, au-dessus de la terre.

. . . .

20. L'eau ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut. . . . .

. . . .

22. Tous les hommes moururent, et généralement tout ce qui a vie et respire sous le ciel. . . . .

. . . .

CHAPITRE VIII.

1. Mais Dieu s'étant souvenu de Noé, de toutes les bêtes *sauvages*, et de tous les animaux domestiques qui étaient avec lui dans l'arche, fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer. . . . . .

. . . .

4. Et le vingt-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Arménie. . . . .

. . . .

6. Quarante jours s'étant encore passés, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait pratiquée dans l'arche, et laissa la liberté à un corbeau,

7. Qui étant sorti, ne revint plus jusqu'à ce que les eaux de la terre fussent séchées.

8. Il envoya aussi une colombe après le corbeau, pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre ;

9. Mais la colombe n'ayant pu trouver où reposer son pied, parce que la terre était toute couverte d'eau, elle revint à lui, et Noé, étendant la main, la prit et la remit dans l'arche.

10. Il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche.

11. Elle revint à lui sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier, dont les feuilles étaient toutes vertes. Noé reconnut donc que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre.

12. Il attendit néanmoins encore sept jours, et envoya la colombe, qui ne revint plus. .

. . . .

18. Noé sortit donc de l'arche avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. . . .

. . . .

20. Il dressa un autel au Seigneur; et pre-

nant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offrit en holocauste sur cet autel.

21. Le Seigneur en reçut une odeur qui lui fut très-agréable, et il dit : Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre, à cause des hommes, parce que l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse. Je ne frapperai plus de mort, comme j'ai fait, tout ce qui est vivant et animé.

22. Tant que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne se reposeront plus. »

Une partie de ces détails sacrés vont se reproduire presque mot pour mot dans le récit des auteurs chaldéens, que le moine grec Georges-le-Syncelle nous a conservé.

TRADITION CHALDÉENNE.

« Cronos ou Saturne étant apparu en songe à Xixutrus, l'avertit que le quinzième du mois Dœsus, le genre humain serait détruit par un déluge, et lui ordonna de mettre par écrit l'origine, l'histoire et la fin de toutes choses, et de cacher sous terre ses mémoires dans la ville du Soleil, nommée Sippira; de construire ensuite un vaisseau, d'y mettre les provisions nécessaires, et d'y entrer, lui, ses parens et ses amis, et d'y enfermer les oiseaux et les animaux à quatre pieds. Xixutrus exécuta ponctuellement ses ordres, et fit un navire qui avait deux stades de largeur et cinq de longueur ; il n'y fut pas plus tôt entré que la terre fut inondée.

» Quelque temps après, voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiseaux qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu pour se reposer, retournèrent au vaisseau. Quelques jours après il en lâcha d'autres qui revinrent avec un peu de boue aux pattes. La troisième fois qu'il les laissa envoler, ils ne reparurent

plus, ce qui lui fit juger que la terre commençait à être suffisamment découverte. Il fit alors une ouverture au vaisseau, et, voyant qu'il s'était arrêté sur une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote; et, ayant adoré la terre, élevé un autel et sacrifié aux dieux, lui et ceux qui l'avaient accompagné disparurent. Ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau ne les voyant point revenir, sortirent et les cherchèrent vainement; seulement une voix se fit entendre, et leur annonça que la piété de Xixutrus lui avait mérité d'être enlevé au ciel, et d'être mis au nombre des dieux, avec ceux qui l'accompagnaient. La même voix les exhorta à être religieux, et à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippira les mémoires qui y avaient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allèrent rebâtir la ville qu'on vient de nommer et quelques autres. »

On chercherait vainement un récit plus en rapport avec celui de Moïse; nous y retrouvons la menace du déluge, les ordres d'un Dieu pour la construction d'un vaisseau qui doit recevoir la famille de Xixutrus, ainsi

que les animaux de la terre. Le charmant message de la colombe n'est point oublié, et, comme dans la Genèse, nous apprenons que le juste épargné offre à son maître l'holocauste de la reconnaissance. Nous retrouvons Noé jusque dans le nom de *Xixutrus* ou *Sisuthrus, Seisithrus* (1), qui signifie *celui qui reste, de qui tout renaît.*

TRADITIONS GRECQUE ET LATINE.

Ovide, dans la belle description qu'il nous a laissée, suit en tout point la marche de la Genèse, et raconte que le déluge fut universel : ce sont les mêmes causes qui appellent sur les hommes le courroux de Jupiter, et la fable seule de Pyrrha et de Deucalion dénature faiblement le récit de Moïse.

« Jupiter, dit-il (2), jeta les yeux sur les horreurs monstrueuses de la terre ; il gémit, et, rappelant surtout le repas affreux de Lycaon (3), il conçut un courroux digne du

(1) Seix, repulsans, iuthr, reliquus.

(2) L. 1. du Meta.

(3) Lycaon, prince d'Arcadie, selon la fable, était un roi

souverain des dieux..... Maintenant, dit-il aux divinités assemblées, je suis outragé par le monde entier qu'entoure l'océan. Le genre humain doit être détruit. J'ai tenté tout auparavant; j'en jure par les fleuves des enfers, errans sous les terres, dans les bois du Styx; mais on doit porter le feu dans une blessure incurable, de crainte que le mal ne se communique aux parties saines.... »

Les dieux approuvent la résolution de Jupiter et le supplice réservé aux humains.

« Son dessein est d'ensevelir les mortels sous les eaux, et d'envoyer des pluies de toutes les parties du ciel.

» Aussitôt il enferme dans les antres d'Éole l'aquilon et les autres vents, dont le souffle écarte les nuages; il ne laisse en liberté que celui du midi. Ce vent s'élève sur ses ailes humides; l'obscurité qui l'environne se répand partout autour de lui; sa barbe est chargée de brouillards; l'onde coule le long

cruel dont le plaisir était de faire mourir ses hôtes. Il eut l'audace et l'inhumanité d'offrir à Jupiter en voyage un de ces malheureux dont il avait fait préparer les membres. Jupiter indigné foudroya sa maison et le changea lui-même en loup.

de ses cheveux blancs ; les nuées épaisses sont assises sur son front ; des torrens tombent de son sein et de ses ailes ; il amasse les nuées suspendues au loin, et les presse entre ses mains. Soudain un horrible fracas se fait entendre ; des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité.... Le courroux de Jupiter n'est point encore satisfait des armes que lui fournit le ciel ; son frère, Neptune, y joint le secours de ses ondes.... Il frappe la terre de son trident ; elle s'ébranle, et présente de nouveaux passages aux eaux. Les fleuves, sortis de leurs bords, s'élancent dans les campagnes qui leur sont ouvertes. Ils entraînent à la fois les arbres, les troupeaux, les hommes, les temples et les dieux. S'il reste quelques maisons, si quelqu'une peut résister à leur fureur, ils la couvrent bientôt jusqu'au sommet. Les tours, pressées de tous côtés, s'ensevelissent dans ces gouffres.

» Déjà l'océan et la terre n'avaient plus rien qui les distinguât. On ne voyait partout qu'une vaste mer sans rivages : l'un se retire sur une montagne, l'autre monte dans une barque, et se sert de la rame dans les mêmes lieux où quelques jours auparavant il portait

la charrue.... La mer, librement répandue, couvrait la terre entière et les lieux les plus élevés. Ses rivages, pour la première fois, battaient le sommet des montagnes.... La Phocide, qui sépare la Béotie des champs attiques, était très-fertile lorsqu'elle était encore terre ; alors elle était devenue partie de l'océan, et ses campagnes servaient de lit aux ondes qui les cachaient. Dans cette contrée, une montagne célèbre porte deux cimes jusqu'au ciel ; son nom est le Parnasse, son élévation monte au-delà des nues. C'est dans ce lieu que Deucalion et Pyrrha son épouse, abordèrent, portés sur une barque légère. Le reste du monde était sous les eaux (1).

» Aucun homme ne fut meilleur ni plus juste que Deucalion ; aucune femme ne respecta plus les dieux que Pyrrha. Jupiter, voyant que l'univers ne lui présente plus qu'un homme et qu'une femme, sépare les nuages, ordonne à l'aquilon de les chasser au loin, et montre la terre au ciel, et le ciel à la terre.

---

(1) Le déluge de Deucalion a eu lieu près de neuf cents ans après celui de Noé. Voy. le P. Pet. et les Chrono.

» Les flots s'apaisent, le souverain des mers abaisse ses ondes.... qui rentrent dans leur lit. La mer retire ses vagues, et découvre ses bords. Les fleuves reprennent leurs limites. Les collines paraissent sortir du sein des eaux qui s'écoulent. La terre s'élève et s'étend à mesure qu'elles diminuent. Après un long temps, les forêts montrent leurs têtes nues, et conservent encore le limon laissé sur leurs branches. Le monde enfin reparaît tout entier..... »

Dans ce récit, le lecteur a déjà vu les rapports qu'il offre avec celui de la Bible; quelques réflexions les rendront plus sensibles.

5. « Dieu voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal (1),

6. » Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et, étant touché de douleur jusqu'au fond du cœur,

7. » Il dit : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé....

---

1) Gen., 6.

13. » ... Il dit à Noé : j'ai résolu de faire périr tous les hommes ; ils ont rempli toute la terre d'iniquités.... »

« Jupiter, du haut de son trône, jeta les yeux sur les horreurs monstrueuses de la terre ; il gémit, et conçut un courroux digne du souverain des dieux.....

» Maintenant, dit-il aux divinités assemblées, je suis outragé par le monde entier qu'entoure l'océan ; le genre humain doit être détruit. »

Ces deux passages sont les mêmes : d'un côté, c'est Dieu qui, indigné des crimes des hommes, se résout à les anéantir ; de l'autre, c'est Jupiter prenant une même résolution à la vue des horreurs dont la terre est le théâtre.

Dieu se repent d'avoir créé l'homme sur la terre.

Jupiter gémit et éprouve le même regret.

Le supplice est choisi : les eaux vont détruire la race humaine.

10. Les eaux du déluge se répandirent sur toute la terre (1).

11. Les sources du grand abîme des eaux

(1) Gen., 7.

furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes.

12. La pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits.

Ici, le poète Ovide appelle à lui toutes les images qu'enfante l'imagination, et il commente ces grands mots de la Genèse : « *Les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes.* »

« Jupiter, dit-il, envoie des pluies de toutes les parties du ciel..... Les torrens tombent du sein et des ailes du vent du midi... Soudain, un horrible fracas se fait entendre ; des pluies affreuses descendent du ciel avec impétuosité. »

« *Les sources du grand abîme furent rompues,* dit Moïse. Ovide fait dire à Neptune, s'adressant aux ondes : « *Déployez toutes vos forces, ouvrez toutes vos sources.* »

» Les eaux crûrent, continue Moïse, et grossirent prodigieusement au-dessus de la terre, et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes. »

Ovide embellit ce passage, et, après avoir fait un tableau des efforts des hommes pour échapper à la mort, il montre « la mer libre-

ment répandue et couvrant la terre entière et les lieux les plus élevés; ses vagues, pour la première fois, battent le sommet des montagnes..... Un seul homme excepté, le monde entier était sous les eaux. »

Il fallait bien ici recourir à la Bible, et faire voir un juste sauvé du naufrage universel. Ce juste, dans la Bible, est Noé; c'est Deucalion chez les Grecs et les Latins.

« 8. Noé, dit la Genèse, trouva grâce devant le Seigneur (1).

» 9. *Ce fut un homme juste et parfait au milieu des hommes de son temps; il marcha devant Dieu.* »

« *Aucun homme ne fut meilleur ni plus juste que Deucalion,* » répète, avec l'écrivain sacré, l'auteur des Métamorphoses.

Moïse avait dit qu'au milieu du déluge « Dieu, s'étant souvenu de Noé, fit souffler un vent sur la terre, et les eaux commencèrent à diminuer.

» Les eaux étant agitées de côté et d'autre se retirèrent, et commencèrent à diminuer après cent cinquante jours. »

(1) C. 6.

Ovide dit aussi que « Jupiter, voyant que l'univers ne lui présente plus qu'une plaine immense et liquide, et que de tant de millions d'êtres qui l'habitaient, il ne reste plus qu'un homme et qu'une femme, sépare les nuages, ordonne à l'aquilon de les chasser au loin..... La mer retire ses vagues et découvre ses bords. »

Ce passage même a été rapporté : « Les eaux allaient toujours en diminuant, jusqu'au dixième mois, au premier jour duquel *le sommet des montagnes commença à paraître.* »

Ovide ne marque pas les mois, mais il dit : « *Après un long temps, les collines paraissent sortir du sein des eaux qui s'écoulent ; les forêts montrent leurs têtes nues.* »

Les païens avaient appris que Noé s'était sauvé dans une arche, et « que cette arche s'était reposée sur les montagnes d'Arménie. »

Les Grecs ont changé la montagne, et ont dit comme Ovide : « Dans la Phocide, une montagne célèbre porte deux cimes jusqu'aux nues ; son nom est le Parnasse : c'est dans ce lieu que Deucalion et Pyrrha, son épouse, abordèrent sur une barque légère. »

Mais voyez comme les Grecs ont mal déguisé

leurs vols : ce *Deucalion* lui-même porte le même nom que *Noé*, c'est-à-dire que son nom a la même signification que celui du patriarche.

En effet, nous avons vu plus haut que *Noé* signifiait également *repos* et *douceur*. Son père lui avait donné ce nom parce qu'il espérait trouver en lui de douces consolations. « Lamech, dit Moïse, ayant vécu cent quatre-vingt-deux ans, engendra un fils qu'il nomma Noé, en disant : Celui-ci, nous *soulageant* parmi nos travaux et les œuvres de nos mains, nous consolera dans la terre que le Seigneur a maudite. »

Deucalion vient du mot grec *deucos* (1), *agrément*, *soulagement*, et signifie *père* ou *dieu* de la douceur, de même que *sigalion* (2) veut dire *dieu du silence*.

L'Écriture ne nous dit pas quelle est la femme de Noé ; cependant les Grecs ont trouvé moyen de lui donner un nom : l'histoire en est fort curieuse ; nous allons la faire connaître, et montrer comment Pyrrha est la femme de Noé. Pyrrha, que tous les mythologues font femme de Deucalion, signifie *terre* et

---

(1) Δευχὸς, suavitas, dulcedo.
(2) Σιγῆ, silence.

rouge (1). Noé est appelé *homme de terre* (2) dans la Genèse, parce que le premier, après le déluge, il laboura les champs et planta la vigne. Les interprètes grecs, trompés par le mot hébreu, auront pris ces paroles à la lettre, et donné pour femme à Deucalion la *terre rouge*. En effet, le mot hébreu, qui, en cet endroit, est *adme*, veut dire rouge, et marque que Noé s'appliquait particulièrement à cultiver la *terre rouge* ou l'argile dont le corps d'Adam fut formé.

Quant aux pierres merveilleuses que les poètes font jeter à Pyrrha et à Deucalion derrière eux, elles ont encore été inventées par une erreur de mot. Ce qui a donné lieu à cette fable est le mot phénicien *eben* (3), qui signifie également une *pierre* et un *enfant*; de sorte que toutes ces pierres mystérieuses, qui produisaient des hommes et des femmes, ne signifient autre chose que les enfans des fils de Noé qui repeuplèrent le monde peu à peu.

Mais ce qui achève de prouver que l'histoire

---

(1) Hist. univ. Compend. Hist. des t. fa.

(2) Gen., 19, 20. Cœpitque Noe *Vir agricola*.

(3) Λᾶος signifie aussi *peuple* et *pierre*.

du déluge de Deucalion est la même que celui de Noé, c'est que les écrivains grecs rapportent que Deucalion, après s'être arrêté sur une montagne, envoya hors de l'arche une colombe pour voir si les eaux avaient cessé de couvrir la terre. Plutarque le dit positivement en ces termes : « Les historiens grecs racontent qu'une colombe fut lâchée du navire de Deucalion ; son retour marqua la continuation de la tempête, et sa disparition (1) prouva que le ciel était redevenu serein. » Et remarquez bien que, si Plutarque rapporte cette circonstance, c'est d'après le témoignage de *plusieurs* historiens, qui certainement n'ont pu tirer cette particularité que de la Genèse. Ce rapprochement nous semble concluant, et ici la mauvaise foi est obligée de s'avouer vaincue (2).

---

(1) In lib. utra animal: Δευκαλίωνι φασὶ περιστερὰν εκ τῆς λαρνακος ἀφιεμένην δήλωμα γίννεθαι χειμωνος μεν εἴσω πάλιν ἐνδυόμένην ευδίας δ' ἀποπτάσαν. Columbam aiunt ex arca, missam Deucalioni indicem fuisse, cùm rediret, tempestatis, cum avolaret, sereni cœli.

(2) Suidas raconte que les Phrygiens avaient un roi très-ancien, nommé *Nannacus*, qui, par sa prévoyance, se sauva d'un déluge. Ce *Nannacus*, ou *Nannac*, est *Nach*, *Noé*.

TRADITIONS

DES DIFFÉRENS PEUPLES DU MONDE.

Avant de continuer nos recherches sur les dieux du paganisme, nous croyons devoir placer ici, après le déluge de Deucalion, les croyances diverses des nations répandues sur la terre. Elles ne feront que confirmer la vérité de l'Écriture-Sainte, qui nous a donné l'histoire du plus grand malheur que l'espèce humaine ait jamais éprouvé : cet événement singulier de la colère de Dieu n'a jamais pu s'éffacer de la mémoire des nations : les poètes, les historiens en ont conservé les détails que le temps et l'erreur ont défigurés.

Les Chipiouyans (1), peuplade sauvage qui habite l'intérieur de l'Amérique septentrionale, racontent qu'un déluge couvrit autrefois toute la terre, à l'exception de quelques montagnes où leurs pères trouvèrent un refuge. Les Iroquois sont persuadés aussi que la race humaine fut détruite par un déluge universel; mais, se-

(1) Voy. d'Alex. Makensie.

lon eux, pour repeupler la terre, les animaux furent changés en hommes. Ils sont peu conséquens certainement; car si les hommes périrent, nécessairement les autres animaux durent éprouver le même sort. Mais ne cherchons point de raison dans des traditions que l'esprit d'erreur a corrompues.

Les Indiens reconnaissent aussi un déluge universel qui fit périr tous les hommes, à l'exception d'un petit nombre que Vichnou conserva.

Les peuples du Brésil racontent aussi l'histoire de cette terrible catastrophe, et les détails qu'ils en donnent sont consignés jusque dans leurs chansons. Selon eux, un étranger très-puissant, et qui haïssait leurs ancêtres, détruisit tout par une violente inondation; deux hommes furent sauvés, et donnèrent le jour à des enfans dont ils se disent les premiers descendans.

Les habitans de Madagascar conservent des traditions plus exactes, et tellement conformes à la Genèse qu'elles font douter de leur antiquité. On y trouve « que les fils du premier homme ayant offensé Dieu, celui-ci, pour les punir, inonda la terre, et les fit périr sous les

eaux. Un homme appelé Noé construisit une arche, sur laquelle sa femme, ses enfans et ses domestiques se sauvèrent, avec un mâle et une femelle de tous les animaux. Les montagnes de Zabullifat au nord, de Zabalicatourne au midi, de Zabarillaf à l'ouest et Zabalibarini à l'est, furent les seules que les eaux ne couvrirent pas entièrement; mais elles ne servirent d'asile à personne. Les eaux s'étant écoulées, Noé sortit de l'arche, se rendit à Jérusalem, puis à La Mecque. Il reçut de la part de Dieu quatre livres précieux, dans lesquels la loi était contenue. Le premier, nommée *Alifurcan* ou *Alcoran*, était destiné pour lui; le deuxième, appelé *Soratoi*, devait être remis à Moïse; le troisième, *Azomboura*, était pour David; Jésus-Christ, qu'ils nomment *Raius-Rahisea*, devait avoir le quatrième, appelé *Alindzi*. »

Ces derniers faits prouvent que cette tradition du déluge est récente chez eux; qu'elle y aura été portée par quelques Européens, et qu'ils n'auront pas tardé à confondre ensemble La Mecque et Jérusalem, Jésus-Christ et Mahomet.

Le déluge des Mexicains a aussi une très-grande conformité avec la Genèse. Ces peuples

racontent que les hommes étant tombés dans l'oubli de Dieu furent punis par une inondation qui couvrit toute la terre.

Le seul Tezpi, prêtre américain, fut épargné avec sa famille et ses domestiques, et se réfugia dans un coffre de bois, où il fit entrer un grand nombre d'animaux, et où il renferma d'excellentes semences. Il erra long-temps sur les eaux; et, lorsqu'elles furent baissées, il lâcha un oiseau nommé *Aura*, qui ne revint pas. Il en fut ainsi de plusieurs autres envoyés successivement hors du coffre; enfin un joli petit oiseau reparut avec une branche d'arbre dans le bec : les Mexicains en font l'objet de leur prédilection, tant à cause du message qu'il remplit autrefois que de ses riches couleurs et de la beauté de son corps.

Ce texte n'a pas besoin d'explication. Chacun a saisi de suite ses rapports frappans avec la description de Moïse : c'est l'histoire de Noé fidèlement reproduite, si ce n'est que Noé est appelé Tezpi, que l'on en fait un prêtre américain, et que le plus bel oiseau du Mexique est substitué à la colombe de la Genèse. Et cette différence n'étonne pas, car il est du génie des peuples, tant anciens que modernes,

de transporter chez eux les personnages célèbres et les événemens extraordinaires; c'est chez eux une faiblesse d'esprit que l'on rencontre assez souvent dans chaque homme en particulier.

Cependant, que conclure de cette croyance de toutes les nations sur une catastrophe qui changea la face du monde? Plus ou moins pure, plus ou moins d'accord avec le livre éternel, elle ramène l'homme sensé au centre du vrai; elle lui découvre la source divine d'où se sont écoulés mille ruisseaux limpides qui bientôt ont été troublés chez les peuples lointains qu'ils allaient féconder. Entourée de mensonges, de trompeuses allégories, de principes erronés, l'auguste vérité apparaît plus radieuse, plus belle, lorsqu'on a consulté les mystères du paganisme; lorsqu'on a porté le flambeau au sein de leurs ténèbres, l'erreur fuit, tous les larcins faits aux livres de Moïse deviennent manifestes; on est étonné, confondu, de la supériorité de ces annales du monde, et l'on conclut en sage et en chrétien que sur elles seules Dieu a placé son cachet indélébile.

PROMÉTHÉE ET ÉPIMÉTHÉE.

Les poètes et les historiens ont aussi placé un déluge sous Prométhée: il eut lieu, selon Diodore (1), en Égypte. Le nom de Prométhée signifie *prévoyance*, et cette qualité fut le caractère éclatant de Noé, qui sauva le genre humain en disposant, long-temps d'avance, les ressources qui devaient le mettre à l'abri du malheur dont l'univers était menacé. On dit que Prométhée forma l'homme, comme Noé le rétablit; qu'il vola le feu du ciel, comme Noé le fit descendre d'en-haut sur le sacrifice qu'il offrit à Dieu, à la sortie de l'arche. On a dit qu'il avait appris l'usage du feu, et qu'il le conserva; mais ceci ne convient qu'à Noé, qui garda précieusement cet utile élément.

Prométhée, selon les poètes, fut attaché au mont Caucase, qui fait partie des montagnes

(1) Liv. I.

d'Arménie, où le navire de Noé s'arrêta. Il enseigna l'agriculture et les arts (1), ce qu peut s'entendre encore de Noé qui fut père de l'agriculture, et qui communiqua à ses descendans les connaissances qu'il avait recueillies parmi les hommes, avant le déluge.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire de Prométhée et d'Épiméthée, son frère, a été embellie de celles de Gog et Magog. En effet, Prométhée est fils de Japhet, et Magog aussi est fils de Japhet et petit-fils de Noé. Magog, ainsi que Prométhée, alla s'établir dans la Scythie. Le premier inventa ou du moins perfectionna l'art de dissoudre les métaux et de forger le fer, ce que la fable attribue à Prométhée, qui même fut l'inventeur de plusieurs instrumens propres à faire du feu (2). Ce qui vient corroborer ces témoignages divers, c'est principalement le supplice cruel de ce dernier, dont un vautour éternel dévore le foie sans cesse renaissant (3) : cette étrange particularité n'est que l'explication du nom de *Magog*,

(1) Eschyle dans son Prométhée.

(2) Diod.

(3) Virgile.

qui signifie en hébreu *un cœur qui se dessèche* ou qui se fond, *une ame déchirée* (1).

Quant à Épiméthée, le savant Leclerc a fait remarquer qu'il était le même que Gog, dont le nom veut dire *brûlant*, ce qui convient au premier, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes par l'histoire de Pandore.

---

(1) Leclerc sur Hés. Bochart. Phal., lib. 1, c. 2. *Magog, tabescere* vel *liquescere*.

PANDORE.

Voici ce que la fable raconte de Pandore : les dieux de l'Olympe ne pouvant souffrir que Jupiter s'attribuât à lui seul la gloire de créer les hommes, concoururent ensemble pour former une femme parfaite. Pallas lui donna la sagesse ; Vénus, la beauté ; Apollon, la connaissance des beaux-arts ; Mercure, l'éloquence : de là lui vient le nom de *Pandore*, c'est-à-dire *comblée de tous les dons* (1). Jupiter, sous prétexte de lui faire aussi un présent de grand prix, lui donna une boîte dans laquelle étaient renfermés les maux et les vices, et lui ordonna de la porter à Prométhée, qui, se défiant du présent, ne voulut point le recevoir. Épiméthée, son frère, fut moins sage : charmé de la beauté et des perfections de Pandore, il l'épousa, et ouvrit, pour lui faire plaisir, la boîte fatale ; aussitôt les malheurs en

(1) Πᾶν, tout, δῶρον, don.

sortirent en foule et inondèrent la terre; l'espérance seule resta au fond. Telle fut l'origine du siècle de fer.

Il est facile de remarquer dans cette fable l'histoire du mariage et de la chute de nos premiers parens. Pandore, cette femme ornée de mille dons précieux, brillante de grâce et de beauté, est comparable à Ève sortant des mains du créateur.

La boîte que les poètes donnent à Pandore renfermait la vieillesse, les maladies, la guerre, les querelles, les meurtres, les soucis, la misère; en un mot, toutes les afflictions qui peuvent affliger les humains; substituez à cette boîte l'arbre de la science du bien et du mal, et la source de nos maux sera la même. Jupiter faisait dépendre la destinée des hommes de la curiosité d'une femme et d'un homme; Dieu porta malédiction contre celui et celle qui lui désobéiraient en touchant à l'arbre défendu : « Si vous mangez de son fruit, vous mourrez (1), » avait-il dit.

Malheureusement, Ève succomba à la ten-

---

(1) Gen., 2, 17. In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.

tation, et Adam, séduit par les grâces et les paroles de sa compagne, ne put refuser son offre et succomba pareillement : c'est ainsi qu'Épiméthée cède aux désirs de Pandore et ouvre la cassette maudite.

Qu'arrive-t-il alors? Tous les maux se précipitent sur la surface du monde, et l'homme, si heureux auparavant, se voit soumis à toutes les douleurs de la vie. La mort, les travaux pénibles, les chagrins de toute espèce, accablent pour jamais la créature désobéissante.

« Je vous affligerai de plusieurs maux, dit le Seigneur à la femme coupable, et vous enfanterez dans la douleur (1). »

Il dit ensuite à Adam : « Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de votre désobéissance, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir pendant toute votre vie qu'avec beaucoup de travail.

» Elle vous produira des épines et des ronces, et vous vous nourrirez de l'herbe de la terre.

(1) Gen. 3, 16.

» Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous êtes sorti ; car vous êtes poussière, et vous redeviendrez poussière (1). »

La malédiction de Dieu s'est accomplie, et les hommes souffrent depuis le jour de la colère du Créateur.

Le savant Huet, évêque d'Avranches, a reconnu que la chute d'Ève a donné aux poètes l'idée de la fable de Pandore ; il croit de plus que le feu, qu'on dit avoir été ravi du ciel par Prométhée est le symbole de l'arbre de la science du bien et du mal (2), qui, selon la promesse de l'esprit malin, devait ouvrir les yeux de l'homme et de la femme, et les rendre semblables à Dieu, en leur donnant la connaissance de toutes choses (3).

Il est certain que dans la Genèse seulement il faut chercher l'origine des contes

---

(1) Gen. 3, 16.

(2) Ignem de cœlo subreptum, arbores scientiæ boni ac mali, symbolum esse manifestum est. Evam dissimulant Ate Homero et Pandora Hesiodo memoratæ. H. Demonst. Evang., p. 150 de la 3me édit.

(3) Gen. 3, 5. Et eritis sicut Dii, scientes bonum et malum.

absurdes que les mythologues ont inventés, et des détails qu'ils nous ont laissés sur la cause des maux qui affligent l'humanité. Le démon, auteur de cette longue infortune dont nous sommes les victimes, a continué d'aveugler les esprits des païens soumis à ses lois, et l'erreur eut bientôt composé une fable analogue à l'histoire sacrée, qui, toute défigurée qu'elle est, devient encore reconnaissable dans l'allégorie des poètes.

TITANS ET GÉANS.

Avant de passer à l'histoire de Jupiter, nous dirons ici quelques mots sur les terribles Titans qui troublèrent le repos du roi de l'Olympe par leur entreprise audacieuse. Nous les confondons avec les géans, parce que les poètes en ont fait ainsi, à cause de leur égale bravoure et de leur force commune.

« La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops et le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter et lui ont forgé la foudre. Ils étaient en tout semblables aux dieux; mais ils n'avaient qu'un œil rond au milieu du front : c'est de là qu'ils ont reçu le nom de Cyclopes (1) : leur

(1) Κύκλος, *orbis*, *rond*, ὤψ, oculus, œil; ou plutôt ce nom leur vient de leur profession; il répond à κολαπτω, je frappe, d'où l'on a fait κεκλαπα, au prétérit moyen; et au mot hébreu *klapah*, une *hache* ou un *marteau*. Leurs noms propres de Bronté (Βροντη, le tonnerre), Stérops (Στέροψ, l'éclair), Argé (Αργη, l'éclat ou la blancheur de la flamme), sont de même empruntés de leur profession. Voy. Berg. Orig.

force et leur adresse éclatantes dans les ouvrages qui sortaient de leurs mains.

» Il naquit encore, du Ciel et de la Terre, trois enfans d'une taille monstrueuse et d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée et Gygès, race terrible, qui avaient chacun cinquante têtes et cent bras, et les autres membres à proportion (1). »

Avant Hésiode, Sanchoniathon avait parlé de ces hommes extraordinaires. « De Guenos, avait-il dit, fils d'*Æon* et de *Protogène*, naquirent encore des enfans, mortels comme les premiers, qui furent nommés *Phôs, Pur, Plox*, c'est-à-dire *lumière, feu, flamme*. Ce furent eux qui, en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre, trouvèrent l'usage du feu. Leurs enfans, qui furent d'une grandeur démesurée, donnèrent leurs noms aux montagnes qu'ils possédaient : de là, les noms du mont Cassius, du Liban et Antiliban, du Brathys. Les enfans de ces géans furent Memrumus et Hypsuranius. »

---

des D., t. 2, p. 28. Bochart et Leclerc prétendent que le nom de Cyclopes vient de *ckek-loub*, sinus Lylibætanus, golfe de Lylibée en Sicile.

(1) Hésiod. Th. 2me part. v. 140.

Mais où Sanchoniathon et Hésiode avaient-ils puisé l'idée de cette race étonnante, si ce n'est dans les écrits sacrés, où il est marqué « Qu'il y avait des géans sur la terre; car depuis que les enfans de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans qui furent des hommes puissans et fameux dans le siècle (1). »

Ce passage a donné lieu à bien des interprétations qui, comme il arrive d'ordinaire, n'ont rien fait voir de satisfaisant, et ont forcé les hommes sensés à s'en tenir au texte purement et simplement. Toutefois, faisons observer qu'une vieille et fausse opinion voulait que les anges du ciel eussent fait un jour leur apparition sur la terre, et fussent devenus pères d'une race gigantesque. Le livre d'Énoc, reconnu apocryphe, a beaucoup contribué à fortifier cette folle croyance des peuples de l'Orient. On y attribue aux anges rebelles, ayant à leur tête Sexmiexas (le soleil), l'action des enfans

---

(1) Gen. ch. 6, 4. Gigantes autem erant super terram in diebus illis. Postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes a sæculo viri famosi.

de Seth qui descendirent dans les plaines du fils de Caïn pour épouser les filles du meurtrier d'Abel. On sait que cette question déraisonnable a été agitée dans les temps les plus reculés, et nul doute que les Grecs, amateurs du merveilleux, n'en aient fait leur profit.

Ces géans si vantés parmi les poëtes n'étaient probablement que des hommes célèbres par leur force ou leurs brigandages ; car le mot dont se sert l'Écriture pour marquer les géans signifie également hommes *tombés*, hommes *déchus* (1) et *perdus* de vices.

Il y eut néanmoins de vrais géans, des hommes d'une taille extraordinaire : les livres de Moïse en font foi. Les descendans d'Enahk, qui est appelé dans l'Écriture-Sainte le père des géans, étaient sans doute beaucoup plus grands que les hommes ordinaires (2). Og, roi de Basan, qui vivait du temps de Moïse, avait environ six ou sept coudées de hauteur (3); son lit de fer en avait neuf. L'histoire profane

(1) Nephelin. Lapsi.

(2) L'Écriture dit que les géans avaient dominé sur la terre. Isa. ch. 14, v. 9, et Judith appelle les géans, les enfans des Titans. Ch. 16, v. 6 et 7.

(3) Quinze pieds environ.

vient à l'appui, et rapporte que sous Auguste on vit à Rome un nommé Pusio qui avait dix coudées. On trouva, près de Milet, le corps d'Asterius, fils d'Anax (1). Le corps de Gabbara, apporté d'Arabie sous l'empereur Claude, avait près de dix pieds; enfin, il arrive encore de nos jours qu'on rencontre des personnes d'une taille gigantesque.

Ce que nous devons admirer dans l'histoire des géans de la fable et de ceux de l'Écriture, c'est que leur existence est placée, dans la mythologie, presque à la même époque marquée par la tradition judaïque; de sorte que c'est aux mêmes causes que la fable et la Bible attribuent la colère de Dieu et de Jupiter. Écoutons le magnifique récit que fait Hésiode de la guerre des Titans.

« Enfin le père des dieux et des hommes, les ayant un jour rassasiés de nectar et d'ambroisie, et régalés splendidement de tous les mets dont les dieux se nourrissent, voyant que leur courage s'enflammait sur la fin du festin, il leur tint ce discours : Illustres enfans du Ciel et de la Terre, soyez attentifs à mes pa-

(1) C'est l'Enax de l'Ecriture.

roles : voilà déjà ong-temps que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire et l'empire ; redoublez aujourd'hui de valeur et d'efforts contre ces ennemis redoutables ; rappelez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténèbres profondes et les liens cruels dont j'ai su vous délivrer. Alors le vaillant Cottus prit la parole : Nous savons, seigneur, répliqua-t-il, la vérité de ce que vous dites ; nous connaissons par expérience toute l'étendue de vos lumières et de votre sagesse ; c'est par elles que vous avez su venger l'opprobre des immortels ; c'est elle qui nous a tirés des chaînes et de la demeure obscure où nous gémissions. Comptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons rien pour vous assurer l'empire, et que nous combattrons les Titans avec plus d'ardeur que jamais.

» Toute l'assemblée des dieux applaudit à ce discours, et se sentit animée d'un nouveau courage ; tous, dieux et déesses, anciens Titans ou enfans de Saturne, combattirent dès lors avec plus de fureur. Jupiter mit en face de l'ennemi les géans qu'il avait fait sortir du sein de l'Erèbe, monstres redoutables par leur force et leur figure : ils avaient chacun cent

bras et cinquante têtes et les membres d'une grosseur énorme. Ils lançaient d'un seul bras des rochers entiers. De l'autre côté, les Titans étaient rangés avec un air fier et menaçant, et déchargeaient les plus terribles coups. Les flots de la mer en fureur mêlaient leur bruit confus à celui des combattans ; la terre en retentissait et en poussait de tristes gémissemens. Le vaste Olympe était ébranlé par les efforts des dieux ; leur marche impétueuse, le tumulte de leurs mouvemens, la violence de leurs coups, se faisaient sentir jusqu'au fond du noir Tartare. Ils s'accablaient mutuellement d'une grêle de traits ; les cris de fureur qu'ils poussaient pour s'exciter pénétraient jusqu'aux cieux. Jupiter donna l'essor à son courage, et fit les plus grands efforts de valeur ; son bras puissant lançait du haut de l'Olympe la foudre avec un fracas de tonnerre et d'éclairs continuels. La terre en mugissait prête à être embrasée, et les forêts entières étaient en proie aux flammes. Une chaleur brûlante se faisait sentir sur toute la face du globe, et faisait bouillir les eaux de la mer ; les Titans mêmes ne purent en éviter les ardeurs ; des tourbillons de flammes s'élevaient

jusqu'aux nues : l'œil ne pouvait soutenir l'éclat de la foudre qui embrasait jusqu'à l'Érèbe. On croyait voir et entendre le ciel s'approcher comme autrefois de la terre, et celle-ci prête à être réduite en poudre par le poids de sa chute : tel était le fracas que faisaient les dieux acharnés au combat. Les vents déchaînés élevaient des tourbillons de poussière et mêlaient leurs sifflemens aigus au bruit du tonnerre et des foudres que lançait Jupiter. Le tumulte allait toujours croissant, et le combat s'échauffait par la violence du carnage. Enfin cette fureur martiale commença à se ralentir. Les deux armées, d'abord rangées de front, avaient fondu avec impétuosité l'une sur l'autre; mais Cottus, Briarée et le fougueux Gygès avaient porté les plus terribles coups : ils avaient lancé de leurs mains vigoureuses jusqu'à trois cents rochers. Ils accablèrent enfin les Titans sous la multitude de leurs traits; ils les *précipitèrent dans les entrailles de la terre avec tout leur orgueil.*

» Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il y a d'espace entre la terre et le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeurerait neuf jours et autant de nuits

avant de toucher à la terre, et il lui faudrait un temps égal pour tomber de la terre au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts, et des ténèbres trois fois plus épaisses que la nuit en ferment l'entrée. Au-dessus sont les fondemens de la terre et de la mer; c'est là que les Titans sont plongés, dans une obscurité *profonde, par ordre de Jupiter; triste demeure, éloignée du séjour des mortels, et d'où ils ne peuvent sortir :* Neptune les y a renfermés avec des portes de fer et un mur impénétrable; c'est là encore qu'habitent les fidèles satellites de Jupiter, Gygès, Cottus et Briarée. C'est là enfin que commencent et finissent tour à tour la terre obscure, le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer et le ciel lumineux; lieu affreux que les dieux mêmes ont en horreur; chaos immense, dont un mortel ne pourrait atteindre le fond dans une année : à peine aurait-il passé l'entrée, qu'il serait emporté de côté et d'autre par un mouvement impétueux et des secousses violentes; séjour abhorré des dieux mêmes, qui n'est habité que par la nuit et les ténèbres épaisses. »

Enlevez à cette pompeuse narration son en-

veloppe poétique, et laissez subsister cet orgueil des Titans qui veulent s'élever sur le trône de Jupiter , vous retrouvez la rébellion des anges du ciel qui , comme les Titans, succombent après un long combat, et sont à jamais précipités dans l'abîme des douleurs. Le poète embellit, agrandit l'image, et ainsi a fait Milton dans son *Paradis Perdu.* La lutte angélique est, comme celle qu'Hésiode a décrite, pleine de tours de force et d'exploits prodigieux. Quoi qu'il en soit de cette assertion , tous les écrivains conviennent que la construction de la tour de Babel, dont l'histoire fut trop fameuse pour n'avoir pas été répandue dans tous les pays , a donné lieu aux anciens de forger l'entreprise des géans , ce ridicule projet étant en effet une espèce de rébellion contre le ciel. C'était l'orgueil qui avait fait dire aux enfans de Noé : « Faisons-nous une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant de nous disperser sur toute la terre (1) » ; aussi le

(1) Gen. cap. XI, 4. Et dixerunt : Venite, faciamus nobis civitatem et turrim , cujus culmen pertingat ad cœlum ; et celebremus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras.

Seigneur rendit vaine leur folle tentative. Ce qui autorise encore cette conjecture, c'est que Nembrod, qui conduisait les auteurs de ce dessein, est appelé géant par les septante ; enfin Julien-l'Apostat avait si bien vu la ressemblance de ces deux événemens, qu'il dit, sans prouver l'autorité des mythes, sur l'Écriture, que la fable des géans avait servi de base à la narration de Moïse.

On a prétendu que les géans avaient des pieds de dragons, et un savant distingué (1) croit que sous cette circonstance on a voulu nous conserver la défaite des Hévéens, dont le nom veut dire serpent : « Car les Grecs, dit-il, ont embelli cet événement, ainsi que toute leur histoire, de tout ce qu'ils avaient pu apprendre de celle de l'Orient, surtout de l'Égypte, et des aventures d'Osiris qu'ils ont mêlées dans cette fable ; on pourrait même penser que l'histoire de Cham, de Josué et de Moïse, qui est le Typhon des Égyptiens, y a donné lieu, et dire que ce prétendu géant obligea les dieux à se cacher sous la figure de différens animaux, parce que celui-ci, qui

(1) L'abbé Banier, édit. de 1709, t. 1, p. 122.

porta par ses conquêtes l'effroi jusqu'en Égypte, obligea les princes et les satrapes de ce pays à se cacher jusque dans les étables de différens animaux. »

Guérin du Rocher (1), parlant des Titans, enfans de la Terre, veut que les poètes les aient tirés des sept jours de la création. Selon lui, *Oceanos* serait le jour où l'eau fut créée, *Hyperion*, père du Soleil et de la Lune, serait le quatrième jour, où Dieu forma les astres; Saturne, septième enfant de *Titea*, serait le dernier jour, celui du Sabbath ou repos. Saturne ou Cronos n'est qu'une traduction, prétend-il, du mot hébreu *xbá* qui signifie *sept*, et *rassasié* quand on lit ce mot sans point; or, Cronos qui vient du grec *coreó* (2), veut dire *rassasié*, et Saturne, en latin, a la même signification (3).

L'idée de cette origine nous semble plus ingénieuse que vraie; ce qu'il y a de sûr, c'est que de l'aveu de Philon de Byblos (4) : « Les

---

(1) Hist. des temps fabul., t. 1, ch. 1, p. 137.

(2) *Κορέω, κορέννυμι*, saturo, je suis rassasié.

(3) *Satur*, rassasié, rempli.

(4) Dans le frag. de Sanchon. Voy. id. introd.

Grecs ont altéré et exagéré toutes les histoires anciennes, n'ayant cherché qu'à divertir par leurs récits, et dès lors ils ont dénaturé ces mêmes histoires. C'est de là qu'Hésiode et les autres poètes cycliques ont forgé des Théogonies, des *Gigantomachies,* des *Titanomachies* et d'autres morceaux par lesquels ils ont comme étouffé la vérité. »

JUPITER.

Jupiter, fils de Saturne et de Rhée, a de trop grandes ressemblances avec Cham, fils de Noé, pour qu'il ne soit pas le même ; le moyen de le prouver, c'est de montrer successivement les rapports de l'un avec l'autre.

Noé fit le partage de la terre entre ses trois enfans, Sem, Cham et Japhet; de même les poètes ont raconté le partage de l'univers entre Jupiter, Neptune et Pluton.

Jupiter mutila son père Saturne ; nous avons dit plus haut comment les païens ont été induits en erreur par le mot hébreu qui signifie découvrir et mutiler (1). Il n'est pas étonnant qu'ils se soient trompés sur ce point, puisque des docteurs juifs eux-mêmes ont écrit, en

---

(1) Bochart. Phal. 1.

commentant le chapitre IX de la Genèse, que Cham mutila son père Noé : le Babylonien Bérose l'a nettement expliqué (1).

Jupiter est appelé le roi du ciel, parce que Cham eut dans son partage l'Égypte, la Libye, et que l'Afrique, étant située en grande partie sous les tropiques, a été regardée par les anciens comme plus près du ciel que le reste du monde (2). Les poètes ont embelli la fiction, et, voyant Jupiter à la porte du ciel, ils n'ont pas tardé à le faire entrer dans l'empire des immortels.

Il est dit, dans la Genèse, que Cham était le plus jeune de ses frères (3); Jupiter était aussi, suivant Callimaque (4), le dernier des fils de Saturne.

Cham ou *Ham* signifie *chaleur*; le nom

---

(1) 3me liv. v. Lac.

(2) Terrarum primam Libyam (*nam proxima cœlo est*,
Ut probat ipse calor) tetigit...

Lucain, l. 9.

(3) Gen. 9. 24. Noe cum didicisset quæ fecerat ei filius suus minor. Observons que ce passage peut s'entendre de Chanaan, fils de Cham.

(4) Dans son hymne à Jupiter. Τῷ τοι καὶ γνωτοὶ, etc.

grec de Jupiter, *Zeus*, veut dire aussi chaleur, du mot *zeó*, *je brûle*.

Le fils maudit de Noé fut célèbre en Afrique, où il régna principalement sur l'Égypte et la Libye; de là vient que ces contrées, et particulièrement l'Égypte, sont appelées *Terre de Cham* dans la Bible (1); *Chemia* par Plutarque (2); terre de *Ham* par les Égyptiens, et que toute l'Afrique reçoit d'Alexandre Polyhistor le nom de pays de *Hamon* (3). Ses descendans l'ont adoré ensuite sous le nom de *Jov-ham* ou *Ammon*, et c'est précisément sous ce nom que Jupiter a été adoré en Afrique. Hérodote nous dit positivement qu'il s'appelait *Amoun* ou *Ammon* chez les Égyptiens (4); et Plutarque nous assure que tel était le nom propre de ce dieu (5). Pline fait mention dans ses œuvres (6) d'un temple *Hammon* situé à Me-

(1) Psalm. 77, 51, et percussit...... primitias omnis laboris eorum in Tabernaculis Cham. Id. 104, 23. Et intravit Israël in Ægyptum ; et Jacob accola fuit in terra Cham.

(2) Traité d'Isis.

(3) Terra Ammonis.

(4) In Euterp. Α'μμοῦν γὰρ Αἰγυπτιοι τον Δια, les Égyptiens appellent Jupiter *Ammoun*. Voy. Plut. in Iside.

(5) Traité d'Isis.

(6) L. 6. ch. 29.

roé dans l'Éthiopie ; Quinte-Curce, dans son histoire d'Alexandre, parle d'un autre temple de Jupiter-Hamnon, placé dans des déserts immenses (1), et dit qu'Alexandre alla le visiter à cause de la grande célébrité des oracles qu'on y rendait (2). Le même auteur rapporte que les habitans de ces parages sont pour la plupart des brigands qui infestent les rivages, et s'enrichissent des dépouilles des vaisseaux (3); que ceux qui fréquentent les bois logent dans des cabanes éparses et sont nommés *Hammoniens* (4).

Le Chaldéen Bérose avait dit aussi qu'Ammon, roi de Libye, étant en danger de périr dans les déserts de ce pays, où nulle fontaine ne se présentait à sa vue, dut son salut à un bélier qui lui découvrit une source ; qu'en reconnaissance il bâtit en ce lieu un temple *à*

---

(1) Tandem ad sedem consecratam Deo ventum est. Incredibile dictu, inter vastas solitudines sita...... Quint. C., l. 4, cap. 7.

(2) Audire Jovis Hammonis oraculum statuit. Id.

(3) Quippe obsident littora, et æstu destituta navigia notis sibi vadis occupant. Id.

(4) Incolæ nemoris, quos *Hammonios* vocant, dispersis tuguriis habitant. Id.

son père Hammon : ce qui montre que Cham était l'objet du culte des Africains. Le même Bérose ajoute que la statue du dieu avait la tête d'un bélier : ainsi l'on avait voulu honorer en même temps le père des Libyens et le bélier qui avait sauvé la vie au roi. La fable de cet animal indiquant une source au voyageur altéré est puisée dans une autre fable qui veut que des ânes sauvages aient servi de guides à Moïse dans la découverte d'une fontaine, au sein de la solitude : les gentils l'ont répétée à plaisir, pour tourner en ridicule le peuple hébreu (1).

On sait encore que la ville de Jupiter, en Égypte, appelée *Diospolis* par les Grecs, était la ville d'*Amon*, en hébreu *No-Amon* (2), où Cham ou Hammon avait fait son plus long séjour. Enfin tout s'accorde pour prouver que Cham, mis au rang des dieux par sa postérité, aura été le prototype de Jupiter. Sans doute il serait absurde de soutenir que Cham est le modèle des trois cents Jupiters et plus qui ont été adorés chez les peuples divers; mais il est cer-

(1) *Voy*. Tacit., l. 5, c. 1.
(2) Voy. Pluche, Hist. du Ciel, t. 1, ch. 2.

tain que le premier qui porta ce nom est le Jupiter-Ammon des Libyens, le plus ancien de tous; que c'est de l'Afrique que son culte s'est répandu par toute la terre. C'était dans la Libye qu'était son fameux oracle, rivalisant avec ceux de *Dodone* et de *Trophonius;* et les brebis et les chèvres qu'on immolait ordinairement à ce dieu rappellent trop l'histoire du bélier, citée plus haut, pour qu'on n'y retrouve pas l'origine de cette espèce de sacrifices.

Après le Jupiter-Ammon, on cite le Jupiter Bélus ou Nembrod, descendant de Cham, et Sanchoniathon le compte parmi les enfans de Saturne. Successivement s'élevèrent une foule d'autres Jupiters, tels que le Jupiter Sérapis des Égyptiens; le Jupiter Célus des anciens Perses; le Jupiter de Thèbes; le Jupiter Pappée des Scythes; le Jupiter Taranus des Gaulois; le Jupiter Apis, roi d'Argos, petit-fils d'Inachus; le Jupiter Astérius, roi de Crète, qui enleva Europe et fut père de Minos; le Jupiter, père de Dardanus; le Jupiter Tantale, qui enleva Ganymède; le Jupiter père d'Hercule et des Dioscures, et tant d'autres que chaque nation voulut avoir.

Nécessairement Jupiter a eu un grand nombre de noms et de surnoms, dont les uns sont tirés des lieux où il était honoré, les autres des différens peuples qui avaient adopté son culte; beaucoup encore étaient pris de ce qui avait donné lieu aux temples et aux autels qui lui étaient consacrés. Les plus beaux étaient ceux d'*Optimus, Maximus* (1), de *Père,* de *Modérateur,* de *Recteur* et de *Roi.* Nous allons chercher l'origine de ceux de *Chasseur,* de *Victorieux,* d'*Aigiokos*, de *Libérateur* et de *Sauveur*, etc., qui conviennent, soit à Noé, père de Cham, soit à Cham ou à son descendant Nembrod.

Jupiter est appelé le tout-puissant, le *Cynéthæus,* c'est-à-dire *le chasseur;* et ces noms appartiennent à Nembrod, qui est connu dans l'Écriture sous ceux de *puissant sur la terre* et de *chasseur vigoureux.* « Chus engendra, dit la Genèse (2), Nembrod, qui le premier

---

(1) Très-bon, très-grand.

(2) Gen., 10, 8. Ipse cœpit esse potens in terra et robustus venator coram Deo. Ob hoc exivit proverbium : quasi Nembrod robustus venator coram Domino.

commença à être puissant sur la terre. Il fut un violent chasseur devant le Seigneur. De là est venu ce proverbe : violent chasseur devant le Seigneur, comme Nembrod. »

Par ces mots, *violent devant le Seigneur,* on entend le plus violent qui fût sous le ciel (1). Ce fils de Cham, par ses usurpations, mit fin aux beaux temps que les poètes ont nommés ceux de l'âge d'or, et Jupiter aussi, selon la fable, amena le siècle de fer par sa conduite désordonnée.

Le premier, dit saint Jérôme, apprit à tuer les hommes en tuant les bêtes; il usurpa une domination tyrannique : Babylone, Arach, Achad et Chalanne étaient des villes soumises à ses lois (2).

Saint Augustin ajoute que l'Écriture, en l'appelant chasseur, veut marquer que c'était un voleur et un brigand. Ainsi les conquêtes des enfans de Cham, qui portèrent leurs armes en Asie contre les fils de Sem, firent-elles regarder Jupiter comme un dieu *victorieux*, *vo-*

---

(1) *Hebraïsm.* Vatabl.
(2) Gen., 10, 10.

leur, aimant le butin (1), *et répandant partout la fureur* (2).

On appelait encore Jupiter *Égyptien*, et quelquefois *le Nil*, à cause du partage de Cham, et du séjour de ce dernier en Afrique.

Son nom d'*Aigiokos*, formé d'*aigos* (3) ou *aigis*, *une chèvre*, et son *égide*, étaient pris du vêtement des peuples de la Libye, où demeura Cham. Ce vêtement s'appelait *aigis* : il consistait en une peau de chèvre, ou il était composé en partie du poil de cet animal.

Il fut aussi nommé *laboureur* (4); par les Phéniciens, *Dagon* (5), parce que la famille de Noé, à l'exemple de son chef (6), cultiva la terre avec soin. Quant aux titres de *libérateur* et de *sauveur* (7) accordés à Jupiter, ils ne peuvent convenir qu'à Noé, qui conserva la race

---

(1) Prædator.

(2) Στρατιος, guerrier ; *νικηφόρος*, remportant la victoire ; *μανίωδης*, *mœmactes*, furieux. Voy. Lilio Geral. syntag.

(3) Αἰγὶς, pellis capræ, peau de chèvre, αἴξ, chèvre.

(4) Arator.

(5) Dagon, dit Sanchoniathon, après avoir trouvé le blé et inventé la charrue, fut nommé *Jupiter le laboureur* (Ζεύς Αρότρίος).

(6) Cœpit Noe vir agricola exercere terram. Gen., 9.

(7) Eleutherius.

humaine : les gentils auront attribué au fils ce qui n'appartenait qu'au père.

Terminons cet article par l'explication du mot Jupiter.

Primitivement, on disait *Jov*, que l'on joignait à un autre nom : ainsi on a dit d'abord *Jov-Ammon* (1), puis *Jov-piter, dieu le père*. Ces mots dérivent du nom sacré Jehova ou Iheuhe (2), changés en *Jevo*, *Jeo* et Iao des Grecs.

Les Hébreux n'osaient le prononcer habituellement; ce n'était qu'à la grande fête du 10 de septembre, jour auquel ils recevaient l'absolution générale, qu'ils pouvaient voir sur le front du grand-prêtre le nom de Dieu, le Jehova, gravé sur une lame d'or. Ce nom mystérieux était alors proféré dans le sanctuaire, à voix basse, avant que le peuple reçût la bénédiction. Ce qui prouve que c'est le même qu'Iao, c'est que, de l'aveu de Diodore lui-même, le Dieu des Hébreux était ainsi appelé par Moïse, qui avait inscrit Iao sur les tables

(1) Voy. Pluche, Hist. du Ciel.

(2) Chez les Samaritains.

de la loi (1). L'oracle d'Apollon consulté par les Grecs, pour savoir auquel des dieux ils donneraient le nom de Iᴀo, répondit que ce serait au soleil, qui seul le méritait, parce qu'il était de beaucoup au-dessus des autres divinités (2). On ne tarda pas à le prodiguer ; on l'accorda aux grands dieux, et on le joignit même aux noms des héros les plus modestes de l'antiquité.

---

(1) L. 1, p. 59. Τον Ι'άω επικαλουμενον θεον.

(2) Φράζειω τον πάντων ὕπατον θεὸν ἔσμεν Ι'αω

Χείματί μεν τ' ἀίδυν, δια. . . . . . .

Macrob., l. 1, des Saturn.

NEPTUNE.

Neptune, selon la fable, était un des princes Titans; il eut, dans le partage que les trois frères firent de leur vaste empire, la mer, les îles et tous les lieux qui en sont proches : de là vient qu'il est regardé comme le dieu de la mer. On le représente sous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque ou coquille par des chevaux marins, ayant en main le trident pour sceptre.

Il n'est autre que Japhet, fils de Noé, qui eut, dans le partage de la terre entre lui et ses frères, les péninsules, les côtes des mers, la Grèce, l'Archipel et l'Europe. L'Écriture sainte le dit positivement, en donnant les noms des fils de Japhet. Voici les termes dont elle se sert : « Ils partagèrent entre eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, où chacun eut sa langue, sa famille et son peuple particulier (1). »

---

(1) Gen., cap. 10, 5. Ab his divisæ sunt insulæ gentium in

Lactance rapporte divers témoignages servant à prouver que, comme Japhet, Neptune eut pour sa part les îles et tous les lieux voisins des mers.

Il cite Evhemère, qui avait composé en grec une histoire des dieux, prise des inscriptions des anciens temples, et traduite en latin par Ennius (1).

Le nom de Neptune a beaucoup de rapport avec celui de Japhet. Japhet, en hébreu, veut dire *étendu, dilaté*; et Noé, dans la bénédiction qu'il donna à son fils, fait allusion à son nom, en lui souhaitant un grand nombre de descendans destinés à répandre au loin son souvenir : « Que Dieu, dit-il, multiplie la posté-

---

regionibus suis : unusquisque secundum linguam suam et familias suas in nationibus suis.

(1) Lact., de falsa Religione, l. 1, cap. 11. Neptuno maritima omnia cum insulis obvenerunt. Quomodo id probari potest? Nimirum veteres historiæ docent. Antiquus auctor Evhemerus, qui fuit ex civitate Messana, res gestas Jovis et cæterorum qui dii putantur, collegit, historiamque contexuit ex titulis et inscriptionibus sacris, quæ iis antiquissimis templis habebantur...... Hanc historiam interpretatus est Ennius et secutus : cujus hæc verba sunt ibi Jupiter imperium Neptuno dat maris, ut insulis omnibus, et quæ secundum more loca sunt, omnibus regnaret.

rité de Japhet; qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave (1). »

Neptune, qui diffère peu de Japhet, vient du terme hébraïque *phata, étendu,* ou peut-être du mot égyptien *nephthym*, qui signifie, selon Plutarque, *promontoires et rivages des mers* (2).

Quoi qu'il en soit de l'une ou l'autre de ces étymologies, il est manifeste que les Grecs, appelant Neptune *Posidon* (3), n'ont fait que traduire le nom de Japhet, ou plutôt ils se sont servis de l'expression phénicienne *pesitan* (posidam), qu'ils ont transportée dans leur langue. *Pesitan* veut dire *étendu, répandu au loin,* et a pour racine *pesat, dilater.* Vainement cherche-t-on dans le grec l'origine du mot *posidon* (4); le témoignage des poètes mi-

(1) Dilatet Deus Japhet, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus.

(2) Plut., dans son Traité d'Isis et d'Osiris. Νέφθυν δὲ καλουσι τῆς γῆς τὰ ἔχατα.

(3) Ποσειδῶν.

(4) L'abbé Banier et autres prétendent que ce mot signifie *brise-vaisseau.*

lite en faveur de l'étymologie qu'a présentée Bochart (1). En effet; partout cette idée d'*étendu*, de *largeur*, se reproduit lorsqu'il s'agit de Neptune.

Phornute l'appelle le dieu *à la large poitrine* (2). Homère dit, en parlant de ses domaines, *le dos immense de la mer* (3); enfin on lui donne de préférence l'épithète de dieu *commandant au loin* (4).

Si on le nomme encore *taureau* (5), à cause du mugissement de la mer; *dompteur de chevaux* (6), par la comparaison de la course des navires avec celle des chevaux, c'est qu'on célébrait sous ces mêmes dénominations ceux qui les premiers s'étaient hasardés sur les mers. Or, après Noé, ce durent être les enfans de Japhet qui firent de longues courses sur les eaux, puisque les lieux qu'ils occupaient, d'a-

---

(1) Georg. Sac., l. 1, v. 2, p. 9.

(2) Ε'ὐρὺστερνος. Qui habet latum pectus. Iliad., l. 3, v. 159.

(3) Ε'π' ἐυδέα νῶτα θαλᾶσσης, *per lata dorsa* maris.

(4) Ε'ὐρυκρέιων, late dominans.

(5) Ταῦρος.

(6) Ιππειος.

près le partage des trois fils de Noé, les obligeaient de devenir marins, et de s'exposer dans des vaisseaux à la merci des ondes, lorsqu'ils voulaient communiquer les uns avec les autres, et entretenir leurs relations commerciales.

PLUTON.

Pluton, fils de Saturne et de Rhéa, régnait dans les enfers avec Proserpine. Tous les noms qu'on lui a donnés avaient rapport à sa qualité de dieu des morts. Les Latins l'appelaient *Summanus*, dieu des mânes; les Sabins *Soranus*, qui a l'intendance des cercueils; d'autres *Urgus*, de *urgere*, parce qu'il poussait à la mort. Le nom de *Februus* est tiré d'un ancien mot latin qui signifie faire des lustrations, parce qu'elles avaient lieu dans les cérémonies funèbres : c'est pour cette raison que certains sacrifices institués en son honneur s'appelaient *Februa*. On lui immolait des brebris noires; on lui mettait entre les mains des clefs au lieu de sceptre, pour marquer qu'on ne revenait pas de son royaume; enfin on lui consacrait tout ce qui était de mauvais augure.

L'antiquité s'est plu à le charger de tout ce qui pouvait le rendre terrible aux humains, et les Grecs l'ont appelé *Aëides* ou Adès (1), qui

(1) Αδες, αειδες.

veut dire *triste*, *ténébreux*. On sait combien les déesses du ciel avaient horreur du séjour qu'il habitait : nulle d'elles ne le voulait pour époux ; de sorte qu'il fut obligé d'enlever de force Proserpine, fille de Cérès, qui se promenait dans les prairies d'Enna, cueillant des fleurs avec quelques-unes de ses suivantes et avec les sirènes qui l'accompagnaient.

L'explication de la fable de ce dieu est une suite de celle de Jupiter et de Neptune. Les enfers lui échurent dans le partage du monde, c'est-à-dire qu'il eut pour sa part du vaste empire de ses frères une contrée réputée lugubre et pleine de désolation.

Examinons comment il est la copie de Sem, fils de Noé, à qui l'Asie avait été donnée.

Le nom de Sem en hébreu veut dire *destruction* et *désolation* (1) ; le nom phénicien de Pluton, *Axiokersos* (2), a la même signification, et c'est sous ce nom que ce Dieu était adoré dans l'île de Samothrace.

---

(1) Sem a Samma, Semama quod vastitatem et desolationem sonat, dit Boch. dans sa Geog. Sacr.; c. 11, p. 10.

(2) Αχιοκερσος, *destruction*. Les Phéniciens l'appelaient encore *muth*, qui signifie destruction, mort.

Une raison plus grave a fait regarder Sem comme le dieu des enfers; c'est dans la haine des païens contre ses descendans qu'il faut chercher la cause de cette fable étrange.

Sem était le fils chéri de Noé, qui avait dit: « Que le Seigneur Dieu de Sem soit béni, et que Chanaan soit son esclave (1). » Dieu lui-même avait marqué sa prédilection pour Sem, duquel devait descendre un jour son peuple élu; et il ne fallait que cela pour lui attirer l'envie des nations. Mais ce qui dut contribuer, plus que tout le reste, à faire détester sa famille des peuples ensevelis dans l'idolâtrie et dévoués au culte du démon, c'est qu'elle se tenait à part de ces sacrifices en horreur au vrai Dieu; c'est que, conservant dans son sein les principes religieux de son père, elle semblait reprocher aux autres leur conduite insensée et leurs erreurs coupables. De là cette inimitié antique, ce mépris général que les gentils n'ont cessé de faire retomber sur elle. Les descendans d'Abraham furent regardés comme un peuple particulier, séparé des

---

(1) Gen., 9, 16. Benedictus Dominus Deus Sèm, sit Chanaan servus ejus.

autres par ses cérémonies, ses lois et sa sévérité. Tandis que leurs voisins s'abandonnaient aux passions et aux vices, eux demeuraient dans la retraite, pratiquant en silence les lois de leur culte, observant rigoureusement sa discipline austère. Il n'est point étonnant alors qu'ils aient été appelés *enfans des ténèbres*; que Sem, leur père et leur chef, ait été surnommé *Adès* (1), et que leur pays ait semblé un séjour obscur, l'enfer lui-même.

Tacite vient confirmer cette opinion, et résumer ainsi tous les préjugés des nations contre la postérité de Sem.

« Moïse, dit-il, institua des cérémonies et des lois opposées à celles de tous les autres hommes; les mœurs de ses sectateurs détruisaient toute raison et toute honnêteté; des villes illustres de leur pays furent même consumées par le feu; l'air et la terre sont infectés par les exhalaisons mortelles d'un lac fétide; les moissons, les fruits d'automne meu-

---

(1) Ce mot paraît formé du phénicien *ed* ou *aiid*, exitium, *perte*, mort. Voy. l'abbé Banier, Expl. des F., t. 1, p. 257, 1re édit.

rent sur le sol, attaqués par la corruption, placés sous un ciel ennemi (1). »

Certes, il n'en fallait pas tant pour faire regarder les contrées habitées par les fils de Sem comme une bouche de l'enfer. L'Asie, occupée par Sem, signifie en hébreu *bourbeuse*, *pleine de limon*. Vaste, portant ses bornes à d'impénétrables extrémités, paraissant un ténébreux désert rempli d'horreurs et de souterrains lugubres, elle fut l'objet de la crainte des autres régions, qui alors la flétrirent du nom de *séjour infernal*. Mais l'Asie était riche; de son sein s'épanchaient des trésors qu'on offrait à l'Europe et à l'Afrique : cela suffit pour faire donner à celui qui en était le maître le nom de *Plutus* ou *Dis*, c'est-à-dire *le dieu des richesses*.

---

(1) Moses novos ritus contrarios cæteris mortalibus indidit : eorum mos absurdus sordidusque ; in eorum regione urbes inclytæ igni flagravere ; halitu lacûs infici terram corrumpi aerem, fœtus segetum et autumni putrescere reor solo, cœloque juxta gravi. Hist., l. 5.

MERCURE.

Il y eut plusieurs Mercures, si l'on en croit Cicéron; mais le plus célèbre est le fils de Jupiter et de Maïa: à lui seul on a attribué toutes les qualités des autres. Le Mercure égyptien, le *Trismégiste*, ou trois fois grand, a fourni aux poètes plusieurs matériaux pour orner l'histoire de ce dieu. Il s'appliqua à faire fleurir les arts et le commerce en Égypte; il acquit de profondes connaissances dans la géométrie, et fut l'auteur des anciens livres qui concernaient la religion égyptienne. Plusieurs savans ont reconnu en lui Moïse (1) et Joseph; d'autres y ont vu Éliézer, serviteur d'Abraham (2). Il est possible que, pour embellir la fable de Mercure, les mythologues aient emprunté quelque chose des aventures de Joseph et de Moïse surtout, si célèbre en

(1) M. Huet, Démonst. Ev. Jean Nicolai pense de même.
(2) Voy. Fourm., Reflex. crit., t. 1.

Égypte. Mais, si l'on veut trouver un parallèle parfait entre le fils de Maïa et un personnage connu dans l'Écriture sainte, Chanaan, fils de Cham, peut seul offrir exactement les mêmes traits que le dieu des gentils. Le sentiment de Bochart est le mieux fondé, et pour cette raison nous avons partagé son opinion.

Mercure et Chanaan, dit-il (1), ont passé pour être fils de Jupiter ou Hammon, qui était le même que Cham : l'un et l'autre ont pris leur nom du commerce; tous les deux furent serviteurs, l'un des dieux, l'autre de ses frères. On n'a donné à Mercure le soin des chemins que parce que les Phéniciens ou Chananéens voyagèrent beaucoup; les ailes de ce dieu sont les voiles des vaisseaux des Phéniciens. Il fut appelé le dieu de l'éloquence, parce que c'est encore aux Phéniciens que l'Occident est redevable de l'usage des lettres.

Faisons ressortir davantage, s'il est possible, chacun de ces rapports pleins de vérité.

Nous avons montré plus haut que Jupiter était Cham, et, par conséquent, rien n'est plus juste que de dire Mercure fils de Cham, après

(1) Geog. Sacr., l. 1, c. 3, p. 11.

avoir changé toutefois son nom en celui de Chanaan pour se conformer au texte de la Genèse (1). Mais ce changement même est inutile, puisque le nom de Mercure n'est que la traduction fidèle de celui de Chanaan; l'un et l'autre sont synonymes. En effet, *chanaan* signifie *marchand* (2), et *mercure* a, en hébreu, la même signification (3) : le rapprochement est d'autant plus frappant que les fils de Maïa et les descendans de Chanaan, c'est-à-dire les Phéniciens, sont réputés également comme les inventeurs du commerce, qu'ils étendirent de toutes parts, et portèrent dans toutes les régions connues de l'antiquité.

Chanaan est déclaré par Noé le serviteur de ses frères (4) : de là les mythologues ont pris l'idée de condamner Mercure à servir tous les dieux. Le satirique Lucien n'a pas manqué, dans un de ses dialogues (5), de faire voir

---

(1) Gen., 9, 18. Porro Cham ipse est pater Chanaan.

(2) Mercator, negotiator.

(3) De *racal, negociari,* vient *marcol* et *marcolet, mercatura, marchandise.* Voy. Pluche, Hist. du Ciel, parag. 25.

(4) Gen., 9, 25, 26, 27.

(5) Maïa et Mercure.

l'humiliation de ce dieu *Camillus* (1), obligé d'exécuter les ordres des immortels, de balayer leur salle à manger, de remplir tous leurs messages, de courir tout le jour sans qu'il lui soit permis de se reposer un instant : dans son chagrin, il se compare aux pauvres humains réduits à un dur esclavage (2). « Y a-t-il dans le ciel, dit-il à sa mère, un dieu plus malheureux que moi? J'ai seul plus d'affaires que tous les autres dieux ensemble? Premièrement je me lève dès le point du jour pour nettoyer la salle du festin et celle des assemblées. Ensuite il faut que je me trouve au lever de Jupiter pour prendre ses ordres et les porter de côté et d'autre. Au retour, je sers de maître-d'hôtel et quelquefois d'échanson ; au moins faisais-je ce métier avant la venue de Ganymède. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que, la nuit même, lorsque tout le monde repose, il me faut aller mener un convoi de morts aux enfers et assister à leur jugement, comme si tout le jour je n'étais pas assez oc-

---

(1) Qui sert.

(2) Ὥσπερ οἱ ἐν γῇ κακῶς δουλεύοντες.

cupé à faire le métier de sergent, d'athlète, d'orateur et plusieurs autres semblables. »

En effet, Mercure avait encore d'autres fonctions à remplir. Il était chargé, sous le nom de *Vialis*, de l'inspection des chemins, parce que les Phéniciens, ou les descendans de Chanaan, ne cessaient de fréquenter les routes, établissant des colonies en tous lieux. On lui donnait aussi des ailes pour marquer la promptitude des expéditions phéniciennes et la légèreté de leurs navires fendant les mers à l'aide de leurs voiles.

Mais, s'il était bon marchand, il était aussi le plus rusé des voleurs, qui en avaient fait leur dieu. Les habitans de l'Olympe s'étaient plus d'une fois plaint de sa conduite audacieuse : tour à tour il avait dérobé à Neptune son trident, à Mars son épée, à Apollon ses flèches, et à Vénus sa ceinture. Ce vol du trident signifiait que les fils de Chanaan étaient d'habiles navigateurs, qui n'avaient pas craint d'affronter les périls dont les environnait le roi des mers, vaincu jusque sur ses domaines.

L'adresse des Phéniciens dans le commerce a fait passer Mercure pour un marchand rusé,

même voleur (1). C'est à ce titre qu'on lui met une bourse à la main ; c'est son symbole le plus ordinaire, et Oppien, plein d'admiration pour son talent, l'appelle le plus grand des fils de Jupiter, et le plus étonnant génie pour le gain. Il y en a qui lui mettent la bourse à la main gauche, et à l'autre un rameau d'olivier et une massue : cette massue serait, selon un mythologue, la marque de la force et de la vertu nécessaires pour le trafic, c'est-à-dire de la bonne foi entre les marchands et de la force pour supporter les désastres, les pertes et les travaux qui se rencontrent dans les voyages de commerce, où il faut beaucoup de constance et de fermeté. Le rameau d'olivier indique la paix, non seulement utile, mais indispensable au négoce.

Mercure est encore le dieu de l'éloquence, parce que c'est aux descendans de Chanaan que la Grèce doit l'usage des lettres. On lui offrait, en cette qualité, les langues des victimes.

On le fit aussi l'inventeur de la musique, de

(1) Ejusdem (Mercurii) furocitas Phœnicum in commerciis vafritatem exprimit. Boch., cité pl. haut.

plusieurs autres arts (1) et surtout de la lyre, parce que c'est dans la Phénicie que les arts ont pris naissance, et que la lyre a été inventée, comme le prouve son nom de *kinura* (2).

Si Mercure a passé pour l'auteur de l'astronomie; si par lui l'homme a pu connaître le mystérieux assemblage des planètes, et pénétrer dans les secrets du ciel (3), c'est que les Phéniciens furent les premiers à observer les astres, à interroger leur marche régulière, et à les consulter avant de se mettre en mer; c'est que leur long séjour dans les vaisseaux éloignés des terres, leur abandon sur les eaux qu'ils voyaient seules avec le ciel, les rendirent astronomes et familiers avec les constellations qu'ils retrouvaient sans cesse au-dessus de leurs têtes (4).

On sait encore que Mercure était l'ambassadeur et le plénipotentiaire des dieux : il se

---

(1) Te canam, magni Jovis et deorum
Nuncium curvæque lyræ parentem.
Horat., l. 1, od. 10.

(2) Κινυρα, cithara, lyra.

(3) Tu princeps auutorque sacri, Cyllecie, tanti;
Per te jam cœlum interius, jam sidera nota.
Manilius.

(4) Strab., l. 16.

trouvait dans tous les traités de paix et d'alliance. Souvent on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à sa conduite; mais plus souvent il est occupé à remplir des messages peu honnêtes, et Jupiter l'envoie de côté et d'autre pour entamer des intrigues indignes du maître des dieux. Ce honteux esclavage ne serait-il point la suite de la conduite criminelle de Cham à l'égard de son père? La fable n'aurait-elle point voulu lui en faire subir, dans son fils, les conséquences, en disant que Mercure était non seulement le serviteur des dieux, mais encore le misérable entremetteur de leurs plaisirs? C'est l'opinion de plusieurs savans, entre autres du célèbre Bochart (1), qui prétend que c'est en mémoire de l'action de Cham que Mercure est représenté dans une posture indécente, comme le disent Hérodote (2) et Pausanias (3). Le même auteur veut que les païens lui aient offert en

(1) Geog. sacr., l. 1, c. 3.

(2) Dans Euterp.

(3) Il rapporte qu'une statue de ce dieu, pleine d'indécence, était élevée sur un piédestal dans la ville de Cyllène en Élide.

sacrifice le lait et le miel (1), parce que la terre qu'habitait Chanaan versait de son sein le lait et le miel.

Quant au caducée ou baguette mystérieuse qu'on lui met entre les mains, elle devint un symbole de paix, du moment où il sépara, par sa vertu, deux couleuvres qui se battaient. Depuis il la porta comme un envoyé de paix, et c'est de là que ceux qui remplissent ces fonctions s'appellent *Caduceatores*. Elle désignait en outre l'emploi qu'avait Mercure de conduire aux enfers les ames des morts (2). On s'imaginait qu'il était impossible de mourir sans que ce dieu, avec sa verge d'or, eût rompu les liens qui unissent l'ame au corps. On croyait encore que c'était elle qui faisait passer en

---

(1) Antipater dit aux pasteurs d'offrir à Mercure du lait et des libations de miel, parce qu'il aime ces sortes d'offrandes.

> Ε'υχολος Ερμείας, ῷ ποιμενες, ἐν δὲ γάλατι
> Χαίρων, καὶ δρυϊνῳ σπενδόμενος μέλιτι.
>
> Auth., t. 1, c. 38.

(2) Tum virgam capit; hac animas ille evocat orco,
Pallentes alias sub tristia tartara mittit,
Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat.
Virg. Eneid., 4. — Horat., l. 1, od. 10 et 24.

d'autres corps, selon la doctrine de la métempsychose, les ames qui avaient accompli le temps qu'elles devaient passer dans les Champs Élysées.

Sans chercher beaucoup de mystère dans ce caducée, il est probable qu'on en aura donné un à Mercure, le grand ambassadeur des dieux, parce qu'en Orient toute personne constituée en dignité portait, dit le savant auteur de l'histoire du ciel, un sceptre ou un bâton d'honneur, et quelquefois une lame d'or sur le front, qu'on nommait *cadosh* ou *caducée*, et qui signifiait *un homme saint* (1), pour avertir que celui qui portait ce bâton ou cette marque était un homme public qui devait aller et venir en liberté, et dont la personne était inviolable. Telle est, continue Pluche, l'origine des noms qu'on donne à la baguette que porte Mercure. Mais d'où est venue cette coutume répandue dans l'Orient? Le même auteur nous le dit encore, et prouve ainsi que c'est des Hébreux qu'elle a été empruntée, ou que c'est chez eux qu'elle se rencontre plus fréquemment. Lorsque la prophétesse Débora félicite,

(1) *Cadosh*, sanctus, separatus.

dans son cantique, les capitaines ou les chefs de la demi-tribu de Manassès, qui demeurait au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi, elle nous les représente ayant en main le bâton de commandement. Quand les tribus murmurent de voir le sacerdoce demeurer dans la tribu d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter leur sceptre au tabernacle (1). Celui de Lévi, que portait Aaron, se trouva fleuri le lendemain, et l'Écriture-Sainte remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre ou bâton de commandement. Cette distinction était tellement affectée au chef de chaque grande famille, que, dans la langue orientale, une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob signifient les douze tribus des Israélites; et, pour dire la tribu de Lévi ou la tribu de Juda, on ne pouvait dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étaient les deux excellens ouvriers que Moïse employa à la conduite des ouvrages

(1) Num., c. 17.

du tabernacle, l'Écriture dit d'Hooliab qu'il était du sceptre de Dan, et de Bézéléel qu'il était du sceptre de Juda. Enfin Moïse se montre partout armé de sa verge : c'est elle qui s'étendit sur l'Égypte pour appeler sur elle tous les fléaux ; c'est elle qui se change en serpent (1), et de là vient probablement qu'on aura donné à celle de Mercure deux serpens entrelacés, dont le corps se replie en deux demi-cercles, pendant que la tête passe au-delà de la baguette. C'est encore la verge de Moïse qui réunit les eaux de la mer Rouge, qui frappe le rocher d'où se précipite une source abondante : « Marchez devant le peuple, dit le Seigneur à Moïse, menez avec vous des anciens d'Israël ; prenez en main la verge dont vous avez frappé le fleuve (2), et allez jusqu'à la pierre d'Horeb. Je me trouverai là moi-même présent devant vous ; vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau, afin que le peuple ait à boire. Moïse fit devant les anciens du peuple ce que le Seigneur lui avait commandé (3). »

(1) Exod., 7, 12.

(2) Du Nil quand il fut changé en sang.

(3) Exod., 17, 5...... Et virgam, qua percussisti fluvium,

Ces exemples multipliés doivent satisfaire ceux qui s'étonnent de retrouver assez souvent, dans les fables, le caducée de Mercure et la baguette de Bacchus.

---

tolle in manu tua et vade. En ego stabo ibi coram te, supra petram Horeb, percutiesque petram, et exibit ex eo aqua ut bibat populus.......

VULCAIN.

Vulcain, que la plupart des mythologues font fils de Jupiter et de Junon, fut, à cause de sa laideur, jeté du haut du ciel dans l'île de Lemnos*, où depuis il a été particulièrement honoré. Il se rompit, dit la fable, une jambe en tombant, et resta boiteux le reste de ses jours. Devenu grand, il se fit forgeron, et travailla pour les dieux, et surtout pour Jupiter, dont il fabriquait les foudres.

On lui a attribué tous les chefs-d'œuvre des temps fabuleux, tels que le palais du soleil, les armes d'Achille et d'Énée, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, et les cymbales d'airain dont Hercule se servit pour chasser des bois les oiseaux nommés Stymplalides.

Ses forges étaient dans les îles de Lemnos et de Lipari, appelées Vulcanies, puis Éolies, et au fond du mont Etna. Ses compagnons étaient les Cyclopes, parmi lesquels se rendirent célèbres Brontès, Stéropès et Pyracmon.

Les savans ont été généralement d'accord

quand il s'est agi d'expliquer la fable de Vulcain, et l'on reconnaît aisément ce dieu dans Tubalcain, fils de Lamech (1) et de Sella. Le nom de l'un et de l'autre offre une grande ressemblance; mais la profession qu'ils exerçaient ne laisse plus aucun doute sur le rapport qu'ils ont entre eux.

L'Écriture nous apprend elle-même que Tubalcain fut l'inventeur de l'art de fondre et de travailler le fer et les métaux. « Sella, dit-elle, enfanta aussi Tubalcain, qui eut l'art de travailler avec le marteau, et qui fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer. Noëma était la sœur de Tubalcain (2). »

Or, on le sait déjà, Vulcain fut regardé comme l'inventeur des forges, comme le dieu des ouvriers en fer. Le nom de *Sella*, mère de Tubalcain, exprime la fonte des métaux par le feu et le bruit qui se fait en les mettant en

(1) Vulcain et Tubalcain paraissent avoir la même etymologie : *urcain*, *ur*, feu, et *cohen*, en tartare *kan*, prince. Voy. Gir., p. 104.

(2) Gen., 4, 22. Sella quoque genuit Tubalcain, qui fuit malleator et faber in cuncta opera æris et ferri. Soror vero Tubalcain Noëma.

œuvre (1), et les Grecs auront appelé Tubalcaïn et Vulcain *Mulciber*, et *Ephaistos*.

Mulciber, pour *Multiber*, veut dire *beaucoup de feu*; car *bar*, *ber*, *bur* a toujours signifié *le feu* dans toutes les anciennes langues de l'Occident.

Ephaistos, selon Leclerc, est formé de l'hébreu *apha*, cuire, et de *esc*, *est*, le feu (2).

Mais d'où vient la fable du Vulcain boiteux ? Tous les mythologues ont cherché vainement une origine admissible, et c'est encore à la Bible qu'il faut recourir.

Le nom de *Sela* qui approche si fort de *Sella*, mère de Tubalcaïn, signifie, assure Lavaur, la marque qui distingue proprement Vulcain sous la forme d'un boiteux, tel que Junon prétend qu'il est né d'elle (3), ou tel que l'a rendu la chute terrible qu'il éprouva. On con-

---

(1) *Sella* en hébreu, *l'action du feu*, *le bruit des marteaux*.

(2) En grec Ηφαιστος, *le feu* ou *Vulcain*. Pluche fait venir *Ephaistos* de *apho* ou *eph*, le père, et de *esto*, *le feu*, *ephaisto père du feu*; et *mulciber*, de *malac*, gouverner, *beer*, les mines.

(3) Homère, dans son hymne à Apollon.

çoit facilement que ce nom de *Sela* (1), signifiant la *démarche du boiteux*, a donné l'idée de faire Vulcain boiteux.

Le nom de *Noëma*, sœur de Tubalcain, veut dire *belle et gracieuse*, et dans un autre sens, *fort agitée* (2); peut-être les poètes auront-ils raconté pour cette raison que Vénus fut la femme de Vulcain; qu'elle était la plus belle des déesses, et qu'elle était née de l'*agitation* de l'écume de la mer. Le merveilleux dans la fable est bien souvent sorti d'un seul mot, et cela se prouvera d'une manière sensible dans la suite de cet ouvrage.

---

(1) *Sela*, claudicatio.
(2) *Noëma, decora, vel movens valde.*

ASTARTÉ OU VÉNUS,

ET

ADONIS.



Il y a tant de confusion dans la fable au sujet de Vénus, qu'on est obligé d'en admettre plusieurs. Cicéron en nomme quatre très-célèbres. La première était fille du Ciel et de la Lumière : c'était la *Vénus céleste* qui présidait aux chastes amours. La seconde sortit de l'écume de la mer, et, selon Hésiode, fut formée du sang qui coula de la plaie de Cœlus et tomba dans la mer. Les poètes l'ont fait naître près de Cythère et la font venir ensuite dans l'île de Chypre : elle fut mère de Cupidon. La troisième était fille de Jupiter et de Dioné : c'est celle qui fut donnée pour épouse à Vulcain, et qui eut de Mars *Antéros* ou le *contre amour*. Enfin la quatrième était *Astarté*, née à Tyr en Phénicie, et mariée à Adonis (1).

(1) Quarta Venus Syria, Tyroque concepta, quæ Astarte

Astarté était la grande divinité des peuples de la Syrie : les Philistins et les Phéniciens l'honoraient d'un culte particulier, comme on le voit par plusieurs endroits de l'Écriture-Sainte.

Les Syriens la prenaient pour la Lune, et elle était également dieu et déesse, comme l'assurent Plutarque, Arnobe et Tertullien (1).

Les premiers mythologues font aussi mention du dieu Lunus, et Virgile, parlant de Vénus *Astarté*, l'appelle un *dieu puissant* (2).

Nul doute que toutes les Vénus différentes n'aient été formées sur celle des Syriens, épouse d'Adonis, qu'on nommait *Astarté*, *Atergatis* et *Aphrodite*, la Vénus des Cypriotes et des Grecs, et la plus ancienne de toutes.

Le nom d'*Appherudoth* (3), *la mère des moissons*, converti en celui d'*Aphrodite*, qui

---

vocatur, quam Adonidi nupsisse tradunt. De nat. Deor., l. 3.

(1) Plut. de Iside. Arnob. advers. gent., l. 3. Sive tu deus es, sive dea. Tertul., Apologet. c. 13. Lunus et Luna.

(2) Pollentemque deum Venerem.

(3) De *am*, *mater*, la mère, *pherudoth*, *grana*, des blés, a été formé *appherudoth*, *la mère des moissons*. Voy. Pluche, Hist. du Ciel.

était plus doux et plus en harmonie avec la langue grecque, n'était plus qu'un son vide de sens; mais paraissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue, qui signifie l'écume de la mer (1), ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, et sortant tout-à-coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux et des hommes (2).

L'Écriture parle souvent d'Astarté, la Vénus des Phéniciens et des Philistins, et la nomme *Astaroth* ou *Asteroth, reine des troupeaux*.

Au premier livre des Rois, chapitre trente-un, il est dit que les Philistins, après avoir coupé la tête à Saül sur le mont Gilboé, s'emparèrent de ses armes, et les envoyèrent dans leur pays, où elles furent suspendues dans le temple d'Astaroth (3).

Plus loin, il est dit que Salomon perverti offrait de l'encens à Astarté, déesse des Sidoniens, et à Moloch, idole des Ammoni-

---

(1) De ἄφρος, spuma, écume.

(2) Voy. Pluche cité plus haut.

(3) Et posuerunt arma ejus in templo Astaroth.

tes (1). Le prophète Jérémie, dans les reproches qu'il fait aux Juifs sur le culte qu'ils rendent aux dieux étrangers, appelle la déesse des Philistins *reine du ciel.* « Les enfans, s'écrie-t-il, amassent le bois, les pères allument le feu, et les femmes mêlent de la graisse avec de la farine pour faire des gâteaux à la reine du ciel (2). » L'abbé Banier (3) fait remarquer, à cette occasion, que le titre de reine du ciel est celui qui convient le mieux à Astarté, qui, parmi les Syriens, était la même que la Lune; il ajoute qu'on voit dans ce passage une partie du culte qu'on rendait à cette déesse, et l'empressement qu'avait tout le monde à préparer les sacrifices qu'on lui offrait. Dans d'autres endroits des livres saints, elle est désignée seulement par les mots d'*Asera*, ou *Asero* ou *Aserim*; ce qui veut dire les *bois* ou *l'idole du bocage*, parce qu'en ef-

(1) 3. Reg., 11, 5. Sed colebat Salomon Astarthen deam Sidoniorum, et Moloch idolum Ammonitorum. 4. Reg., 23, 13. Judic., 2, 13, et 10, 6.

(2) Jerem., c. 7, 18. Filii colligunt ligna et patres succendunt ignem, et mulieres conspergunt adipem, ut faciant placentas *reginæ cœli*, et libent diis alienis.

(3) Myth., t. 1.

ſet on l'honorait dans les bois sacrés qui lui servaient de temples. Les Septante n'ont pas ſait difficulté de mettre quelquefois Astarté au lieu d'*Aserot*, puisque ces deux termes désignent véritablement les mêmes divinités (1).

Avant de montrer comment les Grecs ont formé plusieurs autres déesses sur l'Astarté des Phéniciens, nous devons expliquer ici comment l'origine de la ſable de Vénus et d'Adonis a été puisée dans l'histoire de la Genèse.

Adonis, qu'on donne pour époux à Vénus ou *Astarté*, était, selon Ovide, un jeune homme d'une grande beauté, fils de Cynire et de Myrrha, sa fille. Cette princesse, obligée de se dérober à la colère de son père qu'elle n'avait point respecté, se retira en Arabie, où les dieux, touchés de ses malheurs et de son repentir, la changèrent en l'arbre qui porte son nom. « Ses jambes s'enfoncèrent dans la terre; des racines tortueuses, sorties de ses pieds, affermirent son corps; ses os gardèrent leur dureté; la moelle qu'ils renfermaient et son sang devinrent une sève; ses bras s'étendirent en longues branches; ses doigts

(1) Para., 15, v. 16 et 24.

en formèrent de petites; sa peau se durcit et fit une écorce. L'arbre croissant, passait déjà son ventre; il avait couvert son sein et montait lentement à son cou. Craignant les retards, elle se baisse elle-même au-devant du bois qui s'approche, et enfonce sa tête sous l'écorce. Quoiqu'elle ait perdu le sentiment avec sa forme, elle pleure cependant : des gouttes épaisses coulent de cet arbre; elles en font le mérite, et le nom de Myrrhe, qui reste aux pleurs qu'elle distille, ne sera jamais oublié.

» Cependant l'enfant qu'elle avait si criminellement conçu croissait sous l'écorce. Il cherchait un passage par lequel il pût sortir et quitter sa mère. . . . .

» La compatissante Lucine vient à son secours : l'arbre se fend, l'écorce s'ouvre, et les Naïades, recevant le nouveau-né, le couchent sur les feuilles et le frottent des larmes de sa mère (1). »

Ce fut ainsi que Myrrha mit au monde le bel Adonis. Ce prince, devenu grand, fut aimé de Vénus, qui le préféra aux dieux mêmes et quitta le séjour de Cythère, d'Amathonte et de

(1) Ovid., Métam., l. 10. Tr. de Font.

Paphos, pour le suivre dans les forêts du mont Liban, où il se livrait aux plaisirs de la chasse. Elle passait les jours entiers sur les monts, dans les bois, pour pouvoir le contempler; elle l'accompagnait partout, imitant Diane, errant sur les montagnes, sur les rochers, dans les forêts; elle excitait les chiens, elle poursuivait avec Adonis les animaux qui ne sont pas dangereux.

Cependant Mars, jaloux de la préférence que cette déesse donnait à ce jeune prince, eut recours à Diane qui suscita un sanglier funeste au bel Adonis. Vénus, ayant appris cet accident, s'abandonna à la plus vive douleur, et ne se consola que lorsqu'elle eut formé du sang d'Adonis une fleur charmante appelée l'anémone, que le même vent qui lui donne son nom fait éclore et renverse (1).

Lactance enseigne, d'après Ennius, que c'est une femme de conduite peu honnête qui a donné lieu à la fable de Vénus. Mais le savant Leclerc, racontant l'histoire de cette déesse suivant Phornutus, Stephanus et Lucien, nous dévoile une partie du mystère, et

---

(1) Le vent ἄνεμος, selon Pline.

nous met sur la voie de la vérité. Voici ce qu'il rapporte (1) :

Cinnyr ou Cinyras, grand-père d'Adonis, ayant bu un jour avec excès, s'endormit d'une manière indécente. Mor ou Myrrha sa bru, femme d'Ammon, accompagnée de son fils Adonis, l'ayant vu en cet état, en avertit son mari : celui-ci, après que l'ivresse de Cinyras fut passée, lui apprit cette aventure dont il fut si piqué, qu'il combla de malédictions sa fille et son petit-fils. Voilà d'abord, dit M. Leclerc, le fondement du prétendu inceste de Myrrha dont parle Ovide, ce poète ayant représenté l'indiscrète curiosité de cette princesse comme un véritable inceste. Myrrha, chargée des malédictions de son père, se retira en Arabie où elle demeura quelque temps, et c'est encore ce qui a donné lieu au poète de dire que ce fut dans ce pays qu'elle accoucha d'Adonis, parce qu'en effet ce jeune prince y fut élevé. Quelque temps après, Adonis, avec Ammon son père et Myrrha sa mère, alla en Égypte, où Ammon étant mort, ce jeune

(1) Biblioth. univ., t. 3.

prince s'appliqua entièrement à cultiver l'esprit de ce peuple, lui enseigna l'agriculture, et fit plusieurs belles lois touchant la propriété des terres. Astarté ou Isis sa femme l'aimait avec passion. Adonis, étant allé en Syrie, fut blessé à l'aine par un sanglier dans les bois du mont Liban, où il chassait. Astarté, qui crut que sa blessure était mortelle, fit paraître tant de douleur, qu'on le jugea mort, et il fut pleuré dans l'Égypte et la Phénicie. Cependant il guérit et la joie succéda à la tristesse. Pour perpétuer la mémoire de cet événement, on institua une fête annuelle, pendant laquelle, après avoir pleuré Adonis comme mort, on se réjouissait ensuite comme s'il était ressuscité. Adonis fut tué dans une bataille, et sa femme Astarté le fit mettre au rang des dieux : elle-même obtint ensuite les honneurs divins.

Toute cette fable d'Adonis et de Vénus n'est autre chose que celle de Cham et de son fils Chanaan.

D'abord ce Cyneras est le Cinnor ou le Cronos des Phéniciens, que Strabon nous assure avoir régné en Phénicie : « Byblos, dit-il, fut le séjour du roi Cyneras, et fut consacré à

Adonis (1). » Or Cronos ou Saturne est Noé, comme nous l'avons montré plus haut.

La fable de Myrrha dit que son père se mit en une si grande colère contre elle, qu'il la poursuivit l'épée à la main pour la tuer, mais qu'elle échappa à la faveur de la nuit, et qu'après avoir erré en Arabie pendant neuf mois, elle fut changée en l'arbre d'où coule la myrrhe (2). Cette colère, dit Leclerc, n'est autre chose que la malédiction de Noé; la fuite de Myrrha en Arabie est tirée de cette circonstance de l'histoire, qui nous apprend que la postérité de Cham habita la Phénicie et l'Égypte.

L'Écriture-Sainte nous dit que Noé était tombé dans l'ivresse, quand son fils l'aperçut (3), et la fable raconte aussi que Cyneras était ivre au moment du crime de sa fille (4). Adonis, qui n'est autre que Chanaan, vit le premier, avec sa mère, l'état du vieillard, et

(1) Lib. 16, p. 520. Ed. Cas.
(2) Ovid., Métam., 10.
(3) Bibensque vinum inebriatus est..... Gen., 9, 21.
(4) Nacta gravem vino Cinyram male sedula nutrix.
Ovid., Métam. 10.

la nouvelle en fut portée à Ammon, c'est-à-dire à Cham ; or ici l'histoire n'est point tellement défigurée qu'on n'y reconnaisse facilement le récit de la Genèse ; quelques interprètes ont pensé que Chanaan avait en effet découvert le premier (1), avec sa mère, la nudité de Noé, qu'il en avait instruit ensuite son père. Ce qui les a confirmés dans ce sentiment, c'est que Noé, dans sa malédiction, parle seulement de Chanaan : « Que Chanaan, dit-il, soit maudit : qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves (2). » Ils s'appuient encore sur ce verset où il est dit que Noé apprit avec douleur, en se réveillant, de quelle sorte l'avait traité son fils le plus jeune ; c'est-à-dire, suivant eux, son petit-fils (3).

Quand la fable ajoute qu'Adonis s'appliqua à l'agriculture (4) ; qu'il enseigna l'art de

---

(1) Estius et autres.

(2) Gen., 9, 25. Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis.

(3) Id., 24. Evigilans autem Noe ex vino, tum didicisset quæ fecerat ei filius *suus minor*.

(4) Voy. Diod. et Seldenus. Virgile nous montre dans sa dixième églogue Adonis berger :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

planter la vigne, elle est d'accord avec les traditions anciennes qui nous apprennent que Chanaan, fils de Cham, fut, comme son père Hammon, un grand agriculteur et un homme qui répandit de tous côtés la connaissance du labourage. Pour ce qui regarde la métamorphose de la fille de Cynire, on peut croire qu'elle n'a été inventée que sur l'équivoque du mot *Mor*, qu'elle portait, et qui, parmi les Arabes, voulait dire de *la myrrhe*.

Cette Vénus ou Astarté a été appelée Junon par la suite, et c'est en confondant ainsi les déesses qu'on a perdu peu à peu l'origine de toutes ces divinités qui se résument souvent en une seule. Saint Augustin assure positivement que Junon est la même qu'Astarté (1). Lucien le dit aussi, et nous assure que, de toutes les villes de Syrie, Hierapolis, ou la ville sacrée, était celle où cette déesse était le plus honorée. « Son temple, dit-il, était le plus célèbre et le plus auguste qu'il y eût dans toute la Syrie ; car outre les ouvrages de grand prix, il y a des marques d'une divinité qui y préside. On y voit les statues suer, se mouvoir,

(1) Juno punicè Astarte vocatur. L. 7, cap. 16. Locutio.

rendre des oracles, et on y entend souvent du bruit, les portes étant fermées ; aussi est-il le plus riche de tous ceux qui sont venus à ma connaissance. . . . .

Cet édifice est séparé en deux parties, dont l'une est comme le sanctuaire et est plus élevée que l'autre; mais il n'est permis qu'aux prêtres d'y entrer, et seulement aux principaux. C'est dans ce sanctuaire que sont deux statues d'or : l'une de Jupiter porté sur des bœufs, l'autre de Junon soutenue sur des lions. Cette dernière est une espèce de Panthée, qui porte les symboles de plusieurs autres déesses (1); elle tient d'une main un sceptre, de l'autre une quenouille, et a la tête environnée de rayons et couronnée de tours (2). »

Voyons maintenant comment cette Astarté est devenue l'Io de la fable.

Jupiter, disent les mythologues, avait métamorphosé en vache la nymphe Io, fille d'Inachus et d'Ismène, pour dérober à Junon la

---

(1) De Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques.

(2) De dea Syr.

connaissance de la passion qu'il avait pour cette nymphe. La reine des déesses lui demanda Io, l'obtint et la donna à garder à Argus. Cet espion avait cent yeux, dont une partie veillait tandis que l'autre était fermée par le sommeil; Jupiter chargea Mercure de l'endormir au son de sa flûte et de le tuer ; ce qu'il fit. Mais, à cette nouvelle, la colère de Junon redouble; un taon est aussitôt lâché contre la malheureuse Io, que la piqûre continuelle de l'aiguillon met dans une étrange fureur. Elle se précipite à travers champs; elle erre en tous lieux, elle traverse à la nage la mer Ionique, court en Illyrie, passe le mont Hémus, d'où elle descend dans la Thrace : les eaux arrêtaient aussi peu ses courses que les montagnes. Le golfe de Thrace fut franchi, et il prit de là le nom de Bosphore, qui veut dire le trajet de la vache. Elle alla ensuite en Scythie, de là en Europe, ensuite en Asie, et enfin sur les bords du Nil, où elle s'arrêta et fut adorée sous le nom d'Isis.

Cette énigme s'explique par le mot d'*Astarté* ou *Astaroth*, *Astarto*, qui signifie en hébreu *troupeaux de bœufs* ou *de brebis*. Les mythologues, après avoir changé la nymphe en

vache, selon les uns, en génisse, selon les autres, auront dit qu'elle avait parcouru la terre, d'après Sanchoniathon, qui avance, dans le fragment que nous avons de lui, qu'Astarté visita toutes les parties du monde (1).

---

(1) Περινοστοῦσα τὴν οἰκουμένην. Dans Eusèbe, prép. Év.

MARS.

Selon la fable, Mars était fils de Jupiter et de Junon, ou de Junon seule qui, jalouse de la création de Minerve sortie du cerveau de Jupiter, voulut à son tour produire d'elle-même quelque chose d'aussi surprenant. Flore, à qui elle s'adressa, lui indiqua une fleur qu'il lui suffit de toucher pour mettre au monde le dieu Mars.

On reconnut plusieurs hommes illustres qui portèrent ce nom. Le plus ancien de tous est le Mars des Assyriens, c'est-à-dire Bélus ou Nembrod. Diodore assure qu'on donna le nom de Mars au prince qui connut le premier l'usage des armes : « Ceux qui rapportent les fables à l'histoire, dit cet historien, veulent qu'on ait appelé Mars le premier mortel qui, après avoir inventé les armes, dressa les soldats aux combats, et leur apprit à attaquer l'ennemi et à lutter avec lui corps à corps (1). »

---

(1) Qui fabulas ad historiam referunt, hi Martem aiunt

Or celui qui le premier porta les armes et fit la guerre à ses voisins fut Nembrod, le Bélus des Babyloniens, comme l'enseigne l'Écriture-Sainte (1), ou son fils Ninus, qui, le premier, selon les historiens profanes, réduisit sous ses lois les peuples inhabiles à se défendre, en poussant ses conquêtes jusqu'aux extrémités de la Libye (2). Hyginus confirme ce témoignage de Justin en disant que primitivement les Africains et les Égyptiens se battirent avec des bâtons. Dans la suite, Bélus, fils de Neptune, fit usage du glaive dans les luttes militaires; de là lui vint le nom de *Bellum*, la guerre (3). Suidas et la chronique d'Alexandrie (4) attribuent la même chose à Thurras,

---

primum fuisse qui universam fabricavit armaturam, ac milites armis instruxerit, et morem induxerit collatis signis decertandi. L. 5.

(1) Gen., 9, 8, 9, 10, 11, 12.

(2) Primus omnium Ninus, rex Assyriorum, intulit bella finitimis, et rudes adhuc ad resistendum populos terminos usque Libyæ perdomuit. Justin, l. 1.

(3) Afri et Ægyptii primum fustibus dimicaverunt. Postea Belus, Neptuni filius, gladio belligeratus est: unde Bellum dictum. Fabula, 274.

(4) Post Ninum Assyriis imperavit rex nomine Thurras,

qui succéda à Ninus dans le gouvernement de l'Assyrie. Cedrenus pense de même; de telle sorte(1) que l'empire des Assyriens, le premier de tous, eut pour rois ceux qui ont été déifiés sous le nom de Mars; et ce qui achève de prouver que Mars est Nembrod ou Bélus, c'est qu'il est dit au même endroit que Mars et Bélus étaient le même dieu des Assyriens (2).

Le nom grec de Mars, *Arès* (3), vient du mot hébreu *Arits, fort, terrible*, et convient parfaitement au violent Nembrod, qui troubla l'harmonie des fils de Noé. Ce nom a passé chez les Perses, qui l'ont donné à beaucoup de leurs rois (4).

Julien-l'Apostat parle (5) d'un Mars d'É-

---

cui Zames, idemque ex Rhea frater, Martis nomen addidit a planeta ejusdem nominis.

(1) Le P. Thomas, Lect. des Poètes, t. 2.

(2) Cui Marti primam Assyrii columnam constituerunt, eumque veluti Deum venerati sunt, et hactenus cum voce Persica noncupant Baalem deum; quod si transferatur, fuerit Mars bellorum deus.)

(3) Ἄρης, *combat, blessure, fer, Mars.*

(4) *Artes* et *ares* signifient la même chose. On a dit Artaxerxès, Artabase, de *artes*, grand, terrible, *Xerxès*, guerrier : *grand guerrier*. Voy. Steph., Hesych. et Hérodot., rapp. par Thomas, Lect. des Poètes, t. 2.

(5) Crat., 4.

desse, nommé *Azizus*, que le père Thomassin croit être le même qu'*Hazael*, roi de Damas, qui fit tant de maux au peuple juif, comme le lui avait dit en ces termes le prophète Élisée : « Je pleure, parce que je sais tous les malheurs que vous causerez aux enfans d'Israël. Vous mettrez le feu à leurs villes fortes, vous percerez de votre glaive leurs jeunes hommes, vous briserez leurs nouveau-nés contre la pierre (1). »

Les poètes racontent que Mars le *querelleur* (2), comme l'appelle Homère, eut une affaire très-sérieuse avec Allirotius, fils de Neptune. Ce jeune prince, qui ne plaisait pas à Alcipe, fille de Mars, eut recours à la violence ; ce qui irrita si fort le dieu de la guerre, qu'il tua le jeune téméraire. Neptune, furieux, cita Mars devant les plus sages des Athéniens, qui rendirent un jugement favora-

---

(1) 4. Reg., c. 8, 12. Quia scio quæ facturus sis filiis Israël mala. Civitates eorum munitas igne succendes, et juvenes......

(2) Αλλοπρόσαλλος (alloprosallos), de ἄλλος, autre, πρὸς, pour, et ἄλλος, autre : qui s'attache tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; c'est-à-dire inconstant, querelleur.

ble à Mars. Le lieu où il fut porté s'appela dès lors Aréopage (1).

Toute cette fable a beaucoup de rapport avec l'histoire de Sichem et Dina (2). Siméon et Lévi, qui commirent le meurtre de Sichem, étaient habiles dans l'art de la guerre, et sont appelés par Jacob hommes d'iniquités et guerriers ; ce qui désigne parfaitement le dieu Mars. Leur conduite fut également odieuse, et, s'ils ne furent point punis, ils méritèrent cependant le blâme général à cause de leur cruelle vengeance, et l'on sait que Siméon et Lévi furent maudits dans leur postérité (3).

---

(1) Ἄρης, ἄρεος, de Mars, πάγος, montagne, roche.

(2) Gen., 34.

(3) Gen., 49, 5. Simeon et Levi fratres vasa iniquitatis bellantia; in consilium eorum non veniat anima mea, et in cœtu illorum non sit gloria mea, quia in furore suo occiderunt virum, et in voluntate sua suffoderunt murum; maledictus furor eorum, quia pertinax, et indignatio eorum, quia dura. Dividam eos in Jacob, et dispergam eos in Israël. — Voy. Gir., p. 169.

BACCHUS.

On compte plusieurs Bacchus célèbres. Cicéron en reconnaît cinq, dont l'un était né, suivant Orphée (1), près du Nil; et l'opinion générale est que ce dieu naquit sur les bords de ce fleuve, de Jupiter et de Sémélé.

Quelques modernes ont prétendu que la fable de Bacchus avait été puisée dans l'histoire de Noé et de Nembrod; mais il est plus probable que ce dieu est la parfaite copie de Moïse, dont la mémoire, dit Bochart (2), était récente lorsque Cadmus vint de la Phénicie en Grèce, où il apporta le culte de Bacchus, que les Phéniciens avaient reçu de l'Assyrie.

Le parallèle frappant que nous établirons dissipera toute incertitude, et nous osons nous

(1) In hymn.
(2) Geog. sacr.

flatter que nul avant nous n'aura réuni plus de rapprochemens concluans.

La naissance de Bacchus a quelque chose de bien extraordinaire. Selon la fable, Sémélé, ayant voulu voir Jupiter dans toute sa gloire, fut consumée par les feux qu'il lançait; de sorte que, pour conserver l'enfant qu'elle portait dans son sein, le père des dieux le prit et l'enferma dans sa cuisse, où il le garda jusqu'à ce qu'il fût à terme, puis en accoucha à Nisa en Arabie, d'où il fut appelé Dionysius. Quelques auteurs veulent seulement que Mercure l'ait retiré des flammes, et l'ait porté à Nisus, qui le fit élever à Nisa. On a donné un grand nombre de nourrices à ce dieu. Selon Ovide, ce fut Ino, sa tante, puis les Hyades, qui l'élevèrent; selon d'autres, ce furent les Heures, ou bien Macris, fille d'Aristée; enfin, la plupart assurent que Bacchus, né en Égypte, fut élevé à Nisa, où son père l'avait envoyé.

Nous pourrions adopter l'opinion de ceux qui se rapprochent le plus de l'histoire de Moïse, comme étant plus favorable; mais nous voulons montrer combien, dans ses plus grands écarts, la fable est peu éloignée de la vérité.

Bacchus sortit de la cuisse de Jupiter à Nisa; remarquons, avec le savant Girardet, que Nyssa ou Nisa était une ville au pied d'une montagne, que Pline, Solin et Pomponius-Mela, et, avant eux, Strabon, appellent Méros, terme qui n'est que l'hébreu, *marom*, *hauteur*. Les Grecs firent une équivoque sur le Méros, montagne, et leur terme *mêron*, *la cuisse* ; et, comme le mont Méros était consacré à Jupiter, au rapport de Solin (1) et de Pomponius-Mela (2), ils dirent que Bacchus était né de la cuisse de Jupiter, au lieu de dire qu'il était né dans la montagne de Jupiter. Lavaur, après Bochart, donne une autre explication de cette fable, qu'on pourrait très-bien admettre : la manière de parler dont l'Écriture-Sainte se sert lorsqu'elle dit : *ceux*

(1) Mons etiam Jovi sacer Meros nomine, in cujus nutritum Liberum Patrem veteres Indi affirmant, et cujus vocabuli argumento lascivienti famæ creditur Liberum Patrem semine natum. Sol., c. 65.

(2) Urbium quas incolunt (sunt autem plurimæ) Nyssa est clarissima, montium Meros Jovi sacer. Famam hinc præcipuum habent, quod in illâ genitum, in hujus specu Liberum arbitrantur esse nutritum : unde Græcis auctoribus ut femori Jovis insutum dicerent, aut materia ingessit, aut error. P. Mel., l. 3, c. 7.

qui étaient sortis de la cuisse de Jacob (1), pour dire *ses enfans*, a donné lieu, selon lui, à l'imagination qui fait sortir Bacchus de la cuisse de son père (2).

Orphée veut que Bacchus soit né au bord du Nil : il est assez connu que Moïse naquit en ces mêmes lieux. Pausanias dit (3) que Bacchus encore enfant fut enfermé dans un coffre et jeté dans le fleuve Cydon ; mais que les vagues l'ayant repoussé vers le bord, il en fut retiré vivant. Moïse, à peine né, fut exposé sur le Nil, d'où il fut retiré par la fille de Pharaon. Le nom de *Licnitès*, *Licnon* (4), *berceau*, lui fut donné par les Grecs en mémoire de son exposition sur le Nil dans un berceau. On sait que Moïse fut adopté par la fille de Pharaon, et Girardet donne, à cette occasion, quelques explications fort intéressantes. Bacchus, dit-il (5), fut élevé par des nymphes,

(1) Qui egressi sunt de femore Jacob. Gen., 46, 26, et Exod, 1, 5.

(2) E Phœnicibus eadem vox femora et verenda significat. Boch., Geog. sacr.

(3) Paus. Lacon.

(4) Λιχνιθης à λικνον, berceau.

(5) N. Syst. myth., p. 132.

c'est-à-dire par des femmes qui habitaient près des eaux. Oppien lui donne pour une de ses nourrices Agavé, terme dérivé du syriaque *Eveh*, qui, lorsqu'il est aspiré, signifie un serpent, au rapport de saint Clément d'Alexandrie (1). Ce fut la fille du roi d'Égypte qui, allant au bain, accompagnée de ses dames d'honneur et de ses esclaves, trouva Moïse sur le Nil, l'en fit retirer, l'adopta, et eut soin de son éducation ; et cette princesse, au rapport de Josèphe (2), s'appelait Thermuthis, ce qui signifie un *aspic*. Thermuthis fut donc, par rapport à lui, une seconde mère, et cela explique la fable qui appelle Bacchus *dieu qui a deux mères*, *bimater*, et, comme disaient les Grecs, *dithyrambos* qu'ils dérivaient de *thyra*, *porte*, et rapportaient à la manière dont il était né, savoir de Sémélé, puis de la cuisse de Jupiter. Ajoutons que Philon raconte que Thermuthis feignit même d'être enceinte, et ensuite d'accoucher, ce qui explique entièrement la fable qui veut que Bacchus soit né deux fois. Les mythologues vantent la beauté de Bacchus ; elle est at-

(1) Clém. Alex. Protr.
(2) Joseph. Anti., 2. 5.

testée surtout par Diodore de Sicile et par Ovide (1); de même l'Écriture-Sainte nous dit que la mère de Moïse ne put se résoudre à abandonner son fils au traitement cruel que lui réservait la cruauté de Pharaon (2). Saint Justin rapporte la même chose (3), et Josèphe ajoute (4) que ce fut la cause qui le fit adopter par Thermuthis.

La naissance fabuleuse de Bacchus, au milieu des éclairs et des foudres de Jupiter, n'est peut-être encore que la corruption de l'histoire de Moïse, qui, dans son entretien avec Dieu sur le mont Sinaï, fut entouré dans une nuée qui couvrait la montagne. « La gloire du Seigneur reposa sur Sinaï, est-il dit dans le vingt-quatrième chapitre de l'Exode, l'enveloppant d'une nuée pendant six jours; et, le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu de cette obscurité. Ce qui paraissait de cette gloire

(1) Diod. Sic., l. 4. Ovid., Fast. 3.

(2) Videns eum elegantem, abscondit tribus mensibus. Exod., 2, 2.

(3) Filius ejus Moses fuit, quem præter paternæ scientiæ hæreditatem, etiam formæ pulchritudo commendabat. Just., 36, 2.

(4) Jos. Ant., 2, 5.

du Seigneur était comme un feu ardent au plus haut de la montagne, qui se faisait voir à tous les enfans d'Israël. » Les gentils auront appelé de là Bacchus *enfant de feu ;* ils auront dit ensuite que ce dieu donna deux tables de lois à Béroé, près du mont Liban (1), par imitation de celles que Moïse dressa pour le peuple hébreu. Enfin on a voulu que Bacchus eût des cornes au front, parce qu'il est marqué dans l'Exode que Moïse avait le front resplendissant de rayons lumineux semblables à des *cornes*. Les textes hébreux et latins se servent même de ce mot (2).

Remarquons ici que Nisa est une métathèse de Sinaï, et que c'était la même montagne, comme le prouve Vossius, d'après la chronique d'Alexandrie.

Quant à la fable de Sémélé consumée par le feu, elle s'explique facilement. Le nom de *Sémélé* est formé, dit Lavaur (3), de deux mots grecs qui marquaient la passion qu'elle eut

---

(1) Voy. Orph., in hymn., et Nonnus, l. 4. Dionys.

(2) Et ignorabat quod cornuta esset facies sua...... Exod., 24, 29.

(3) Lavaur, t. 1, p. 3.

de voir Jupiter au milieu des éclairs et des foudres (1) ; mais un auteur plus récent (2) dit que Sémélé est le *nom Eloah* (3) ; qu'*Eloah* se substituait à *Jehovah*, qu'il était défendu de prononcer, et que *Jochabed*, mère de Moïse, est un terme qui renferme *Jah*, qui est un nom de Dieu, et peut-être Jaô par contraction (4), et signifie *gloire de Jah* ou de *Jaô*; enfin que les Juifs craignaient extrêmement de voir le Seigneur (5), persuadés qu'ils en mourraient, et qu'ils n'osaient pas même regarder le visage rayonnant de Moïse, qui était obligé de se voiler en se présentant à eux : « Lorsque ce législateur sortait du tabernacle, les Israélites voyaient que son visage jetait des rayons ; mais il le voilait de nouveau toutes les fois qu'il leur parlait (6). » Il est évident

(1) Αστελος, foudre, μελειν, désira.

(2) Girar., Syst. myth., p. 131.

(3) *Shem*, nom ; *Eloah*, Dieu : *el* signifie aussi Dieu.

(4) *Kabed*, gloire. Saint Jérôme l'appelle *Jochabel.*

(5) Non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur. Exod., 20, 19.

(6) Qui videbant faciem egredientis Moysis esse cornutam ; sed operiebat ille rursum faciem suam, si quando loquebatur ad eos. Exod., 24, 35.

que la fin tragique de Sémélé est fondée sur les récits de l'Ancien-Testament, et nous nous étonnons qu'on n'ait point vu, dans le passage suivant de l'Exode, toute cette fable de Jupiter se prêtant au désir de l'imprudente Sémélé.

Moïse, étant sur le mont Sinaï, pria le Seigneur de se montrer à lui dans sa gloire. « Si j'ai trouvé grâce devant vous, lui dit-il, faites-moi voir votre visage, afin que je vous connaisse, et que je trouve grâce devant vos yeux. . . . . Le Seigneur lui répondit : Je marcherai en personne devant vous, et je vous procurerai le repos . . . . Je ferai ce que vous venez de me demander ; car vous avez trouvé miséricorde devant moi, et je vous connais par votre nom.

Moïse lui dit : Faites-moi voir votre gloire.

Le Seigneur lui répondit : Je vous ferai voir toutes sortes de biens. Je ferai éclater devant vous le nom du Seigneur. Je ferai miséricorde à qui je voudrai ; j'userai de clémence envers qui il me plaira. Dieu dit encore : Vous ne pourrez voir mon visage ; car nul homme ne me verra sans mourir. Il ajouta : Il y a un lieu où je suis, où vous vous tiendrez sur la

pierre, et, lorsque ma gloire passera, je vous mettrai dans l'ouverture de la pierre, et je vous couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé ; j'ôterai ensuite ma main, et vous me verrez par derrière ; mais vous ne pourrez voir mon visage (1).

Il ne faut point chercher ailleurs que dans ce récit l'origine de la fable de Sémélé priant Jupiter de se montrer à elle dans toute sa majesté. Dans l'Exode nous entendons Dieu dire à Moïse : « Vous ne pourrez voir mon visage; car nul homme ne me verra sans mourir (2). »

Ces paroles auront fait imaginer aux mythologues que Sémélé n'avait pu soutenir l'aspect du dieu s'offrant à elle dans toute sa gloire.

Ce qu'on a feint de la mutilation de Bacchus n'est qu'une altération de la circoncision ordonnée au peuple juif, que Moïse avait subie, et à l'occasion de laquelle il reçut un ordre particulier pour son fils ; ce qui fit dire à sa femme : *Vous m'êtes un époux de sang* (3).

---

(1) Exod., c. 33, 13 et suiv.

(2) Non poteris videre faciem meam ; non enim videbit me homo, et vivet. Exod., c. 33, 20.

(3) Sponsus sanguinum tu mihi es. Exod., 4, 25.

Girardet (1) nous donne là-dessus des détails satisfaisans.

Orphée, rapporte-t-il, appelle Bacchus Misès, et le qualifie de reine ineffable (2); la mythologie, en effet, lui a reconnu les deux sexes, et, dans Lycophron et autres, il a des épithètes qui font allusion à la circoncision (3); il paraît même que quelques anciens ont eu cette opinion de Moïse; car, suivant Suidas (4), Alexandre Polyhistor dit que ce fut une femme nommée *Moso* qui donna des lois aux Juifs. Ce qui est plus formel, c'est que la fable assure qu'on le mutila : c'est le langage de l'Écriture, lorsqu'elle dit que Séphora prit une pierre et circoncit son fils (5). De là vient l'usage de porter des phalles à celles de ces fêtes qui en furent appelées Phallagogies; et comme la circoncision était le caractère

(1) P. 132.

(2) Ἀῤῥητον ἄνασσαν. Orph., in hym.

(3) Μονόρχης, unicum habens testiculum; μόρυχος (morychus), qui vient de *Meroach*, attritus (nempe testiculo); διφυὴς (Diphyès), duas habens naturas.

(4) Suid. in Αλεξανδρος.

(5) Tulit illico Sephura acutissimam petram, et circumcidit præputium filii sui. Exod., 4, 25.

distinctif et essentiel d'un Juif, de même la phalle était le symbole caractéristique du mystère de Bacchus.

Examinons maintenant les conquêtes de Bacchus et de Moïse.

On voit, dans Nonnus (1), que le premier avait reçu de Jupiter l'ordre de combattre les rois d'Arabie et des Indes, d'exterminer leurs peuples et de faire avec son thyrse des exploits dignes du ciel ; de même, nous lisons dans l'Ancien-Testament, que Dieu ordonna à Moïse de se précipiter avec son peuple contre les nations qu'il lui désigna : « Je vous ordonne, dit le Seigneur au législateur des Hébreux, de tirer mon peuple de l'Égypte pour aller conquérir les pays des Chananéens et des Héthéens ; ne craignez pas tous ces rois, je les ai livrés entre vos mains avec tout leur peuple (2). » Par les Indes, il faut entendre tout ce qui était éloigné de la Grèce, à l'orient et au midi, et spécialement l'Égypte et l'Éthiopie (3) ; en effet, Virgile dit lui-même

(1) Cœlo digna perfice. Non. Dionys., l. 13.
(2) Exod., 3 et 17. Numer. 1721.
(3) Gir., p. 134.

que le Nil a son cours dans les Indes (1), et Hygin place dans les Indes Thèbes aux cent portes (2).

Bacchus défit de puissantes armées ; exilé de l'Égypte, il eut affaire à Lycurgue, roi impie, qui tyrannisa ses nourrices, et l'obligea de fuir lui-même, et de se retirer dans la mer où il entra (3) : Moïse aussi fit de grands exploits ; il traversa l'Arabie au milieu d'obstacles de toute espèce ; il renversa plusieurs armées, et conduisit son peuple au bord du Jourdain, qu'il franchit.

Nonnus dit que Bacchus traversa la mer Rouge (4). Homère (5) rapporte que, des corsaires tyrrhéniens voulant le faire captif, les mâts, les antennes et les rames du vaisseau furent changés en serpens ; que lui-même fut changé en lion, et qu'ils en furent si épouvantés, qu'ils se précipitèrent dans la mer ; enfin, l'on sait combien il fit de butin sur

(1) Usque coloratis amnis devexus ab Indis. Geog., 4.
(2) Hyg. fab. 275.
(3) Iliad., 6. Nonn. Dionys., lib. 20, v. 235 et v. 290.
(4) Nonn. Dionys., 20.
(5) Hom. hymn., in Dionys.

les ennemis qu'il vainquit. Tout ceci n'est qu'une mauvaise copie de l'histoire de Moïse, qui accable de fléaux le pays où l'on veut le retenir captif, lui et son peuple, qui enlève aux Égyptiens leurs trésors et passe la mer Rouge; enfin, ce lion même de la fable fait allusion à la tribu de Juda, dont le symbole était un lion, et qui, la première, entra dans la mer Rouge.

Bacchus, en fuyant l'Égypte, traversa à pied sec l'Oronte et l'Hydaspe par la vertu de son thyrse, et les Indiens furent tous submergés dès que, de ce même thyrse, il eut frappé les eaux (1). Horace dit (2) encore qu'il fit retirer les flots d'une mer barbare.

Moïse, fuyant l'Égypte, ouvrit la mer avec sa verge, et la referma sur les Égyptiens, qui périrent tous ensevelis dans les eaux; rien ne pouvait résister au thyrse de Bacchus (3); et rien n'était impossible à la verge que Dieu

(1) Fugiens Orontem et Hydaspem fluvios thyrso trajecit, in quibus Indi submerguntur. Non., 24 et 25.

(2) Horat. Carm., 2, 19.

(3) Diod., l. 3.

avait mise entre les mains du législateur hébreu (1).

Le thyrse de Bacchus était orné de serpens : il s'était changé en l'un de ces reptiles (2), de même que la verge de Moïse, jetée à terre en présence de Pharaon, se changea en serpent comme les autres verges des mages du prince égyptien. Moïse érigea aussi le serpent d'airain, dont le regard guérissait ceux qui avaient été mordus par des serpens dans le désert, et il est probable que, par le serpent qu'on passait sous les habits des initiés aux mystères de Bacchus, on voulait leur rappeler ce prodige, et leur enseigner que ces reptiles ne pouvaient nuire aux mystères de ce dieu (3).

Oppien dit que Bacchus frappait les rochers de son thyrse et en faisait sortir des fontaines (4); suivant Euripide (5), les Bacchantes en

---

(1) Virgam hanc sume in manu tua, in qua facturus es signa. Exod., 4, v. 17.

(2) Eurip. in Bacchis; Nonn., in Dionys.

(3) Girar., p. 136.

(4) Νάρθηκα προττάμὸν στυφελὰς οὐτάζετο πέτρας,
Αἱ δὲ θεῷ μέθῳ ἀνέϐλυσαν ὠτειλάων.
Opp., Cyn., 4, v. 276.

(5) Eurip., Bacch.

frappaient aussi, et en faisaient jaillir des fontaines d'eau.

Moïse, avec sa baguette, frappa un rocher à Cadès et à Raphidim, et en tira une source pour apaiser la soif du peuple juif (1).

Orphée dit encore que Bacchus faisait sortir des flammes de la terre et l'appelle pour cela, *fendeur de la terre* (2) : voilà le supplice de Coré, Dathan et Abiron consumés par le feu (3). La fable n'a pas même oublié le changement de l'eau du Nil en sang, par la verge de Moïse (4) ; elle a rapporté que Bacchus avait changé aussi l'eau d'un fleuve, non pas en sang, mais en vin (5).

Bacchus vainquit Licurgue, roi d'Arabie, Rhœcus et Penthéus, et fut surnommé *le destructeur des géans et des Titans* (6). Moïse défit plusieurs rois d'Arabie et de Chanaan ; il détruisit plusieurs races de géans, et fit pé-

---

(1) Exod., 15.
(2) Ρηξιχθὼν (rêxichthôn).
(3) Num. 16, 32, et Deut., 11.
(4) Exod., 7.
(5) Nonn., lib. 14 et 48.
(6) Γιγαντολέτης, Τιτανολέτης. Voy. Nonn., lib. 3, cap. 25 et 48.

rir Og et Sehon (1). La fable a pris de Samgar, qui défit les Philistins avec un soc de charrue (2), l'aiguillon à piquer les bœufs, avec lequel elle attribue à Lycurgue la gloire d'avoir défait Bacchus (3).

Il est dit que Bacchus était accompagné dans ses expéditions d'une grande multitude de femmes (4) : de même, Moïse était suivi de tout un peuple composé de femmes et d'hommes. Outre cela, le premier avait avec lui une troupe de danseurs et de femmes qui jouaient du tambour et de la cymbale; le second était aussi précédé de femmes qui avaient Marie à leur tête, chantaient au son du tambour et des cymbales (5).

Dans Euripide (6), le chœur représente le

---

(1) Numer. 20 et aut.

(2) Judic., 3, v. 31.

(3) Lav., t. 1, p. 119.

(4) Voy. Nonn.; Boch.

(5) Sumpsit Maria prophetissa soror Aaron tympanum in manu sua, egressæque sunt omnes mulieres post eam, cum tympanis et choris, quibus præcinebat. Exod., 15, 20.

(6) Ρεῖ δὲ γάλακτι πέδον,
Ρεῖ δὲ οἴνῳ, Ρεῖ δὲ μελισσᾶν
Νεκταρι.

Eurip., in Bacch., act. 5.

pays par où passaient les Bacchantes, à la suite de Bacchus, comme une terre où coulaient le vin, le lait et le miel. Or, nous le demandons, où la fable a-t-elle puisé cette idée, si ce n'est dans l'histoire des émissaires que Moïse envoya en pays ennemi, et dont le rapport fut que la contrée qu'ils avaient parcourue était une terre où coulaient le lait et le miel (1)?

Moïse convertit le jour en nuit obscure pour les Égyptiens, tandis que les Israélites jouissaient de la clarté du jour, et voilà l'origine de cet autre endroit d'Euripide (2), où le chœur des Bacchantes jouissait d'une claire lumière pendant que les Indiens étaient dans les ténèbres. N'est-ce point pour cette raison que Bacchus fut surnommé Nyctelius, terme qui comprend la nuit et le jour tout ensemble(3)? Enfin, si Nonnus a dit (4) que Jupiter, déguisé en aigle, conduisait l'armée de

(1) Venimus in terram ad quam misisti nos, quæ revera fluit lacte et melle. Num., 13, 28.

(2) Eurip. Bacch.

(3) Νύξ (nyx), νυκτος et *el*, Dieu, racine d'*élios*, ἥλιος, soleil. Voy. Girar., p. 138.

(4) Nonn., au liv. des Dionys., v. 2 et suiv.

Bacchus dans l'Arabie et dans les Indes, n'est-ce pas évidemment pour copier le récit de cette colonne miraculeuse qui devançait le peuple de Dieu, et lui servait de guide le jour et la nuit (1)?

Ce qu'on a chanté de Bacchus, qu'il arrêta le soleil, et l'obligea de retarder sa course pour prolonger le jour (2), ne peut avoir été imaginé, dit Lavaur, que sur la tradition du soleil arrêté par Josué, successeur de Moïse, et souvent confondu avec lui. La fable rapportée par Pausanias (3), d'Eurypile puni par Bacchus pour avoir, par curiosité, ouvert une caisse où l'effigie de ce dieu était renfermée, a un rapport sensible avec l'histoire des Bethsamites (4) punis de la curiosité qui les porta à considérer l'arche sainte.

Les Arabes, continue Lavaur (5), adorèrent Moïse comme un dieu, suivant saint Épi-

---

(1) Exod., 13.

(2) Ducem astrorum solem exoravit extendere dulcem lunam ut tardus in occasum veniret. Nonn., au commenc. du liv. 42.

(3) Au 7e ch. des Achaïques.

(4) 1 Liv. des rois, ch. 6, v. 19.

(5) T. 1, p. 126.

phane (1), après avoir vu les prodiges qu'il opérait et son pouvoir sur les élémens et sur toute la nature; ainsi a-t-on dit qu'ils adoraient Bacchus, dont la statue n'était qu'une pierre noire non polie (2), posée sur un piédestal d'or, conformément à la loi de Moïse qui ordonnait que les autels fussent faits de pierres non polies (3). Strabon assure que les Arabes ne connaissaient que deux divinités, Jupiter et Bacchus (4); et Pausanias (5) représente celui-ci porté dans le ciel par Mercure. Aussi Tacite dit que quelques-uns avaient cru que les Juifs adoraient Bacchus (6); mais il réfute cette opinion par la différence de leur culte. C'est que ceux-là confondaient Bacchus avec Moïse qu'ils disaient faussement adoré par les Juifs. Bacchus, qui bâtit un temple à Jupiter-Hammon, n'y mit aucune effigie, ce qui

(1) Hérésie 55.
(2) Bochart in Phaleg., l. 1, cap. 19.
(3) De saxis informibus et impolitis. Deut., 27.
(4) Strab., liv. 6.
(5) Paus. dans ses Laconiques, liv. 3.
(6) Liberum patrem coli domitorem Orientis quidam arbitrati sunt nequaquam congruentibus institutis, l. 5, de son hist.

se rapproche encore de la loi de Moïse qui le défendait (1); et les Phocéens, dit Pausanias, avaient un temple de Bacchus sans statue ni figure (2).

Plutarque (3) dit aussi que quelques païens prétendaient que Bacchus était en effet le dieu des Juifs. Ils se fondaient, rapporte Girardet (4), sur la ressemblance de quelques fêtes et des vêtemens des prêtres, tels que la mitre et les sonnettes au bas des robes; mais depuis long-temps Bacchus n'était plus qu'un assemblage d'extravagances, et dans l'opinion générale, et dans le culte, faute de savoir remonter à la source.

Pausanias (5) raconte que, sur une montagne qui était consacrée à ce dieu, on trouva un raisin d'une beauté admirable; c'est l'histoire des envoyés de Moïse dans la terre promise, d'où ils rapportèrent cette grappe si célèbre (6).

---

(1) Non facies tibi sculptile. Ex., 20. Lévit., 26. Deut., 27.
(2) Dans les Phoc., liv. 10.
(3) Plut. Q. conv., l. 4.
(4) P. 142.
(5) Paus. Lacon.
(6) Num., 13, 24.

Si Bacchus passe pour l'inventeur de la vigne, Moïse en enseigna la culture, et il paraît qu'il en fit venir d'Égypte (1); du moins, ajoute Girardet (2), on en tira de ce pays peu de temps après lui, pour en planter en Chanaan. L'Écriture le dit formellement; d'ailleurs ce fut sous ses ordres qu'on découvrit les vignes de la terre promise, et qu'on en rapporta la belle grappe dont nous venons de parler.

La fable raconte que Bacchus était accompagné d'un *chien* très-fidèle (3): ce chien n'est autre que *Caleb,* qu'on aura changé en bête, parce que son nom signifie *chien* en hébreu. On sait que ce Caleb fut envoyé par Moïse dans la terre des Chananéens, d'où il revint chargé d'*un raisin* d'une grosseur monstrueuse; or, pour le récompenser de son zèle, la mythologie le plaça dans le ciel, à côté de la constellation appelée *Maira*, qui est la canicule. Ce Caleb ainsi transformé en chien avait, suivant

(1) Vineam de Ægypto transtulisti : ejecisti gentes, et plantasti eam. Psal., 79, 9.

(2) P. 137.

(3) Nonn. Dionys., 20.

Nonnus (1), l'emploi de faire grossir et mûrir les raisins, en mémoire sans doute de la belle grappe qu'il avait su découvrir. Un moderne (2) fait observer que la constellation Maira, qu'il accompagnait, n'est qu'une métathèse de Maria, sœur de Moïse.

Bacchus, suivant Euripide (3), fut un grand devin. Moïse fut un grand prophète (4).

Bacchus fut appelé *le porteur de lois* (5), parce qu'il fut un législateur célèbre. C'est lui qui, le premier, sut faire adorer les dieux d'une manière digne d'eux, et mériter par ses sages réglemens le surnom d'*auteur des cérémonies parfaites* (6); et ce qui est frappant, dit Girardet, c'est que, suivant des vers d'Orphée, rapportés par Eusèbe (7), et une épi-

---

(1) Id. liv. 16, v. 200. Ut uvam maturam reddat racemi in ubertatem, jaculans splendorem.

(2) Girar. N. syst., p. 135.

(3) Eurip. in Bacch.

(4) Non surrexit ultra propheta in Israël sicut Moyses. Deut., 34, 10.

(5) Θεσμόφορος (thesmophoros) et νόμιος (nomios).

(6) Τελέταρχης (téletarchès.)

(7) Ως λόγος ἀρχαίων, ὡς ὑδογένης διέταξεν,
Εκ θεόθεν γνώμαισι λαϐὼν, δισλακα θεσμὸν.
Euseb. Præp., 13, 12.

gramme de l'Anthologie (1), il écrivit ses lois sur deux tables. Voilà bien l'objet des lois de Jehovah, et ses deux tables désignées bien clairement.

Le taureau, continue le même auteur, était consacré à Bacchus : il en fut appelé *Tauro-képhale*, *tête de taureau* (2). Il y avait une tête de Chérub établi par Moïse ; cela donne l'explication de ce qu'on lit dans Plutarque (3); savoir, que les femmes de l'Elide priaient Bacchus de venir à elles avec des pieds de bœuf. Bacchus fut mis en pièces par les Titans, et il ressuscita. Les Juifs crurent que Moïse avait péri sur le mont Sinaï, dont cependant il descendit tout rayonnant de gloire. Plusieurs auteurs ont cru qu'il ressuscita ; d'autres ont dit qu'il n'était pas mort, et cela est contraire aux termes formels du Pentateuque (4).

S'il est un dieu, après Jupiter, où le nom de Jehovah se reconnaisse facilement, c'est Bac-

(1) L. 1, ép. 38.
(2) Ταυροκέφαλος.
(3) Plut. Q. gr.
(4) Mortuus est ibi Moyses...... et sepelivit eum in valle terræ Moab. Deut., 34, 5.

chus, qu'on appelait aussi Iacchus. Remarquons d'abord, dit le savant Girardet, qu'un des noms de ce Dieu est *Iah;* que ce *Iah* est la première syllabe du nom essentiel *ihvh ;* que les deux dernières lettres de *ihvh* peuvent former, en hébreu, le son *vah*, qui se trouve en effet dans Jehovah, et que, pour exprimer *vah* fortement aspiré, les Grecs ne pouvaient employer que leur *b* pour le *v* consonne, et χ (chi) précédé de κ (*kappa*) pour cette aspiration. *Iah,* en hébreu, était donc en grec Ιακχ, *iacch*, et *vah* était Βακχ, *bacch*. En y ajoutant la terminaison ordinaire, l'un était *Iacchos* et l'autre *Bacchos*. On criait, aux fêtes de Bacchus : *Io*. C'est *Iao* syncopé, ou *Iah*, en arrondissant le son de l'*a* qui se trouve dans ce dernier. On y criait : *Io Bacche ; Iobacch* est exactement *Jehovah*, dont le *v* consonne est remplacé par le *b* grec. On y criait aussi : *Oua, Euhoé.* Ce n'étaient que des variations de ce terme, et des inflexions arbitraires. Un fait qui n'est pas moins surprenant, c'est que Bacchus a eu tous les noms du vrai Dieu qui se trouvent dans l'Ancien-Testament. Nous venons d'en remarquer deux ; voici les autres : on trouve *El* dans *Elius ;*

Eloah, dans *Eloœus*; *Elion* dans *Elelœus*; *Adonaï* dans *Adonœus*; *Jehovah Sabaoth* dans *Sabazius*, et *Shaddai*, qui a pour racine *dai*, dans *Dionysius*, terme qui signifie le *dis* de Nyssa ou Sinaï, et ce *dis* n'est que le terme *dai*, si on prononce l'*i* comme *ei*, ou, à l'anglaise, comme *ai*. Ses épithètes de *Ieius* et *Evius* viennent, l'une de *Iah*, et l'autre de *Havah*, racine de *Jehovah* (1).

Bacchus est encore appelé *Nil*, dans Diodore et dans Macrobe, à cause de l'exposition de Moïse sur les eaux du fleuve de ce nom; *Hyès*, par Aristophane et Plutarque, c'est-à-dire *le maître de la pluie*, à cause de Moïse, qui, levant sa verge vers le ciel, fit pleuvoir en Égypte et arrêta ensuite la pluie quand il le voulut (2); *Nartecophorus*, *portant toujours le thyrse* (3); ce qui convient proprement à Moïse, et *Mixobarbaros* (4), parce qu'il conduisait des troupes mêlées de barbares, de

(1) Myth., p. 114.

(2) Extendit Moyses virgam in cœlum, pluitque Dominus; extendit manum, et cessaverunt tonitrua et grando, nec ultra stillavit pluvia. Exod., 4.

(3) Ναρθήκοφορος, portant une baguette, ou un thyrse.

(4) Μιξοβαρβαρος, moitié barbare.

même que Moïse était à la tête d'un peuple indocile, regardé comme barbare par les autres nations. Son nom de *Liber*, qui signifie enfant, lui convient, ainsi qu'à Moïse, parce que l'un et l'autre, à peine nés, furent enfermés dans un coffret et livrés aux flots. Quant au nom de *libérateur* et de *sauveur*, il s'applique parfaitement à Moïse, qui délivra sa nation de l'esclavage des Égyptiens. Bacchus était honoré, dans l'Achaïe, sous le titre d'*Æsymnetès*, c'est-à-dire *caché et exposé dans le panier* (1); ce qui désigne encore la situation où se trouva Moïse enfant; on le révérait aussi sous celui d'*Antheus* (2), c'est-à-dire *qui fait fleurir*, parce qu'il est dit, dans l'Écriture, que la verge d'Aaron, mêlée avec celles des autres chefs d'Israël, fleurit dans une seule nuit (3); enfin Orphée est plus positif et achève de dissiper toute incertitude quand, dans ses hymnes, il appelle Bacchus *Myses*, qui signifie *sauvé de l'eau*. Tout le monde sait que Moïse

---

(1) Αισυμνητης, caché dans une caisse. Paus. dans les Achaïques.

(2) ἄνθεω, je fleuris. Paus. ib.

(3) Turgentibus gemmis eruperant flores. Num., 17.

a la même signification (1) ; d'ailleurs on comprend facilement l'identité de *Mysès* et de *Mosès.*

Nous terminerons cet article important par quelques explications qu'un moderne (2) nous a données du culte de Bacchus.

On célébrait en son honneur, dit ce savant, une fête qu'on appelait *ascolies :* elle consistait à sauter sur des outres enflées et graissées. Virgile (3) en fait la description. Tzetzès (4) rapporte qu'il fallait ne sauter que d'un pied, et celui qui sautait le plus grand nombre de fois sans tomber avait un bouc pour prix de son adresse. On dérivait cette fête de ce que c'étaient des peaux de bouc, qui en grec s'appellent ἄσκοι, *askoi,* des *outres.* C'est une erreur : elle était instituée en mémoire de la grappe de raisin de Caleb, *eshkol,* une grappe de raisin.

Le culte de Bacchus, continue le même auteur, est entièrement historique. Les princi-

---

(1) Vocavitque nomen ejus Moyses, dicens : quia de aqua tuli eum. Exod., 2, 10.

(2) Girard., p. 137 et 139.

(3) Virg. Georg., 2.

(4) Tzetz. in Hésiod.

pales de ses fêtes étaient les Bacchanales, dont on trouve une description dans plusieurs poètes, et surtout dans Catulle et Ovide (1). On s'y habillait de peaux de daims, de chevreuils, de tigres, de boucs et autres animaux; on s'y couronnait de lierre, de pampres : les femmes y paraissaient toutes chargées de serpens. Cela désignait la vie que les Israélites, dépourvus de vêtemens, menaient dans le désert, et la vertu du serpent d'airain, qui les garantissait de la morsure des serpens. Les acteurs, ainsi vêtus, couraient à travers les montagnes et les vallons, tuant tous les animaux qu'ils rencontraient, et dévorant leur chair crue (2) : elles en furent nommés orgies (3). C'était une imitation de ce que firent les Israélites dans le désert, où ils souffraient la faim, étaient dépourvus de mille ustensiles, et vivaient en

(1) Catul., Épithal. Ovid., Mét., 3.

(2) Alter nigro amictu teter, alter ostenso angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra discerpit, etc. Jul. Firm. Prof. rel. Bacchus en fut appelé ὠμηστής, *ômestès*, en latin *crudivorus, qui mange la chair crue.*

(3) Orgies vient de *harag, tuer;* d'autres le font venir du chaldéen *arzaïa*, qui signifie *mystères*. Boch. Géog. sac. Lav., t. 1, p. 133.

partie de la chasse. Perse représente une Bacchante qui, dans son transport, coupe la tête *à un veau superbe* :

Raptum vitulo caput ablatura superbo.
Pers., Sat. 1, v. 214.

C'était évidemment une allusion traditionnelle au veau d'or, que Moïse fit mettre en pièces et réduire en poussière. Les hommes et les femmes, en courant comme des insensés, portaient des torches de bois résineux qu'ils agitaient, roulaient des yeux égarés, secouaient la tête en tous sens, poussaient des cris extravagans, et répétaient surtout *Iah* (c'est un nom de Dieu); *Evohe* (c'est le nom de Jéhovah); et le bruit des tambours, des cymbales, des trompettes, des cornets retentissait de toutes parts. Tout cela rappelle les ténèbres d'Égypte, le fracas du mont Sinaï, et les divertissemens et les fêtes des Israélites dans le désert, après des succès ou quelques événemens mémorables.

Il y avait de ces Bacchantes qui s'appelaient Bassarides, c'est-à-dire les vendangeuses (1).

(1) *Batsar*, il a vendangé.

Ces fêtes se célébraient après la vendange : la fête du Tabernacle se célébrait aussi, chez les Juifs, après la moisson et la vendange. D'autres s'appelaient Thyades, c'est-à-dire les actrices du bouc : c'était une allusion au bouc émissaire (1); d'autres s'appelaient Menades, du grec μάινεθαι, *mænethai*, être en fureur. Ce nom convenait à toutes, à raison de leurs transports de folie et d'extravagance; d'autres enfin s'appelaient Mimallones, *celles qui étaient rassasiées* (2).

Les Canéphories étaient une fête de Bacchus, dont la substance était d'y porter les corbeilles ou coffrets sacrés, qui se portaient également aux orgies grecques : c'était une imitation de ce qui se pratiquait pour l'arche, *le coffre* d'alliance (3).

Les mystères de Bacchus comprenaient des jeûnes, des veilles et des lustrations. On y imi-

---

(1) Le singulier de *thiades*, c'est *thias*, *thajish*, un bouc.

(2) *Memallé*, hébr. *plein*. Les Israélites, rassasiés par des prodiges, après une grande disette, ne manquaient pas de se livrer à des divertissemens.

(3) Peut-être était-ce en mémoire de l'exposition de Bacchus ou Moïse sur le fleuve dans un léger panier ou coffre.

tait les ténèbres, les éclairs, le tonnerre; tout cela avait son principe dans les rites de Moïse, dans ses prodiges en Égypte, dans ceux du mont Sinaï, et dans les cérémonies de l'établissement de la loi.

APOLLON.

LES MUSES.

Apollon, que l'on confond souvent avec le Soleil, était fils de Jupiter et de Latone, et frère de Diane. Dieu de la poésie, de la musique, des arts et de la danse, il était en outre regardé communément comme le conducteur du soleil, ce qui a fait que dans la suite on le prit pour le soleil lui-même. Ce Dieu célèbre défit le serpent Python ou Typhon, que Junon avait suscité contre Latone, et de sa peau il couvrit le trépied sur lequel s'asseyait la Pythonisse pour rendre ses oracles. Il arriva qu'Apollon fut disgracié, et que, chassé du ciel par Jupiter, il fut contraint de garder les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. Le dieu berger finit par s'ennuyer de sa nouvelle condition : de compagnie avec Neptune, il se mit au service de Laomédon, en qualité de maçon, et travailla aux murs

de la ville de Troye. L'ouvrage achevé, Laomédon ne voulut point payer, ce qui irrita si fort le dieu maçon qu'il envoya la peste dans tout le royaume. Le roi troyen n'obtint la cessation du fléau qu'après avoir expié l'injure faite à ses hôtes célestes.

Apollon eut encore plusieurs autres aventures qui étendirent beaucoup sa réputation. Ce qui le rendit si fameux dans le paganisme, ce sont les oracles qu'il avait en différens lieux, mais surtout celui de Delphes, où il avait un temple magnifique.

Le savant Huet, dans sa démonstration évangélique (1), prouve qu'Apollon ne fut autre que Moïse : nous reproduirons ses rapprochemens les plus frappans.

Remarquons d'abord qu'Apollon a les plus grands rapports avec Bacchus, qui n'est autre que Moïse, comme nous l'avons montré plus haut; et si, en effet, ces deux divinités du paganisme sont les mêmes il s'ensuivra nécessairement qu'Apollon, ainsi que Bacchus, est Moïse lui-même. Orphée appelle le fils de

---

(1) Prop. 4, p. 105, 3e éd.

Latone *Bacchios* (1), et Callimaque, *Boèdromios* (2), noms qui désignent Bacchus. La fable a pris Apollon pour le Soleil, par conséquent pour Osiris, qui lui-même n'est autre que Bacchus. Virgile appelle *Liber* le Soleil, c'est-à-dire qu'il reconnaît Bacchus pour Apollon. Hérodote fait ce dernier fils d'Osiris (3). Il prétend même qu'il n'est autre qu'Orus, frère d'Osiris, qui, ayant été tué par les Titans, et se trouvant abandonné sur les eaux, fut rappelé à la vie par sa mère (4) : cela n'est que l'histoire défigurée de Moïse sauvé des eaux.

Proclus feint Apollon père de Bacchus (5); les poètes le nomment, avec Bacchus, *le conducteur des muses* (6); épithète applicable à Moïse, qui, comme nous le verrons plus bas, était suivi de femmes, habiles chanteuses.

On attribue à Apollon des victoires contre les géans; il reçut même le nom de *vainqueur*

---

(1) Βακχιος. Orph. in hym. in Apol.
(2) Βοηδρόμιος. Call. hym. in Apol.
(3) Herod., l. 2, c. 144.
(4) Diod., l. 1.
(5) Hym. in Sol.
(6) Μουσηγέτης.

de géans (1); de même Moïse combattit et vainquit une race de géans. Python, c'est-à-dire *le serpent* (2) fut tué par Apollon; Moïse subjugua les Hévéens, dont le nom signifie *serpent*, en hébreu (3). Homère, dans son Odyssée, rapporte que Tithée, terrassé par le fils de Latone, occupait, étendu dans les campagnes, neuf arpens de terrain, ni plus ni moins. Nous n'avons pas besoin de dire qu'ici la fable a considérablement allongé les neuf coudées qu'avait en longueur le lit de Og le géant, roi de Basan (4).

Apollon reçoit le surnom de jeune homme très-beau (5). Nous avons vu plus haut que Bacchus aussi fut célèbre par sa beauté, ce qui s'entend de Moïse qui dut aux charmes de sa figure (6) son salut, et, selon plusieurs

---

(1) Γιγαντολέτης, Gigantum interfector.

(2) *Peten*, en hébreu, *serpent*.

(3) Cette fable fait aussi allusion à la baguette de Moïse. On sait que, changée en serpent, elle dévora les verges des Mages, également changées en de semblables reptiles.

(4) Lectus novem cubitos habebat longitudinem. Deut., 3, 11.

(5) Ἀνξιθαλὴς κὸρος, adolescens floridus. Statius, l. 3.

(6) Et videns eum elegantem, abscondit tribus mensibus. Exod., 2, 2.

auteurs, l'affection de la fille de Pharaon.

La fable enseigne qu'Apollon, retiré chez Admète, s'adonna à la vie pastorale, et en reçut les noms de *gardien de troupeaux*, *d'homme vivant dans la retraite des bois* (1): tout cela est composé d'après Moïse, qui, pour échapper à la colère du roi d'Égypte, s'enfuit dans le pays de Madian, où il fut chargé de la conduite des troupeaux de Jéthro (2). Moïse ayant été pasteur et législateur, on a donné à ses copies, Bacchus et Apollon, les noms de *pasteurs et de législateurs* (3). C'est encore en mémoire des rayons semblables à *des cornes* qui paraissaient sur le front de Moïse, que la mythologie a donné des cornes à Apollon (4), ainsi qu'à Bacchus. De plus, le fils de Latone est souvent représenté la tête radieuse, parce que Moïse, sortant de ses entretiens avec le Seigneur, paraissait le visage brillant

---

(1) Ἀρνοκόμης, agnorum curator; ναπαῖος, in saltibus degens.

(2) Moyses autem pascebat oves Jethro soceri sui sacerdotis Madian. Exod., 3, 1.

(3) Νόμιος, pastoralis et legum lator.

(4) Καρνεῖος, cornutus.

d'une lumière que les Israélites ne pouvaient regarder (1).

Apollon est appelé le *guide de la fuite*, et *celui qui ouvre de force les chemins* (2), parce que Moïse fut le conducteur des hébreux fuyant la colère de Pharaon, et qu'il sut leur ouvrir, malgré des obstacles sans nombre, et au milieu des déserts, la voie de la terre de Chanaan. Cette explication est la seule qu'on puisse donner de ces épithètes, que dans la suite les païens ne comprenaient pas eux-mêmes. Il existait à Mégare une statue d'Apollon *établissant la dîme* (3), ainsi appelé à cause du réglement que Moïse fit touchant la dîme qui devait être offerte à Dieu. Une autre statue d'airain, ouvrage de Phidias, était dédiée dans la ville d'Athènes à Apollon *Parnopée* (4). Est-ce parce que ce dieu, au rapport de la fable, délivra un pays des sauterelles que les Grecs appellent *Parno-*

(1) Qui videbant faciem egredientis Moysis esse *cornutam*, sed operiebat ille rursus faciem suam, si quando loquebatur ad eos. Exod., 34, 35.

(2) Φυξιος. Ap. Philos. *Heroïc*, Φυξικελευθος.

(3) Δεκατηφορος, decimos ferens. Voy. Paus. Att.

(4) Heliod., l. 5,

pées (1)? Oui, sans doute; mais ce pays est l'Égypte, où Moïse, par l'ordre de Dieu, appela des sauterelles pour punir Pharaon endurci, et d'où il les chassa ensuite avec la même facilité. L'origine de ce surnom ne se trouve que dans l'histoire de ces insectes malfaisans dont furent accablés les persécuteurs des Hébreux. C'est encore aux courses lointaines du législateur des Juifs qu'il faut attribuer les contes des prétendus voyages du fils de Latone au sein des solitudes. Ne peut-on pas croire aussi que l'offrande des taureaux au père des muses n'est qu'une réminiscence du veau d'or du désert? car on n'ignore pas qu'on immolait souvent aux dieux ce qu'ils n'aimaient point, dans la vue de satisfaire leur haine contre les objets destinés au sacrifice; et, comme l'histoire montre toute l'horreur que Moïse éprouva en voyant le dieu nouveau des Israélites, on peut supposer que la fable, pour cette raison, a jugé convenable d'offrir des taureaux au fils de Latone, copie de Moïse.

---

(1) Παρνοπις, locustæ, sauterelles.

Un ancien poète, cité dans les Stromates de saint Clément d'Alexandrie, rapporte que, dans le temple de Delphes, on voyait une statue de ce dieu sous la forme d'une *simple colonne*; d'autres ajoutent que souvent on plaçait un nuage au-dessus de la tête d'Apollon : il n'est pas difficile d'expliquer cette énigme ; elle figure trop bien la colonne de nuée qui guidait le peuple juif pendant le jour, pour qu'on puisse s'imaginer que l'idée de cette statue et de ce nuage ait été puisée ailleurs que dans l'histoire de Moïse.

Dans le principe, l'oracle de Delphes était un tabernacle. Strabon (1) nous dit qu'à cet oracle il y avait eu deux figures ailées, ce qui n'était que les deux chérubins de l'arche d'alliance. Plus tard, on trouva dans le temple de Delphes l'équivalent d'une arche : savoir, le trépied sacré qu'Aristophane (2) appelle *olmos*, c'est-à-dire *vase d'airain*. Homère lui donne deux anses (3), il y en avait aussi deux à l'arche d'alliance. C'était sur un trépied que

(1) L. 9.
(2) Arist. in Plut.
(3) Hom., l. 23.

la Pythie s'asseyait pour prophétiser; c'était aussi du milieu de l'arche de Moïse que le Seigneur rendait ses oracles. On le disait couvert de la peau du serpent *Python*, *Aspic;* allusion au serpent tentateur. Le mont Parnasse, où était cet oracle, tire son nom, suivant plusieurs, de *larnax*, *arche*, ce qui faisait dire que l'arche de Deucalion s'y était arrêtée (1).

On lisait au temple de Delphes la fameuse inscription Ei (2), qui exprime si bien la nature de Dieu; d'où ce mot sacré a-t-il été tiré, si ce n'est de cet endroit de l'Exode, où Dieu dit à Moïse : « JE SUIS CELUI QUI EST ; voici, ajouta-t-il, ce que vous direz aux enfans d'Israël : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous (3). »

---

(1) Extr. de Gir., Myth., p. 20.

(2) Ei, *tu es*.

(3) EGO SUM QUI SUM. Ait : Sic dices filiis Israël : QUI EST misit me ad vos. Exod., 3, 14. Nous pensons, avec l'abbé Girardet et autres, que Ei est la traduction de JEHOVAH. *Voy. Intr.* Girardet remarque que *Delphes* pourrait bien n'être que le syriaque *elfo*, *vaisseau*, *arche*. Les Œoliens, ajoute-t-il, disaient *Belphi* pour *Delphi*. Or *belphi* n'est que *phibel*, qui, lu de gauche à droite, donne *belphi*, *bouche de Dieu*. *Voy.* Mith., p. 20.

Ces diverses explications offrent déjà, nous le croyons, quelque chose de satisfaisant; ce que nous allons dire du nom et de la fable des Muses jettera de nouvelles lumières sur la question.

Les Muses étaient filles de Jupiter et de Mnémosyne; il n'y en eut d'abord que trois, au rapport de Pausanias; Hésiode est le premier qui ait compté neuf Muses: ce sont Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polymnie, Uranie et Calliope, la plus savante d'entre elles.

Apollon fut regardé comme leur maître, et c'est sur le Parnasse qu'il leur donnait des leçons. Il était certainement en état de les guider, surtout dans l'art de bien chanter et de bien jouer de la lyre, car on sait quelles merveilles il avait opérées jadis, en bâtissant les murs de Troie aux sons du luth (1); on se rappelle aussi que rien n'était plus beau que le chant qu'il avait fait entendre après la défaite

(1) C'est une fiction, pour dire que Moïse sut captiver tellement les Hébreux qu'il les civilisa.

de Saturne par Jupiter (1). Mais quelques détails nous prouveront que si on l'a fait le maître des Muses, c'est à cause de Moïse dont il fut la copie.

Le terme de *muse*, selon quelques-uns, vient du grec *mycein*, qui signifie enseigner des choses élevées; mais d'autres ont pensé, avec le docte Huet (2), que *muse* ne venait que de *Moïse*. En effet, les Grecs ont appelé le législateur des Hébreux *Mousaïos* et *Mousos*, et ils ont dû aussi appeler la sœur de ce législateur, ainsi que ses compagnes, *Mousai, Muses*, du nom de celui qu'elles reconnaissaient pour chef. Si Apollon et Bacchus ont été nommés les conducteurs de ces déesses, Moïse aussi doit être ainsi appelé, puisque c'est par ses soins qu'auront été organisés des chœurs des-

---

(1) . . . . . Saturno rege fugato,
Victoris laudes concinuisse Jovis.
Tibul., Eleg. 5.

Ce chant d'Apollon rappelle le cantique sublime de Moïse, à la sortie de la mer, alors que Pharaon et ses soldats venaient de périr sous les flots.

(2) *Démonst. évang. Voy. aussi* Guichard, dans son Harmonie des langues.

tinés à célébrer les louanges du Seigneur au sein des déserts que les Hébreux devaient parcourir. Examinons ici l'origine de ces neuf Muses. Voici premièrement ce qu'en dit Varron : « La ville de Sicyone, rapporte-t-il, donna ordre à trois sculpteurs de faire chacun trois statues des Muses (1) pour les mettre au temple d'Apollon et les offrir à ce dieu, et cela dans le dessein de les acheter chez celui des sculpteurs qui les aurait le mieux travaillées ; mais comme celles des trois sculpteurs furent également belles, la ville les acheta pour les dédier à Apollon. Il a plu à Hésiode d'imposer des noms à chacune de ces statues. Ce n'est donc pas Jupiter qui a engendré neuf Muses ; mais ce sont trois sculpteurs qui les ont faites. Il ne faut pas dire que cette ville avait ordonné de faire ces trois statues parce que quelqu'un d'entre eux les avait vues en songe, ou parce qu'elles s'étaient présentées à ses yeux en ce nombre, mais parce qu'il n'y a que trois sortes de sons et de ma-

(1) Les trois premières, Mélété, Mnémé et Aœdé.

nières de chanter, savoir : de la voix et sans instrumens ; du souffle, avec des trompettes et des flûtes ; et de la pulsation avec des guitares, des cymbales et d'autres instrumens semblables. » Varron nous donne à sa manière l'histoire des Muses ; Diodore est plus clair : il se rapproche davantage de l'histoire. Voici comment il explique l'origine de ces déesses. « Osiris, dit-il, aimait la joie et prenait plaisir au chant et à la danse ; il avait toujours avec lui une troupe de musiciens, parmi lesquels étaient neuf filles instruites de tous les arts qui ont quelque rapport à la musique : c'est pourquoi les Grecs les ont appelées les neuf Muses. » C'est donc en Égypte qu'il faut chercher l'origine des Muses; et certes, nous ne sommes plus si éloignés de la vérité, car enfin, quel est cet Osiris? N'est-ce point le même que Bacchus? et Bacchus, comme nous l'avons prouvé, n'est-il point Moïse? Quand le même Diodore (1) raconte que les Muses étaient de jeunes vierges égyptiennes, habiles

(1) L. 1, 2, 3 et 4.

dans l'art de la danse et de la musique, exercées au jeu du tambour et des cymbales, qu'elles accompagnaient Bacchus ou Osiris, ne désigne-t-il pas assez Moïse, qui, renommé par ses connaissances dans les arts, était suivi dans sa marche par des chœurs de chanteuses? Lisez le quinzième chapitre de l'Exode, et vous serez convaincus. « Marie, prophétesse, dit l'Écriture, prit en main un tambour ; toutes les femmes marchèrent après elle avec des tambours, formant des chœurs de musique ; et Marie chantait la première, en disant : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire, et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier (1). » Enfin, ce qu'il est curieux de connaître, c'est qu'au rapport de Plutarque (2), les Muses sont placées à Hermopolis, et que

(1) Sumpsit ergo Maria prophetissa, soror Aaron, tympanum in manu suâ : egressæque sunt omnes mulieres post eam cum tympanis et choris ; quibus præcinebat dicens... Exod., 15, 20, 21.

(2) *De Is. et Osir*.

cette ville, dit Artapane (1), a été fondée par Moïse (2).

(1) Art. cit. p. Eus. Prép. év., l. 9, c. 27.

(2) *Voyez* Huet, des recherches duquel nous avons profité. *Dém. évang.*

JAPET.

Japet, fils d'Uranus et frère de Saturne, ayant épousé, dit Hésiode, la belle Clymène, fille de l'Océan, en eut Atlas, Ménétius, Prométhée et Épiméthée. Diodore prétend qu'il se maria avec la nymphe Asia, et, au lieu de Ménétius, il lui donne Hespérus ou Vespérus pour second fils. Ce fut, ajoute-t-il, un homme puissant dans la Thessalie, peu sociable, et plus recommandable par ses quatre fils que par son propre mérite. Les Grecs le reconnaissaient pour l'auteur et le chef de leur race, et croyaient qu'il n'y avait rien de plus ancien que lui : de là vient qu'on appelait Japets les vieillards décrépits qui commençaient à radoter. La fable veut que Japet ait été méchant et rusé, et sa malice était passée en proverbe. Lucien en donne une preuve dans son dialogue entre Vulcain et Apollon : « As-tu vu, dit le dieu du feu au dieu des Muses, le petit Mercure ? Comme il est beau, et sourit à tout le monde ! Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoique

ce ne soit encore qu'un enfant. Apollon répond : Peux-tu l'appeler enfant, lui qui est plus vieux que Japhet en malice? »

Nous n'insisterons pas sur l'identité du Japet de la fable et du Japhet de l'Écriture ; tous les savans sont entièrement d'accord sur ce point. On sait que Japet eut dans son partage l'Europe et les îles de l'Archipel : de là vient que les Grecs le regardent comme leur premier père. Remarquons d'ailleurs que Japet ou Japhet sont absolument la même chose ; le *pi* des Grecs répond entièrement au *phe* des Hébreux, et nous voyons que les Grecs ont dit également *Japhet*, *Japet* ou *Iapet*. Les mythologues et les historiens, en nommant Japet ou Japhet le roi de l'Occident et le père des populations qui habitèrent l'Europe, ne s'écartent point des traditions mosaïques (1). Les descendans de ce patriarche se répandirent de divers côtés ; et, selon l'opinion généralement reçue, Javan, fils de Japhet, fut le père des Ioniens ou Iaoniens, comme s'exprime Homère (2). Cette vérité a été démontrée savam-

(1) Gen., 1.

(2) Ἰάονες, *Iliad.*, l. 13.

ment par le P. Kirker (1), par Bochart (2) et par Loerquer : nous renvoyons les lecteurs à ces hommes érudits. On peut consulter encore l'historien Joseph (3), et les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres* (4).

---

(1) Dans sa Tour de Babel.
(2) Geogr., l. 1.
(3) Ant., l. 1.
(4) T. 25, p. 3 des Mémoires.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Dans le désir de satisfaire mieux encore aux convenances particulières de chacun, la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE, sans rien changer à son abonnement général de 500 feuilles, a divisé ses publications en 5 catégories différentes, dont chacune pourra faire l'objet d'un abonnement particulier, et divisées ainsi qu'il suit :

PREMIÈRE CATÉGORIE. — OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE.

1° *Histoire de l'Établissement du Christianisme* jusqu'à Constantin, par M. Guiraud, de l'Académie Française. 2 vol. in-8°.
2° *Histoire de Jérusalem*, depuis ses premiers rois jusqu'à nos jours, par M. Poujoulat. 1 vol. in-8°.
3° *Antiquités Chrétiennes*, par M. Raoul-Rochette, 1 vol. in-12 avec figure.
4° *L'Origine des Dieux et des Héros du Paganisme.* 2 vol. in-12.
5° *La Dévotion réconciliée avec l'Esprit.* 2 vol. in-18.
6° *Tableau poétique des Fêtes Chrétiennes*, par M. le vicomte Walsh. 1 vol. in-8° avec dessins.
7° *Le Christianisme démontré par les Traditions catholiques*, ou Étude des Pères de l'église, par M. l'abbé de La Chadenede. 1 vol. in-8°.
8° *Le grand Pensez-y Bien de la Jeunesse*, par M. Desgenettes, curé à Paris. 1 vol. in-12.
9° *Doctrine Chrétienne exposée aux Catholiques*, par M. Hanmet, curé à Paris. 1 vol. in-12.
10° *La Religion expliquée aux Enfans*, par M. d'Exauvillez. 1 vol. in-18.

L'abonnement à cette catégorie comprendra 270 feuilles d'impression et coûtera 30 fr.; les volumes sus-énoncés sont comptés pour 240 feuilles; le surplus sera complété par d'autres ouvrages dont nous ne pouvons encore indiquer les titres, et le tout sera livré dans le courant de cette année 1837.

DEUXIÈME CATÉGORIE.—OUVRAGES D'AGRÉMENT PROPRES A ÊTRE LUS AVEC INTÉRÊT ET RÉPANDUS AVEC FRUIT.

1° *Tableau poétique des Fêtes Chrétiennes* (comme ci-dessus).
2° *La Dévotion réconciliée avec l'Esprit.* 2 vol. in-18, *id.*
3° *Causeries Morales et Littéraires sur quelques Femmes Célèbres*, par M. E. Deschamps. 1 vol. in-12, orné de portraits.
4° *Colonie Chrétienne*, par M. Sabatier de Castres. 1 vol. in-12, orné de jolis dessins.
5° *Poésies dédiées à la Jeunesse*, par M. Guiraud. 1 vol. in-18, orné de jolis dessins.
6° *Méditations Religieuses*, par M. d'Exauvillez, 1 vol. in-18.
7° *Le grand Pensez-y Bien de la Jeunesse*, par M. Desgenettes, curé à Paris. 1 vol. in-12. (Voir la suite au 2e volume.)

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ.